Tome troisième N° 2. 1929

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

Un cas d'obsession : Peur de l'enfer [1]

Par R. ALLENDY

Les représentations effrayantes de l'enfer, tel que l'enseignement religieux le décrit aux enfants, deviennent assez fréquemment le thème central de troubles psychiques, en rapport avec un sentiment de culpabilité refoulé. Je voudrais présenter ici la structure et la genèse d'un pareil cas.

Mlle M... vient me consulter, pendant l'été 1928, pour divers troubles nerveux : insomnies, palpitations, etc. Constatant un goître assez volumineux, je lui indique un traitement médicamenteux et lui conseille de me tenir au courant des résultats. Elle doit repartir à Nancy où elle habite chez sa mère.

Un mois plus tard, elle m'écrit : « En réalité, j'étais ve-
« nue vous trouver pour un autre motif, mais je n'ai pas osé
« répondre franchement à vos questions et vous en parler. Or,

(1) Mémoire reçu par la Rédaction le 22 mars 1929.

« j'ai été élevée d'une façon très religieuse et, toute mon
« adolescence et ma jeunesse, j'ai été martyrisée par la peur
« de l'enfer ou tout au moins de souffrances quelconques
« dans l'au-delà. Et je ne trouvais de réconfort nulle part.
« Tout ce que je faisais me semblait mal. J'ai souffert et je
« souffre encore et j'étais devenue avec cela très timide, d'une
« émotivité folle, et inapte à la vie. Je crois du reste que c'est
« cela qui m'a donné cette maladie de Basedow dont je souf-
« fre. Depuis que je me soigne, j'allais un peu mieux ; j'avais
« moins d'angoisse. Mais, au magasin où je travaille, deux
« hommes m'ont fait la cour. J'ai accepté quelques caresses
« et depuis je ne peux plus les voir sans trembler, tellement
« que, quand ils sont dans le magasin, il m'est impossible
« d'écrire et mes mains sont trempées de sueur. Cet état ne
« saurait se prolonger bien longtemps sans faire l'objet de
« toutes les remarques ; de plus, il est extrêmement péni-
« ble... »

A cela, je réponds sommairement que l'angoisse en question provient du conflit de deux tendances contraires : désir de continuer ou de pousser plus avant l'expérience amoureuse et crainte de s'engager dans cette voie. J'ajoute qu'il est impossible de soigner un tel état par correspondance et qu'il serait indiqué de faire une analyse.

Trois mois plus tard, Mlle M... revient me voir. Elle ne peut séjourner à Paris qu'un mois, mais pourra par la suite alterner ses séjours : un mois à Nancy et un mois à Paris pour la suite du traitement. Il lui est absolument impossible de faire mieux et elle est impatiente de tenter la cure. Force est donc de commencer dans ces conditions, à raison d'une séance chaque jour.

Mlle M... est âgée de vingt-sept ans. La peur de l'enfer a commencé à la préoccuper dès l'âge de onze ou douze ans, avec toutes sortes de scrupules religieux. Vers treize ans, cette crainte est devenue réellement obsédante. A cette époque Mlle M... ne présentait aucune autre anomalie, sauf une peur exagérée pour toute intervention du médecin ou du dentiste. On disait, dans son entourage, qu'elle était « douillette », mais elle affirme qu'elle supportait courageusement la douleur ; elle ne pouvait seulement pas se prêter à un examen, une opération ou en général toute intervention extérieure.

A seize ans, elle commença à travailler et l'occasion qu'elle trouva ainsi de quitter, pour la journée, le milieu familial, coïncida avec une amélioration sensible de son obsession. Celle-ci s'aggrava de nouveau quand, à l'âge de dix-neuf ans, elle cessa de travailler à l'extérieur et resta toute la journée à la maison. Depuis, son état est demeuré stationnaire.

Mlle M... a été élevée chez ses parents, nourrie au sein par sa mère ; elle ne sait rien de particulier concernant son sevrage. Quand elle avait trois ans, sa mère fit une fausse-couche. L'année suivante, un frère naquit, avec lequel elle a passé son enfance et qu'elle se rappelle avoir toujours bien aimé. Mais elle a eu aussi pour compagnon d'enfance un cousin de douze ans plus âgé, qui vivait au même foyer et pour qui elle a eu une affection très vive. Elle eut beaucoup de chagrin quand ce dernier quitta la maison ; elle avait alors dix ans.

Ses parents s'entendaient mal. Son père, très violent, faisait des scènes fréquentes qui l'effrayaient tellement qu'elle se cachait alors, avec son frère, sous une table. Sa mère était douce, effacée, très dévote. Le père eut une congestion cérébrale il y a dix ans, à la suite de laquelle il resta paralysé quelque temps ; son caractère est devenu plus calme depuis ce moment.

Mlle M... commence par dire qu'elle a des scrupules à me prendre mon temps et mes soins pour un symptôme aussi ridicule. Elle ajoute qu'elle en est arrivée à avoir peur de tout : « Je suis toujours incertaine sur ce que je veux » dit-elle.

Invitée à parler de l'enfer, elle dit qu'elle n'est pas positivement sûre qu'il existe, mais que le doute suffit à l'inquiéter. Elle ne se représente pas l'enfer distinctement. C'est un lieu de souffrances. Elle pense à un four de boulanger où l'on brûlerait. Cette peur s'est développée à l'occasion des confessions auxquelles elle était astreinte deux fois par mois dans son enfance. Elle déclare que, sans cette nécessité de faire un examen de conscience et un acte de culpabilité, elle n'aurait jamais pensé à l'enfer. Elle reconnaît volontiers la contradiction qui existe entre sa peur de l'enfer, impliquant la croyance aux enseignements de l'Eglise, et son indifférence religieuse, telle qu'elle ne pratique plus. Elle admet que son obsession peut masquer un conflit d'un autre ordre, en rapport avec ses préoccupations amoureuses actuelles.

*
* *

A la deuxième séance, elle apporte un *rêve :*

« J'étais seule, dit-elle, dans une rue. Un homme âgé et « boiteux (un commerçant de Nancy qui est un parent éloi- « gné) venait de mon côté. Ses deux commis le suivaient. « Tout à coup, les commis assassinent leur patron d'un coup « de couteau dans le dos. Je me sens angoissée et les jambes « molles, prête à tomber ».

Du boiteux, elle dit que c'est un homme qui passe pour avoir eu une vie assez déréglée ; on lui attribue beaucoup d'aventures amoureuses. Le fait que cet homme avance vers elle dans une rue étroite prend ainsi une signification sexuelle. C'est le problème des rapports sexuels qui se pose à son instinct. Or, Mlle M... n'a accepté de ses amis que des caresses et redoute l'acte sexuel comme douloureux. Son rêve exprime le désir que la blessure soit pour l'homme et non pour elle. La claudication du vieillard exprime non seulement le rythme du coït (symbole qu'on retrouve dans des chansons et des plaisanteries populaires) mais aussi le souhait de castration de l'homme : non seulement il subit la blessure, mais encore son membre inférieur est malade et il est vieux, pour exprimer que ses forces sont diminuées et qu'il n'est plus dangereux sexuellement. En parlant de lui, dans ses associations d'idées, Mlle M... se rappelle qu'un de ses deux amis actuels se teint les cheveux et qu'il a peur qu'on les décolore en y touchant (ce qui est une façon de dénigrer le partenaire masculin, en ce qui concerne la tête, partie active de l'individu, correspondant au sexe). Elle dit aussi que ce boiteux est un parent éloigné du côté paternel. Cette parenté, jointe à l'âge avancé du personnage, font penser au complexe de fixation paternelle. La rêveuse se rappelle avoir beaucoup aimé son père quand elle était toute petite, puis s'en être détachée ensuite, en raison de son caractère violent. Plus tard, elle dira qu'elle a entendu des bruits dans la chambre de ses parents, souvenir qui se traduit ici par la cadence du boiteux dans la rue. Il faut en conclure qu'elle s'est mise, par la pensée, à la place de sa mère, d'où les résistances contre l'homme et aussi le sentiment de culpabilité. Le fait que le boiteux soit frappé

par derrière correspond aussi à l'idée que Mlle M... s'était faite des rapports sexuels, dans l'enfance, en observant des animaux. Je n'ai pas pu obtenir assez d'associations pour interpréter le sens exact des deux commis : on peut seulement observer que le trio revêt ici la valeur sexuelle que Freud indique.

Mlle M... confirme qu'elle a eu souvent peur des hommes dans son enfance. Elle aurait beaucoup voulu être un garçon. Elle a eu de grandes passions pour des femmes. Elle aidait l'une d'elles, la dernière qu'elle a aimée, à arranger des rendez-vous avec un jeune homme ; elle déclare qu'elle n'en était pas jalouse mais qu'elle agissait ainsi pour garder l'amitié de la jeune fille ; elle se disait alors qu'elle voudrait être un jeune homme pour conquérir cette amie. A cette époque, elle rêvait de voleurs entrant dans sa chambre et craignait toujours que *quelque chose* ne soit caché sous son lit.

Nous trouvons donc chez Mlle M... des résistances nettes contre la sexualité et un certain degré d'inversion. Nous trouvons aussi des indications d'une fixation paternelle plus ancienne. A ce sujet, elle donne les détails suivants : ses deux amis actuels sont l'un, le chef d'un rayon où elle travaille, âgé d'une cinquantaine d'années, l'autre n'a qu'une trentaine d'années et n'a pas d'autorité sur son service : elle permet beaucoup plus de choses au premier qui s'approche davantage de l'imago paternelle et se sent plus en confiance avec lui, mais elle a aussi plus de remords.

A propos du coup de couteau et de l'assassinat, Mlle M... avoue avec quelque difficulté que, dans son enfance, elle se complaisait à inventer des histoires cruelles : en imagination, elle assistait à des brutalités exercées sur des petites filles qu'on fessait et qu'on battait de mille manières. Cette habitude a dû prendre son origine dans les circonstances suivantes : un jour, à l'âge de quatre ou cinq ans, ayant fait quelque faute, elle était poursuivie par sa mère et s'enfuyait; le cousin, alors âgé de quinze ou seize ans, aida à l'attraper et elle reçut, en sa présence, une fessée dont le souvenir l'a longtemps hantée et contre lequel elle s'est défendue à la fin. En tout cas, cette ambivalence au sujet du châtiment corporel et la sexualisation de la punition indiquent déjà la

signification de l'enfer : c'est la sexualité imaginée sous une couleur sadique et provoquant des sentiments ambivalents. Mlle M... admet cette explication et raconte que, toute petite, elle demandait « qu'on lui fasse peur ». Le prédicateur qui entreprit de lui faire peur de l'enfer, au moment de sa première communion, réussit au-delà de toute mesure.

Appelée à faire des associations d'idées à ce moment, Mlle M... dit : « Je vois un arbre qui se balance devant la fenêtre » comme pour confirmer symboliquement que l'interprétation était sur la bonne voie.

Le coup de couteau et le sang rappellent enfin à Mlle M... la fausse-couche que sa mère a faite quand elle avait trois ans. Elle a le souvenir d'une « assiette pleine de sang ».

*
* *

Au début de la quatrième séance, Mlle M... raconte que, lorsqu'elle avait quatre ou cinq ans, son cousin l'a emmenée dans la campagne et lui a montré son sexe, qu'elle a touché. Elle pense qu'elle l'a raconté ensuite à sa mère et que le cousin a été réprimandé. Elle a beaucoup aimé ce cousin. A onze ans, elle lui disait « Attends-moi pour te marier ». Cependant, quand elle eut atteint dix-huit ou dix-neuf ans, le cousin se mit à lui faire la cour sérieusement. Alors elle se sentit gênée et affecta de le prendre en plaisanterie. Un jour, il la prit dans ses bras ; elle lui cria : « lâche-moi » et s'enfuit précipitamment. Sur le moment, elle n'eut pas peur, mais elle se mit à trembler quelques minutes après. A ce moment, son père était paralysé et elle le soignait. Elle était très préoccupée par l'idée de le voir dévêtu et se défendait contre cette curiosité.

*
* *

Au cours de la cinquième séance, un souvenir lui revient. Agée de douze ans, elle se promenait dans la campagne avec une petite camarade qui lui disait : « Quand je me marierai, « tu seras ma demoiselle d'honneur ». A ce moment un berger est survenu qui leur a cherché querelle et les a frappées avec son fouet, puis l'a saisie et l'a entraînée dans un bois voisin,

mais elle se défendait si âprement qu'il a dû la lâcher. Elle ne se rappelle rien de son émotion du moment mais sait qu'elle éprouva, rétrospectivement, une peur intense.

*
* *

Mlle M... a l'impression qu'elle ne devrait pas continuer l'analyse. Elle pense souvent aux séances dans la journée. Elle imagine que je suis un assassin, que je pourrais la faire souffrir. Nous la voyons transférer là ses sentiments ambivalents à l'égard de l'homme.

La nuit suivante, elle a peur d'être attaquée et se barricade dans sa chambre. Elle imagine que je la torture cruellement (l'ambivalence à l'égard de l'homme approche ici de la représentation de l'enfer). Pendant la séance, il lui vient l'idée que je pourrais faire des gestes obscènes derrière elle. Puis, elle se figure être un homme et empoigner des femmes brutalement. Elle pense alors à son père : un jour, à huit ans, rentrant de l'école, elle l'a trouvé pleurant et il l'a embrassée tendrement. Ce souvenir est très doux pour elle (parce que l'homme s'y trouve en état d'infériorité et inoffensif). A ce moment elle s'interrompt pour dire : « Je vous entends avaler votre salive comme si vous étiez intimidé » (désir de me voir en état d'infériorité).

A partir de ce moment, les associations d'idées qui n'avaient jamais été très faciles ni très abondantes, commencent à venir plus difficilement. Mlle M... a l'impression que je m'intéresse moins à elle depuis qu'elle m'a dit qu'elle allait un peu mieux (et elle avoue à ce sujet que, dans son enfance, elle simulait la maladie pour ne pas aller en classe et être dorlotée). On comprend donc que son obsession du plus grand malheur (l'enfer) corresponde à son désir du plus grand amour.

Un peu plus tard, elle a peur que je me moque d'elle, que je la trouve ridicule. Elle trouve que l'analyse ne progresse pas assez vite et s'en juge coupable, parce qu'elle ne dit pas assez de choses. D'ailleurs, personne ne l'aime. Ses amis cherchent la satisfaction d'un désir mais n'éprouvent aucune tendresse pour elle. Son père ne s'occupait pas assez d'elle. Il avait toujours désiré un fils et a préféré le frère dès sa nais-

sance. Mlle M... se rappelle avoir souffert de jalousie, en voyant son petit frère dormir sur les genoux de sa mère et s'en être moquée. Elle subit encore des injustices dans sa famille ; ainsi, son frère s'est marié ; or sa mauvaise santé l'empêche de travailler et ses parents l'ont pris entièrement à leur charge mais ils exigent d'elle une contribution aux dépenses de la maison. Mlle M... a toujours l'impression d'être sacrifiée aux autres. Elle n'a que moi pour la comprendre, mais elle sait bien que j'ai d'autres intérêts plus importants. Il faut lui expliquer qu'elle fait le transfert de sa fixation paternelle — que cette fixation paternelle a été refoulée par insatisfaction, jalousie, sentiment d'infériorité.

Par la suite, Mlle M... m'avoue qu'elle éprouve pour moi un attachement très vif. Elle commence à s'en apercevoir et à souffrir de tout ce qui la sépare de moi, mais, corrélativement, l'enfer la préoccupe beaucoup moins. Dans ses associations d'idées, elle imagine que je la fais torturer : elle est attachée à un poteau ; on lui arrache le nez et les oreilles (symboles de l'acte sexuel et de la castration) ou bien je pratique la traite des blanches et je la vends comme esclave.

***

Cependant, le mieux s'affirme. A la dixième séance, Mlle M... affirme que, depuis vingt-quatre heures, elle s'était sentie dégagée de son obsession comme ce n'était pas arrivé depuis de longues années. L'inquiétude se déplace ; elle craint que l'amélioration ne dure pas et qu'elle ne puisse pas obtenir une guérison définitive. A ce moment, je lui explique son sentiment de culpabilité lié au complexe paternel et son vœu d'auto-punition auquel répond l'idée de l'enfer.

Alors seulement, Mlle M... me parle de la *masturbation* qu'elle a commencé à pratiquer vers douze ans (au moment où son obsession a débuté) et qu'elle pratique actuellement malgré son désir de ne plus le faire. Cette culpabilité s'ajoute au complexe paternel, à la jalousie envers le frère, aux révélations du cousin, à l'attachement qu'elle a pu éprouver pour lui. J'indique à la malade qu'elle a pu éprouver des senti-

ments de rivalité hostile à l'égard de sa mère, mais elle nie cette éventualité.

*
* *

Le lendemain, Mlle M... arrive avec une blessure au doigt ; elle s'est coupée le matin même, mais, la veille, elle avait encore rêvé qu'on la suppliciait. Je lui explique que cette mutilation est, de la part de l'inconscient, une acceptation de la féminité — puisque, dans le rêve du début, c'est l'homme qui était mutilé et blessé. Elle me raconte alors que le plus jeune de ses amis a une jambe coupée, détail qu'elle ne m'avait pas mentionné jusqu'ici et qui est particulièrement significatif. Je lui explique plus en détail la *nécessité de savoir se donner.*

Or, à partir de ce moment, Mlle M... développe des résistances marquées. L'obsession revient en partie ; l'espoir de guérir s'atténue et sa confiance en moi se met à baisser : « Vous vous intéressez à moi et moi je me sens moins amicale « à votre égard ; vous ne pourrez peut-être rien pour me gué- « rir ? » A ce moment, et bien qu'une dent lui fasse mal, elle ne peut se décider à aller chez le dentiste, par crainte de son intervention. Elle parle longuement de sa crainte de la grossesse et de l'accouchement et ajoute que ceci l'empêchera toujours de se donner complètement à un homme. Elle déclare me sentir « comme un adversaire ».

Après quelques séances de ce genre, je lui suggère que l'attachement qu'elle croyait éprouver pour moi n'était peut-être qu'une feinte de son inconscient pour m'amener à m'intéresser davantage à elle et qu'elle voulait sans doute plus prendre quelque chose de moi que me donner réellement une valeur affective. Elle cherchait en somme à renverser la situation dont elle avait souffert dans son enfance : recevoir de l'amour sans en donner.

L'amélioration recommence dès la séance suivante. Elle rêve qu'elle va chez un vieux docteur, à grande barbe grise, très vieux (elle pense à un médecin qui l'a soignée dans son enfance : condensation de l'imago paternelle et de la figure du psychanalyste ; la vieillesse signifie castration). Ce vieux

docteur est assis à son bureau et écrit ; elle est debout derrière lui (être assis symbolise la passivité ; être debout, l'activité, la virilité : les rôles sont renversés ; à propos de sa situation par derrière, il faut se rappeler les représentations infantiles de la sexualité). Le vieux docteur doit apprendre quelque chose à la rêveuse (Le psychanalyste doit lui apprendre à réagir devant la vie ; elle aurait souhaité être initiée par son père). Le vieux docteur a une petite fille vêtue de blanc, à qui elle donne un livre. (La petite fille, c'est elle-même, enfant innocente : elle s'instruit par ses propres moyens). Le vieux docteur lui dit : « Je ne m'occupe pas de vous, mais vous « pouvez rester là ». (Elle n'est pas éliminée, comme elle a cru l'être affectivement par son père). Ensuite, elle se voit descendant l'escalier, en compagnie de la femme du vieux docteur ; ce dernier monte, son chapeau sur la tête, et les croise. (Elle se met à la place de la mère rivale et partage ses prérogatives : le croisement dans l'escalier présente évidemment une signification sexuelle ; c'est sur ce terrain qu'elle veut partager le sort de la mère). Puis, elle veut aller acheter des bas (acquérir des moyens de séduction vraiment féminins : elle dit des bas que ceux-ci se déchirent facilement [défloration]). Ceux qu'elle trouve sont trop coûteux. (Il est trop pénible d'être femme).

J'insiste sur l'ambivalence que ce rêve indique au sujet de l'attitude sexuelle normale et sur la signification de cette ambivalence dans le domaine purement affectif.

*
* *

Aux séances suivantes, Mlle M... déclare qu'elle ne me sent plus comme un adversaire. A propos de mes dernières explications, elle constate un malaise chaque fois qu'elle veut imaginer une scène érotique. Elle pense que les personnes qu'elle a aimées ne l'ont jamais payée de retour et que tous ceux qui auraient pu s'intéresser vraiment à elle et la guider lui ont fait peur. Elle regrette de voir approcher la fin de ce premier mois de traitement et de devoir partir sans être guérie. Elle voudrait trouver un emploi à Paris qui lui permît de rester.

« Je vais bien mieux, dit-elle ; je ne me sens plus du tout

« de dispositions à trembler. J'ai moins d'inquiétudes. Je « n'ai pourtant pas beaucoup d'espoir de guérir. »

Il faut lui expliquer que son inconscient se défend contre la guérison comme contre une abdication : elle ne veut pas céder au partenaire. En outre, son sentiment de culpabilité tend à maintenir l'état morbide comme une punition.

Cette fois, mes explications paraissent avoir ramené des éléments profondément refoulés car, le lendemain, Mlle M... apporte le rêve suivant : « Je rentrais à Nancy chez mes « parents et je me sentis aveuglée par la lumière. Je me cou- « chais tout habillée, sur le ventre. Mon père arrivait et se « mettait à me caresser d'une manière érotique. Je lui disais « de me laisser, parce que j'étais malade. La chambre était « comme une alcôve ; sur les murs, un papier doré avec des « oiseaux. Il y avait trois lits dans cette chambre. Ma mère « commençait à se déshabiller et je pensais que nous allions « nous coucher tous les trois dans cette chambre. »

Ici, le désir incestueux apparaît directement. Il faut remarquer qu'en même temps, la rêveuse est aveuglée par la lumière (Œdipe s'arrache les yeux quand il a compris ce qu'il vient de faire) ; elle se couche sur le ventre et son père l'aborde par derrière (nous avons déjà noté cet élément dans des rêves précédents). Très significative est la réponse aux avances du père : la maladie, c'est-à-dire la peur de l'enfer, est un moyen de résister au désir sexuel et aux sollicitations incestueuses, et ceci confirme notre interprétation du système. D'ailleurs cette vision incestueuse a pu être réveillée par des circonstances récentes et Mlle M... raconte que son oncle paternel, il y a quelques semaines, l'a caressée d'une façon équivoque. Le papier doré lui rappelle qu'il y a un papier du même genre chez son frère (la couleur dorée a une signification généralement masculine et l'oiseau un sens phallique très connu : toute petite, elle a vu le sexe de son frère enfant, comme celui de son cousin, lors de la scène d'exhibition qu'elle se rappelle et peut-être celui de son père, en le soignant). La chambre où l'on couche à trois fait allusion à son ancien désir de partager le rôle de sa mère auprès de son père et à sa curiosité d'enfant pour ce qui se passait dans la chambre conjugale.

*
* *

A la séance suivante revient toute une série de souvenirs symboliques :

— « J'alignais toutes mes poupées, dit Mlle M..., et j'avais « plaisir à penser que la plus belle venait de mon papa » (désir inconscient d'avoir un enfant du père).

— « Mon père me tenait dans ses bras et me montrait Cro- « quemitaine ; c'était un monsieur en train de se raser » (figure de l'homme malfaisant, armé de l'instrument qui blesse — comme le couteau du premier rêve — ou qui châtre).

— « J'étais couchée, malade ; le médecin m'examinait ; « j'avais peur de ce qu'il allait me faire » (peur de la sexualité).

— « J'étais dans la campagne avec une petite camarade et « nous mangions de petites fraises des bois » (découverte de sa propre sexualité ; peut-être masturbation).

— « Mon cousin ; il construisait des cerfs-volants ; nous « nous balancions toujours plus haut » (image de la virilité du cousin et de l'acte sexuel).

— « Un autre cousin, au cours d'une dispute, m'a traînée « dans les orties ; j'avais les jambes toutes rouges, mais je « lui ai déclaré qu'il ne m'avait pas fait de mal, pour ne pas « avouer mon humiliation. »

*
* *

Cependant Mlle M... qui a prolongé son séjour à Paris, est en correspondance avec son ami, le chef dont elle dépend professionnellement, au sujet de son absence. Elle n'a pas cru devoir lui indiquer qu'elle suivait un traitement et celui-ci lui fait des reproches sévères. Elle est anxieuse à ce propos. Elle pense qu'il ne se conduit pas amicalement à son égard. Je lui indique qu'elle a eu tort de ne pas l'informer du motif réel de son absence et elle doit convenir qu'un sentiment inconscient de culpabilité l'a empêchée de le faire. Elle reconnaît sa tendance à gâcher ses bons rapports avec les hommes, tant elle est persuadée qu'ils se comporteront en ennemis. Sur mes conseils, elle écrit une lettre d'explications et reçoit une réponse d'acquiescement. Elle s'en montre très soulagée.

Elle doit cependant repartir pour un mois. A la dernière séance, elle m'apporte ce rêve : « Mon oncle devenait de « plus en plus amoureux et entreprenant. Je l'embrassais et « je résistais, alternativement, avec l'idée qu'il fallait céder « à la fin. »

*
* *

Deux jours après son départ, je recevais une lettre de la mère de M[lle] M... m'informant qu'elle avait trouvé sa fille en bonne santé et d'excellente humeur et me demandant mon avis sur l'opportunité de chercher à la marier, malgré cette peur de la maternité si souvent manifestée autrefois. Sur ce point, je réponds qu'il est préférable de ne pas intervenir.

Quelques jours plus tard, la malade elle-même m'écrit : « D'une façon générale, le léger mieux continue. J'ai moins « d'angoisses, de sueurs et de tremblements mais je suis loin « encore du calme complet et j'ai toujours peur de retomber « dans ma misère d'avant. Je suis plutôt triste et une seule « chose me console : la pensée que je reprendrai mon traite- « ment.

— « Mon chef n'était pas au magasin. Il est malade et ne « rentrera qu'après-demain. Je redoute de le voir ; il me « semble qu'à mon retour même, l'explication aurait été plus « facile.

— « J'ai revu mon autre ami et je suis allée à deux rendez- « vous ; j'étais calme mais je n'irai plus car, décidément, cela « ne me plaît pas.

— « Je pensais vous écrire hier et j'étais contente de vous « annoncer que j'allais mieux quand j'ai été prise d'une « grande crise d'angoisse et depuis, je vais un peu plus mal. »

Huit jours plus tard, une deuxième lettre annonce :

— « Le mieux continue et je crois maintenant qu'il est ac- « quis pour toujours. Les événements ne sont pourtant pas « très favorables : j'ai eu une belle déception avec X... (l'ami « le plus jeune). L'explication avec Y... (le chef) a été très « cordiale, mais j'ai refusé un rendez-vous et il ne m'a plus « parlé de rien. J'ai tout de même l'espoir qu'il reviendra un « jour ou l'autre et j'espère que ceci arrive quand je serai plus

« guérie... L'idée de l'enfer m'angoisse moins lourdement,
« mais je la sens toujours au fond de moi. »

Dans une autre lettre, Mlle M... m'écrit : « J'ai revu Y...
« Je sens que je l'aime mais je suis tellement lâche et j'ai telle-
« ment peur du mal que je dois bien reconnaître que la crainte
« de la chose elle-même m'empêche de me donner. Malgré
« l'expérience malheureuse avec X..., je suis persuadée que
« ça irait mieux avec lui... »

Puis les nouvelles sont moins bonnes ; l'angoisse revient au sujet de l'enfer. M[lle] M... ne peut se décider à aller chez le dentiste : « Ce sont les petits instruments qui me font peur », dit-elle.

La lettre suivante annonce : « J'ai tenté l'expérience.
« Depuis, je suis inquiète, car il me semble qu'il n'a pas agi
« avec toute la prudence désirable ; il se moque tellement de
« moi ! Certes, je n'avais pas de déception sentimentale à
« craindre, car je ne me faisais pas d'illusions, mais il aurait
« été tellement bon de sentir un peu d'affection et de ten-
« dresse... »

Mlle M... est empêchée de revenir à Paris dans les délais prévus. La réalisation de l'expérience coïncide avec une très grande amélioration de l'obsession.

Trois semaines plus tard, une nouvelle lettre m'apprend que l'expérience a été renouvelée et cette fois avec une telle imprudence que M[lle] M... est dans l'angoisse « d'autant plus », ajoute-t-elle, « que si je ne me trompe, je vais recevoir d'un
« ami d'enfance une demande en mariage que je suis décidée
« à accepter ».

*
* *

Enfin, M[lle] M... revient à Paris pour un nouveau mois de traitement. Elle est maintenant fiancée au frère d'un parent par alliance qu'elle a connu autrefois.

Elle a rêvé que ses deux grand-mères étaient mortes et se trouvaient dans la même chambre. L'une d'elles, la grand-mère maternelle, avec qui elle s'entend le moins, ressuscitait. L'autre, qu'elle aime beaucoup, restait morte. Ce rêve exprime des sentiments d'hostilité refoulés, à l'égard de la mère (sen-

timents que Mlle M... n'avait pas voulu reconnaître auparavant, mais qu'elle avoue maintenant). Il montre aussi l'idée de mort associée à l'idée de génération (grand-mère, mère, fille) et à l'idée de sexualité (bruits entendus dans la chambre des parents, souvenirs de la fausse-couche maternelle).

La pensée de l'enfer est devenue intermittente et n'apparaît plus que quand la malade est joyeuse, ou qu'elle est sur le point de réaliser quelque plaisir : il est évident qu'elle se lie à un sentiment de culpabilité. Mlle M... l'éprouve particulièrement au moment d'entrer chez moi. — Comme elle a rêvé que je la prenais sur mes genoux, je peux lui expliquer qu'elle transfère sur moi les sentiments de désir et de culpabilité qu'elle a eus pour son père et qu'en renonçant à l'un elle se libèrera de l'autre.

La proximité du mariage amène Mlle M... à penser souvent à la maternité. Une nuit, elle rêve qu'elle prend la défense d'une cousine qui aurait eu un enfant irrégulièrement et très jeune. La même nuit, elle fait ce rêve caractéristique : « J'en-« trais dans une roulotte et je cherchais du pain. Là, je ren-« contrais un mendiant qui me tendait sa miche ; j'en coupais « un morceau. » A propos de mendiant, elle pense qu'il y en a beaucoup dans sa ville natale, surtout des enfants. Celui du rêve était barbu, vieux et sale. La roulotte, qui était très belle, lui rappelle un souhait qu'elle a précédemment formulé, de parcourir le monde dans une roulotte confortable. Le pain amène le souvenir des miettes qu'elle distribue aux petits oiseaux.

Ce rêve se rapporte à la préoccupation de l'allaitement, un des aspects de la maternité qui lui sont les plus désagréables. Le mendiant symbolise la progéniture qu'il faut nourrir; seulement, ici, la situation est retournée : non seulement elle ne nourrit pas, mais c'est elle qui est nourrie, et ceci se rattache à son propre sevrage. Nous reconnaissons ces deux éléments caractéristiques des rêves de sevrage : être véhiculé (ne pas faire l'effort de marcher sur ses jambes) et recevoir sans peine la nourriture. Mlle M... tient de sa mère que son *sevrage* a été très difficile; elle ignorait ce détail au début de l'analyse et s'est renseignée depuis. Le sevrage a même été si pénible qu'on a dû la mettre chez sa grand-mère et l'éloigner de sa

mère, ce dont elle a dû cruellement souffrir. Je lui explique que ce sevrage a constitué une première déception très pénible et qu'elle a dû l'attribuer alors à l'autorité du père, symbolisant le monde extérieur et ses contraintes. A cela correspond la peur d'être rejetée par Dieu en enfer, ce qui serait la suprême et dernière déception. Le rôle attribué au père se déduit de la figure du mendiant qui est un vieillard barbu, en même temps qu'il fait penser aux enfants quémandeurs. Ayant subi cette privation sans l'accepter, M[lle] M... a vu sa libido régresser vers le stade possessif, d'où son incapacité à se donner sentimentalement et son manque d'oblativité. Ceci explique qu'elle ait eu simultanément deux amants sans en aimer aucun véritablement et qu'elle eut tant de peine à « tenter l'expérience sexuelle ». Ces troubles de la libido digestive expliquent aussi sa peur particulière du dentiste, selon ces relations symboliques de la dentition dont j'ai parlé précédemment (2). Il faut remarquer aussi que les obsessions n'apparaissent généralement que chez des sujets à complexe digestif et se relient par là à des éléments sadiques (nous avons vu, au début de l'analyse, des représentations de tortures et une conception sadique de la sexualité que la fausse-couche maternelle ne suffisait sans doute pas à expliquer).

*
* *

Les séances suivantes révèlent la peur qu'a M[lle] M... d'être abandonnée affectivement, une fois qu'elle aura donné son amour. Elle voit, sur les hauteurs du Sacré-Cœur, la Vierge écrasant le serpent, par exemple, et il faut lui expliquer qu'elle symbolise par là la suprématie de la femme qui ne s'est pas donnée sur l'homme qu'elle domine. Je lui répète que l'attachement qu'elle m'a manifesté visait plus à provoquer de ma part un attachement à sa personne qu'à réaliser un don affectif véritable et elle veut bien en convenir. Je lui expose enfin que la vie représente une série de sevrages nécessaires et que, pour prétendre gagner, il faut savoir risquer une perte : elle devra donc accepter, le moment venu, de

(2) Cf. *Revue Française de Psychanalyse*, 1[er] juillet 1927.

renoncer volontairement à l'aide morale de l'analyse et réaliser là le sacrifice qu'elle n'a jamais consenti auparavant.

*
* *

A partir de ce moment, il se produit un fait nouveau : M[lle] M... pense encore à l'enfer quelquefois, mais cette pensée est dépouillée d'angoise. Elle se sent extrêmement soulagée.

Une nuit, elle a un cauchemar : « J'habitais, avec ma « famille et beaucoup de gens une sorte de château étrange. « Des gens (des femmes) étaient tuées et on disait que c'était « par les revenants. Les miens ne voulaient pas quitter cette « habitation. Un soir, nous voyons passer tous les revenants « en procession, comme des vivants. Prise d'angoisse, je « m'enfuis dans un grand parc, avec un petit garçon. Il y « avait des portes que je cherchais à fermer derrière moi. « Un moment, je suis obligée d'abandonner le petit garçon « pour fuir plus vite. Je finis par le retrouver, très pâle, sur « les genoux de ma mère. Quelqu'un dit : *On n'a pas voulu « le tuer; c'est autre chose qu'on voulait;* et je pense à un « attentat sexuel. Je dis à mon père qu'il faut partir. Il ré- « pond qu'ailleurs nous serions dans la nécessité de mourir « de faim, mais je préfère cette éventualité ».

Le château représente la vie avec ses lois que tout le monde subit. Les revenants, qui passent de l'au-delà à ce monde-ci sont les enfants qui naissent. Beaucoup de femmes sont victimes de la maternité. La rêveuse elle-même fuit la maternité représentée par la succession des générations (procession des revenants). Fermer les portes derrière elle signifie se protéger de la sexualité (notons ici que cette représentation du partenaire sexuel par derrière, qui est presque constante dans ses rêves, se rattache aussi à une forme digestive et anale de la libido, qui s'explique maintenant par le complexe du sevrage). Le petit garçon, c'est la virilité que la rêveuse aurait voulu posséder. Or, elle accepte de renoncer à son pénis (abandonner le petit garçon), mais elle tente de se dérober à la maternité : elle accepte d'être femme, non d'être mère. Elle accepte aussi le sevrage imposé par le père (mourir de

faim, fuir en marchant). Le mal qu'on a voulu faire au petit garçon, c'est la castration qu'on a voulu lui imposer et qu'elle a subie. Elle retrouve ce petit garçon sur les genoux de sa mère pour exprimer que la femme âgée, qui connaît la vie, qui a eu l'expérience de la maternité, qui a vaincu toutes ces craintes, n'a plus à redouter la castration. Peut-être aussi trouvons-nous là l'indicateur de la mère-phallique, thème connu en psychanalyse et qui, dans l'imagination infantile, tend à nier la différence des sexes. On pourrait traduire ainsi ce symbole : « Quand je serai grande comme maman, j'au- « rai un pénis aussi ».

D'ailleurs, le lendemain, Mlle M... apporte un autre rêve bien curieux à ce point de vue : « Une vieille femme boîtait « en s'appuyant sur une canne; cette canne ne tardait pas « à devenir un crucifix ». Si nous observons que le crucifix s'associe pour la rêveuse à la représentation de Jésus (le petit garçon de la crèche), placé nu (ou presque) sur la croix, on est tenté de traduire ce rêve par la même formule que précédemment, bien qu'il eût fallu ici un plus grand matériel d'associations d'idées que je n'ai pu en recueillir.

Cependant, d'autres rêves (car la malade maintenant a des rêves fréquents) se rapportent à cette préoccupation infantile et au désir de posséder un sexe masculin. Par exemple, ce rêve : « J'étais allée voir un docteur qui me soignait autrefois. « J'étais debout devant lui. Il était beaucoup plus grand que « moi et je me demandais : *Est-ce lui qui a grandi ou moi* « *qui suis devenue petite?* Il me regardait et me disait : *Vous* « *n'avez rien du tout* ». Ou encore cet autre rêve : « Un « homme très riche, mais ruiné, était obligé de vendre. Je « trouvais, chez lui, une belle grille de fer (symbole phalli- « que) que je voulais acheter. Il était particulièrement en- « nuyé de s'en défaire, mais je ne voulais rien d'autre. Il en « demandait six mille francs (noter la forme phallique du « chiffre 6). Pour acheter cette grille, je devais revêtir un « pyjama blanc avec broderies d'or (vêtements semi-mascu- « lin) ».

A la fin du deuxième mois de traitement, les rêves continuent à présenter des tendances viriles, mais la pensée même de l'enfer s'est effacée et Mlle M... se sent tout à fait délivrée.

Elle est dans l'obligation absolue de quitter Paris pour se marier prochainement et une continuation de l'analyse serait sans doute nécessaire à remettre de l'ordre dans son inconscient et à prévenir des troubles sexuels possibles, mais l'obsession elle-même a complètement disparu. D'ailleurs, elle déclare que ses dernières expériences amoureuses l'ont pleinement satisfaite. Je me demande si, malgré mon avertissement, elle se décidera à reprendre l'analyse; mais ceci est étranger à notre sujet puisque, dès maintenant, la genèse de l'obsession peut être tracée d'une façon satisfaisante, et c'est le seul point que je voulais examiner ici. La peur de l'enfer traduit une angoisse résultant de deux tendances contraires : *peur de la sexualité* et *désir de la sexualité*. Elle répond à un souhait d'auto-punition et à un sentiment de culpabilité (désir incestueux refoulé, désir masturbatoire combattu, jalousie contre le jeune frère, hostilité contre la mère). La peur de la sexualité se rattache elle-même à des images sadiques et à un refus de la féminité (fixations homosexuelles; désir d'être un homme; peur d'accepter une attitude passive; peur d'une expérience affective douloureuse, en souvenir de l'attachement malheureux au père). Enfin le refus d'être femme se relie au désir de dominer et de posséder et à la régression possessive de la libido par suite des difficultés du sevrage. L'obsession n'a disparu que le jour où la malade a compris ce dernier point et a accepté le sevrage psychanalytique.

Il s'agit d'un cas d'obsession assez ordinaire et qui, de plus, n'a pas été analysé à fond, mais dont la structure apparaît nettement et qui, avec l'autorisation de la malade, m'a paru suceptible de fournir une observation présentable.

Au moment où je corrige ces épreuves j'ai des nouvelles de Mlle M... qui va tout à fait bien, n'a plus la moindre obsession, travaille et a une vie sexuelle normale.

La Jalousie

Par Ernest Jones

(*Conférence du 21 mars 1929 au Groupe d'Etudes philosophiques et scientifiques pour l'examen des tendances nouvelles*). (1)

Un étranger qui, devant des auditeurs français, et comme qui dirait dans la patrie de la psychologie, se risque à traiter un sujet psychologique, devra alléguer pour sa défense des raisons plus que convaincantes.

Qu'allez-vous donc penser de la témérité de choix dont témoigne le sujet de la présente conférence ? S'il est un sentiment humain sur lequel les Français sont réputés savoir tout ce qui mérite d'être su, c'est, à n'en pas douter, la jalousie. Ce sentiment, vos écrivains, vos poètes, vos psychologues ne l'ont-ils pas exploré dans toute sa largeur, dans toute sa profondeur ? L'éclair de leur génie intuitif n'en a-t-il pas illuminé tous les replis les plus secrets ? Comment celui qui vient après eux pourra-t-il éviter les redites, le banal ? Et, quand même je ne vous dirais rien de nouveau, j'ose cependant compter vous intéresser. Que l'intérêt que vous portez à ce sujet soit pérennel et inépuisable, cela est de toute évidence. La jalousie ne joue-t-elle pas un rôle important dans votre vie publique, sur votre scène, dans vos journaux, et, ce qui est surtout significatif, dans vos tribunaux ? Or, j'ai conçu la haute ambition d'éveiller en vous un nouvel intérêt pour cette matière rebattue. Et pourquoi cette ambition, cette prétention ? C'est que grâce à une science nouvelle, la psychanalyse, je puis vous offrir du nouveau. A l'exemple de toutes les grandes amoureuses, la France aime mieux donner

(1) Mémoire reçu par la Rédaction le 3 avril 1929.

que recevoir. Lorsqu'on lui demande d'accepter des connaissances acquises par des étrangers, elle n'y consent qu'à condition de transformer l'offrande en y imprimant, dans une certaine mesure, la marque de son propre génie. Je ne doute point qu'il n'en soit ainsi pour la psychanalyse. C'est là, en effet, la tâche que poursuit activement son interprète français le plus distingué, M. le Dr Laforgue, qui est en train d'adapter cette nouvelle science au caractère spécifique de la pensée française.

Que la psychanalyse soit une découverte de grande importance, quelques mots suffiront pour le prouver. La psychalyse nous montre que cette chose que nous avons appelée jusqu'ici notre *esprit* ne forme en réalité que la moindre partie d'un tout, partie à laquelle il faudra appliquer désormais le titre plus modeste *d'esprit conscient,* attendu que cet esprit conscient n'est qu'une portion relativement petite et sélectionnée de notre *esprit total* et qu'il dérive en une large mesure de cette couche plus profonde que nous nommons à présent *l'inconscient* et qui lui fournit sa force vive. La nature de cet inconscient, dont l'esprit conscient ne connaît rien, absolument rien, c'est le professeur Freud, de Vienne, qui nous l'a révélée; son génie a imaginé une méthode pour explorer ce territoire jusqu'ici mystérieux et inaccessible. Grâce à ses travaux, bien des questions jusqu'alors obscures ont trouvé une solution; et qui plus est, nous comprenons maintenant qu'il existe de nombreuses questions que nous n'avions même pas songé à nous poser, car, satisfaits de nos connaissances acquises, nous ne nous doutions même pas que de semblables questions pussent exister.

*
* *

Permettez-moi d'éclaircir cette dernière remarque en abordant sans plus tarder le sujet même de cette conférence. En ce qui concerne la jalousie, ne savons-nous pas à peu près tout, ses rapports avec l'amour et la haine, les circonstances où elle naît, etc., etc. ? Nous pourrions donc aisément conclure que tout l'essentiel sur ce sujet nous est déjà connu. Et pourtant, il me serait possible de formuler toute

une série de questions auxquelles, j'en suis convaincu, il serait bien difficile de trouver une réponse satisfaisante. Comprenons-nous, par exemple, pourquoi certaines gens sont plus jaloux que d'autres ? Pourquoi les femmes sont-elles plus souvent atteintes de cette affection que ne le sont les hommes ? Pourquoi tel homme, trahi en amour, tue-t-il la femme ? Pourquoi tel autre tue-t-il son rival ? Ce sont là des choses que la situation extérieure n'explique point; elles dépendent de je ne sais quoi d'obscur dans la psychologie de l'individu.

Psychologiquement, la jalousie éprouvée par l'amant qui ne sait pas encore si ses avances vont être préférées à celles de son rival diffère-t-elle de la jalousie que ce même amant ressentirait pour un rival qui, s'insinuant plus tard dans les bonnes grâces de sa maîtresse, menacerait de lui enlever la femme déjà conquise ?

Il est même difficile de dire en quelle mesure la jalousie est un phénomène normal, l'inévitable accompagnement de l'amour. Et, s'il est une jalousie normale, quelle différence de nature la distingue-t-elle, en dehors de ses manifestations extérieures, de ce que les psychologues dénomment la jalousie morbide, c'est-à-dire une condition s'exaspérant parfois jusqu'à l'aliénation mentale ?

Ces quelques questions auront suffi pour vous rappeler que la jalousie présente non seulement divers degrés mais aussi diverses espèces. L'on en vient à se demander si derrière cette diversité ne se cache pas un principe unique capable de nous en fournir l'explication. Je m'empresse d'ajouter que, d'après l'étude des processus inconscients dont dépendent toutes ces manifestations, je me crois autorisé à affirmer qu'une clef unique peut nous ouvrir tous les principaux secrets. Toutefois, avant de vous dire quelle est cette clef, je me propose de vous amener, après examen des manifestations elles-mêmes, à considérer les facteurs plus profonds qui s'y trouvent en jeu. Nous commencerons par opposer la *jalousie normale* aux formes extrêmes de la *jalousie-folie*.

*
* *

Il sera plus simple de considérer séparément les problèmes

dans les deux sexes. Nous prendrons pour point de départ la situation classique que présente l' « éternel triangle » où deux rivaux recherchent l'amour d'une même femme. Ma première remarque étonnera sans doute ceux d'entre vous qui ne sont pas initiés à la psychanalyse. Nous avons les meilleures raisons de croire *qu'aucun homme se trouvant en cette situation ne s'y trouve pour la première fois de sa vie.* Jeune enfant encore, il a forcément passé par la même situation, car, ayant et un père et une mère, c'est-à-dire des parents de sexes opposés, il n'aura pu se défendre d'une attitude de jalousie dans son désir de posséder à lui seul l'amour maternel. Il va sans dire que l'enfant n'extériorise pas ces émotions de la même façon que pourrait le faire un adulte.

Parfois, il est vrai, ces émotions apparaissent assez clairement à la surface pour qu'elles n'échappent pas à l'observateur attentif. Cependant, chez celui qui les a éprouvées, elles entrent bientôt dans la phase de *refoulement,* s'ensevelissent, s'oublient et, le plus souvent, demeurent inconscientes pendant tout le reste de sa vie. Et pourtant, elles n'en sont pas moins activement opérantes. Nous croyons, pour notre part, que cette situation primordiale constitue un archétype pour toute la vie subséquente, et que la façon particulière dont s'y comporte l'enfant déterminera ses réactions et son attitude lorsque, plus tard, il lui faudra affronter les multiples problèmes et difficultés qui entrent pour une si large part dans l'amour. Vous reconnaîtrez que voilà une première conclusion d'une étrangeté surprenante. Elle est vieille cependant de presque deux siècles; il va sans dire que c'est un Français qui l'a formulée. Diderot, dans « *Le Neveu de Rameau* », écrit en parlant d'un petit garçon : « Si le petit « sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute « son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant « au berceau la violence des passions de l'homme de trente « ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa « mère ». Ces mots contiennent la parfaite description de ce que les psychanalystes appellent le complexe d'Œdipe.

Il est facile d'énumérer les éléments constituant la jalousie dans la situation simple qui résulte de l'apparition d'un rival dangereux. Le premier signe, c'est la *crainte* éprouvée par

l'amant à la pensée *qu'il peut perdre celle qu'il aime* : cette crainte se transformera en douleur poignante si, en effet, il la perd. Ajoutez-y la *haine* pour le rival, et peut-être aussi pour la maîtresse infidèle. Plus secrète, mais probablement plus importante que les deux éléments précités, est la blessure éprouvée par l'amant dans son estime personnelle, dans son *amour-propre,* dans ce que la psychanalyse nomme le narcissisme. C'est sur cet élément surtout que je me propose d'insister avec l'espoir de l'élucider davantage et en m'appuyant sur ce que dit fort justement un de vos très grands écrivains, La Rochefoucauld : « Il y a dans la jalousie plus « d'amour-propre que d'amour ».

*
* *

Jusqu'ici la description est facilement intelligible : crainte ou douleur, amour-propre lésé, colère. En tous cas, c'est la clarté même par comparaison avec la forme extrême de la jalousie, la *jalousie-folie,* sur laquelle j'appelle à présent votre attention. Ici nous retrouvons les mêmes éléments exagérés jusqu'à la caricature; mais il s'y ajoute un autre trait : cette jalousie n'a pas besoin de justification : il est bien connu, en effet, que la jalousie la plus insatiable peut très bien coexister avec une absolue fidélité et de fait et de pensée. chez la personne aimée. La crainte prend cette fois la forme d'une *méfiance* qui va jusqu'à la déraison, qui se repaît des plus innocentes vétilles, qui dénature, fausse et pervertit les faits. La colère et la haine peuvent même aboutir au plus brutal assassinat. Le narcissisme lésé est moins en évidence, dissimulé qu'il est par la haine, laquelle, comme presque toujours, se prétend juste. Or, pour ce qui est de la jalousie-folie, la psychanalyse a fait une découverte remarquable et que l'on n'avait jamais, je crois, envisagée avant les travaux de Freud. Elle a pu montrer que c'était l'intérêt éprouvé pour le rival qui, bien plus que celui éprouvé pour la femme, régissait le processus de la jalousie; bref, qu'il nous fallait voir dans ce processus l'expression pervertie d'une homosexualité refoulée. Voici comment s'enchaînent les événements sur lesquels le mécanisme de cette jalousie repose. Le sujet a

une forte tendance homosexuelle qu'il a refoulée assez complètement pour l'ensevelir dans l'inconscient, c'est-à-dire que lui-même en ignore l'existence. Comme réaction contre cette tendance, ou pour la compenser, ou pour se garantir contre elle, — toutes ces expressions sont également correctes, — il a tenté à toute force d'aimer une femme; en quoi il a réussi peut-être pendant un temps, et jusqu'à ce que se soit réaffirmée la tendance ensevelie, ainsi qu'il arrive souvent à la suite d'un nouveau stimulus, d'un changement d'ambiance ou d'une diminution des attraits de la femme.

De telles unions reposent, cependant, sur des fondements instables : il n'est guère possible qu'il y ait là *amour* selon le type adulte : et le dénoument que nous envisageons à présent est bien loin d'être le seul qui puisse s'ensuivre. Lorsque arrive la débâcle de la vie conjugale, l'intérêt ressenti par le mari pour le rival, pour l'autre homme, ne se manifeste pas de façon positive; mais alors se déclarent des symptômes de jalousie morbide que l'on peut décrire de bien des manières, toutes justes, selon le point de vue que l'on adopte.

On peut regarder cette jalousie comme constituant une *violente répudiation de l'homosexualité,* puisque, en effet, le jaloux se dit : « Non, ce n'est pas l'homme que j'aime; au « contraire, je l'abhorre ».

On peut dire aussi qu'il *s'identifie avec sa femme* et que, se substituant à elle en imagination, il adopte vis-à-vis de l'autre homme un rôle féminin; ce qui équivaut à dire qu'il *projette sur sa femme* les désirs qu'il doit répudier en lui-même. Il se dira alors : « Ce n'est pas moi qui aime cet « homme, c'est ma femme qui l'aime ». L'amour défendu et répudié pour l'homme trouve son expression sous le masque d'un amour exagéré pour la femme, si du moins nous acceptons le jugement conventinonel qui voit dans la jalousie un index pour mesurer l'amour.

*
* *

Les manifestations de cette jalousie délirante sont fréquemment à tel point insensées, les facteurs qui sont à sa base et que nous venons d'indiquer sont si étrangers à la

conscience normale, qu'il semblerait à peu près impossible d'établir un lien quelconque entre la jalousie-folie et la jalousie familière et commune dont nous avons parlé au début. Néanmoins, la psychanalyse a pu montrer que les facteurs sur lesquels reposait la jalousie ordinaire étaient autrement subtils et complexes qu'on ne le croit généralement, et que par leur nature ces facteurs ne différaient pas essentiellement de ceux qui produisent la jalousie délirante. Il serait étrange qu'il en fût autrement, car il est assez évident que cette dernière n'est que la forme exagérée et extrême de la forme la plus simple. Toutes deux présentent les mêmes éléments principaux : *suspicion, crainte, douleur, colère, honte.* Il serait fort invraisemblable que cette même pléiade d'émotions pût naître de deux façons et de deux sources entièrement différentes. Je puis vous signaler tout de suite un mécanisme psychologique commun aux deux formes, celui dont nous avons parlé plus haut et que nous pouvons appeler la *projection*. Nous avons vu comment un sujet inconsciemment homosexuel projetait sur sa femme son désir refoulé pour un autre homme. Or, il arrive bien souvent, et peut-être même toujours, que, *dans la jalousie simple* et commune, l'homme projette sur la femme des *sentiments généraux d'infidélité,* sentiments qu'il ne s'avoue pas toujours à lui-même. Ce sont en effet les Don Juan qui sont le plus incapables d'avoir confiance dans les femmes; ils ne peuvent pas les croire fidèles, parce qu'ils ne peuvent pas se croire eux-mêmes fidèles. Qui est-ce qui chante : « La donna è mobile, quant è il vento » ? C'est le maître de Rigoletto, dont l'unique passe-temps est de courir les femmes. Or, si les deux formes de la jalousie usent de ce même mécanisme spécial, la *projection,* nous verrons peut-être dans la suite que, pour les origines aussi, toutes deux ont bien plus de points communs qu'il ne le semble au premier abord.

*
* *

Pour m'aider à développer mon thème, il m'est nécessaire de passer à certaines considérations générales sur *l'amour.* Il y a en ce bas monde bien moins d'amour vrai qu'on ne le

croit, et de vraie passion encore moins. L'étude des couches profondes de l'âme nous enseigne que l'amour et la passion peuvent remplir bien des fonctions en dehors de celles qui leur sont propres. Ce qui revient à dire qu'on les évoque pour des motifs autres que le motif propre de l'amour. Entre ces deux sortes d'amour, que nous pourrions appeler *amour secondaire* et *amour primaire,* il n'est point toujours facile de distinguer, d'autant moins facile qu'elles se présentent ordinairement étroitement amalgamées. Nous savons tous ce qui distingue la véritable politesse, très joliment appelée par vous autres Français « politesse du cœur », de la politesse guindée et toute d'artifice.

Il est encore plus intéressant pour nous d'apercevoir que cette dernière sert le plus souvent à voiler une attitude malveillante, à masquer le dédain, le soupçon, l'antipathie, l'appréhension, voire l'hostilité. Il en est notamment ainsi chez les gens du monde bien élevés, très maîtres d'eux-mêmes et dont le premier mouvement devant la menace s'exprime par un redoublement de politesse contrainte.

Ce qui est vrai de la politesse est encore plus vrai de l'affection et de l'amour. Que de fois la rivalité, l'incompatibilité, la jalousie et la haine, portées jusqu'à un degré qui rendrait la vie en commun difficile ou même impossible, ne sont-elles pas exploitées inconsciemment pour éveiller l'affection qui en est exactement le contraire, partant qui les voile le mieux et constitue pour le sujet la meilleure défense contre elles ! Les émotions haineuses sont par ce moyen tenues en échec, supprimées ou même enfouies dans l'inconscient. Naturellement, c'est dans la vie de famille que se présente le plus souvent cet état de choses, les membres d'une même famille se trouvant obligés de vivre dans une étroite intimité; l'on pourrait même dire qu'il arrive qu'ils s'entr'aiment par force afin de ne pas s'entre-haïr. J'ose espérer que ces remarques ne sont pas pour vous choquer; je ne voudrais pas non plus m'exposer à être mal compris pour avoir trop généralisé. Je tiens seulement à faire observer que l'esprit inconscient recèle bien plus de haine qu'on ne le suppose généralement, et que la défense la plus caractéristique contre cette haine est fournie par le développement d'une surcharge d'affection, de sorte

que *la somme d'affection est plus grande qu'elle ne l'eût été sans cela*. Il faut toujours se rappeler que des êtres humains ne sauraient vivre dans un contact étroit sans que la personnalité de chacun en éprouve une contrainte propre à engendrer le ressentiment. Il est rare que d'associations aussi intimes ne naissent pas toutes sortes de motifs d'inimitiés, de désaccords, de mésintelligences, d'oppositions, lesquels sont tous l'expression exacte adoucie d'une haine plus ou moins intense.

L'amour peut, donc, remplir non seulement sa fonction propre qui est de satisfaire l'instinct et de créer le bonheur, mais aussi d'autres fonctions, comme par exemple de *masquer la haine*.

* * *

Nous allons, maintenant, nous occuper d'une seconde fonction accessoire de l'amour, le rôle qu'il joue *en nous rétablissant et nous rassurant dans notre estime de nous-mêmes*, surtout dans la sphère érotique. Je tiens à distinguer très nettement cette fonction de celle que nous pourrions appeler la fonction normale de l'amour; or cela n'est pas facile du tout, parce que cette dernière souvent couvre et cache l'autre. Essayons cependant de le faire en présentant notre sujet d'une autre façon, et en différenciant deux choses qui souvent se confondent, à savoir le désir et le besoin. Normalement un homme aime parce qu'en aimant il exprime son *désir* et non son besoin. Il a besoin, il est vrai, d'une occasion extérieure pour exprimer son désir de se compléter lui-même le plus pleinement possible, quoique sans aimer il ne se sente pas autrement incomplet. Il n'en est pas de même de l'homme qui est contraint de chercher un objet propre à le soulager des doutes qu'il a de sa propre valeur, à le rassurer quant à sa capacité érotique, à lui donner cette sécurité intime qui, faute de cet objet, lui manque. Pour un tel homme, l'amour est *un moyen thérapeutique* devant le guérir d'un état morbide ; ce n'est pas, tout simplement, la réalisation de ses désirs. Le premier de ces deux hommes possède toujours virtuellement la capacité de s'exprimer lui-même, même lorsque lui fait défaut le moyen extérieur de la mettre en

œuvre. Le second ne possède pas spontanément cette capacité intérieure, il espère qu'elle sera engendrée en lui ou qu'elle lui sera conférée par l'occasion extérieure de la mettre en œuvre. Il en vient ainsi à dépendre de l'occasion extérieure, c'est-à-dire de l'objet d'affection, de même que le morphinomane dépend de sa drogue. Sa passion, son besoin, ses déclarations peuvent bien être plus véhéments que ceux du premier, mais, pour peu que l'on soit bon observateur, on ne s'en laisse pas imposer ; on sent la différence ; malgré toutes ses protestations, notre homme ne saura passer pour un bon amant. Ce qui distingue surtout son amour, c'est que, dans le sens strict, ce n'est pas du tout de l'amour mais un poignant *désir d'être aimé*. L'objet de son affection ne l'intéresse pas comme tel, mais uniquement par rapport à lui. Je décris, bien entendu, la forme extrême du type, mais je crains qu'une observation attentive de la vie ne nous révèle cette attitude, plus ou moins prononcée, comme n'étant pas rare. C'est ce type qui succombe à la jalousie. Nous allons donc analyser plus à fond la mentalité qui le caractérise.

*
* *

Quel est le secret de ce doute, de ce sentiment d'infériorité auxquels il cherche à remédier par la femme ? On serait tenté de répondre aussitôt : le défaut de capacité érotique. Le problème est cependant bien moins simple. En y regardant de plus près on trouve qu'au sentiment d'insuffisance s'associent un mécontentement, une critique de soi qui trahissent un conflit dans le moi. Et la psychanalyse de pareils cas révèle, en effet, la nature intime de ce conflit qui se déroule dans l'inconscient. Nous pouvons affirmer définitivement qu'en dernière analyse tout sentiment d'infériorité, soit mentale, soit physique, a pour point de départ un sentiment d'infériorité *morale*, un sentiment de *culpabilité*, souvent entièrement ignoré du sujet. Originairement ce sentiment de culpabilité a trait aux parents. Il surgit dès le jeune âge, lors des difficultés de développement auxquelles nous avons déjà fait allusion ; peu de gens s'en libèrent entièrement. La santé et la liberté de l'esprit, ainsi que la capacité de bonheur qui

en résulte, ont pour condition essentielle que le sujet ait pu s'affranchir de ce sentiment inconscient de culpabilité.

A ce sentiment s'associe un *amour-propre* qui le compense. Amour, estime, respect de soi, voilà ce que blesse et altère le sentiment inconscient de culpabilité. Et voilà pourquoi le sujet se montre si sensible à la critique, voilà pourquoi il réclame constamment reconnaissance ou approbation sous diverses formes. De là l'intransigeance de la haine que détermine chez lui la trahison. Si l'amour est pitoyable, certes l'amour de soi est sans pitié. La Rochefoucauld a bien raison de dire : « La jalousie est le plus grand de tous les maux, et « celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le cau- « sent ».

Je viens de décrire les réactions d'un sujet névrosé, mais ces réactions ne nous offrent que l'image grossie des mêmes processus chez un sujet normal. Un tel homme demande à la femme aimée quelque chose d'une importance vitale pour lui-même et que l'on peut désigner par de nombreux termes puisque, en ce contexte, tous sont équivalents : *sécurité* (contre la crainte), *certitude* (contre le doute), *tranquillité d'esprit* (contre les agitations d'un remords inconscient), puissance, liberté. Tous ces dons précieux, il les identifie avec la femme, ou plutôt avec l'assurance qu'il a de son amour et de sa fidélité absolus. J'ajoute ici le terme fidélité parce que le manque de confiance amène toujours une rechute, une régression aux stades antérieurs de l'évolution de l'instinct d'amour.

De ceci, les deux traits qui nous concernent à présent sont, premièrement, la régression vers le désir puéril d'*être aimé* plutôt que d'aimer et, deuxièmement, la prédominance du bas instinct de *possessivité*, et l'importance attachée de ce fait à l'exclusive possession de l'objet. On commence maintenant à comprendre quelle importance un tel homme attache à la fidélité de sa femme. Perdre cette fidélité, ce n'est pas seulement perdre la chose la plus désirée que le monde puisse vous offrir, c'est perdre aussi sa confiance en sa propre personnalité. C'est cette crainte qui est à la base de la jalousie.

*
* *

Mais il y a pis. A un tel sujet, cette perte peut révéler son

sentiment d'infériorité morale, de culpabilité, la cause première de son manque de confiance : et c'est là chose que nul être humain ne saurait endurer. Il n'y a pour lui qu'un seul moyen d'éluder les sentiments de honte, de culpabilité, de ridicule qui risquent ainsi d'affleurer, c'est d'exagérer la criminalité d'autrui et de mettre violemment le droit de son côté.

La France est peut-être le seul pays civilisé où la jalousie, pourvu qu'elle se déploie de façon suffisamment tragique, rencontre, dans une certaine mesure, quelque approbation. C'est là un fait dont se prévalent les jaloux. Certes il y aurait en France moins de crimes passionnels, — c'est-à-dire de crimes suggérés par la jalousie, — si le jaloux n'était quasi assuré d'obtenir une certaine sympathie, une certaine approbation et d'apaiser ainsi les angoisses de la honte et du sentiment de culpabilité, qui menacent de se faire jour dans son évidente détresse. Le processus psychologique est ici d'une grande simplicité. Plus le jaloux pourra faire paraître lâche et criminelle la conduite des autres intéressés, moins il encourra lui-même de responsabilité ; tout l'odieux du crime retombera sur eux et non sur lui.

*
* *

Nous voyons, d'après ces considérations, qu'un tel individu dispose de deux moyens de conquérir une stable confiance en lui-même : il devra ou acquérir l'assurance qu'il est aimé, ou trouver une justification pour haïr. Le moyen normal, qui serait d'aimer, lui est interdit.

Des deux méthodes qui lui sont accessibles, certes la plus fondamentale, c'est celle *d'être aimé,* et, idéalement, par la femme qui doit renverser au maximum le rôle de la mère qui interdit. Cette solution risque, par malheur, de se heurter chez lui à une tendance intérieure pouvant sérieusement la gêner. Souvent le sujet peut craindre d'être par trop aimé, de voir sa personnalité « possédée » par la femme aimée, et par possédée il faut entendre désapprouvée. A l'égard de l'idée *d'être aimé* surgit alors une attitude dite ambivalente. On désire et l'on redoute à la fois cet amour, qui représente

et la plus grande sécurité et le plus grave péril. C'est cette attitude ambivalente qui rend si hasardeuse la situation d'un tel sujet et le prédispose aux angoisses de la jalousie. C'est d'ailleurs une attitude dont les traces se découvrent un peu partout et qui peut expliquer pourquoi la plupart des jeunes hommes appréhendent et diffèrent le moment de se marier.

Elle est plus forte, je viens de le dire, chez ceux qui ont des prédispositions à la jalousie ; ceci n'a pas échappé à ce maître psychologue qu'est Shakespeare. Othello au moment d'enlever Desdémone ne s'écrie-t-il pas :

But that I love the gentle Desdemona,
I would not my unhoused free condition
Put into circumscription and confine
For the sea's worth... ?

Si je n'aimais pas Desdémone, je ne voudrais pas pour toute les richesses de la mer, laisser limiter et mettre en chartre ma belle liberté sans entraves.

*
* *

Après cette excursion dans le domaine de la jalousie-névrose, voyons maintenant s'il ne nous serait pas possible de trouver une formule unique qui fût capable d'embrasser les extrêmes ; la jalousie dite *normale* d'une part, la jalousie délirante ou *jalousie-folie* de l'autre.

Vous vous souvenez que le trait saillant de cette dernière est la projection extérieure des désirs homosexuels refoulés. Comment cette idée concorde-t-elle avec la psychologie des deux autres ? Eh bien, lorsque j'ai dit que le névrosé essayait d'arriver à la puissance en se faisant aimer au lieu de suivre la méthode habituelle, qui est d'aimer soi-même, j'aurais pu tout aussi bien m'exprimer autrement, et dire qu'il essayait d'arriver à la puissance par *inversion de son attitude sexuelle*. De cette manière il échappe à la responsabilité de revendiquer son droit à ce qu'on peut appeler les désirs primaires, à savoir ceux qui sont propres à son sexe, car ce sont précisément ces désirs qui, en raison de l'attachement incestueux, lui sont le plus profondément interdits. Si cette inversion

s'opère jusqu'à un certain point et qu'elle trouve réponse, c'est-à-dire sanction, chez la femme, l'homme acquiert par là toute la confiance dont il est capable. Mais si l'inversion outrepasse cette limite, elle éveille la crainte, et contre cette crainte l'homme se défend par la fuite.

Son *premier pas* consiste ordinairement à développer des propensions à l'infidélité pour se libérer ainsi d'une sujétion qu'il sent menaçante. *L'infidélité maritale,* bien plus souvent qu'on ne le croit, a pour origine une névrose : *elle est signe non de liberté et de puissance, mais exactement du contraire.* Comme je l'ai déjà expliqué, cette tendance constitue un des facteurs qui conduisent à la jalousie, car elle est souvent projetée sur la femme, désormais soupçonnée de propensions que l'homme est peut-être en train de refouler.

Le *second pas* de la fuite est dans la direction *homosexuelle.* Et de cela quelle est la vraie signification ? En fin de compte la source de la crainte et du sentiment de culpabilité déterminant toutes ces réactions, c'est la relation potentielle avec un autre homme, c'est un dérivé de l'attitude du garçon envers son père. Tant qu'il y a fixation inconsciente d'attitudes infantiles, il est difficile à un homme d'imaginer une femme sans imaginer en même temps un autre homme à qui secrètement elle appartiendrait.

Comme nous l'avons déjà vu, la tendance homosexuelle de ce sujet est véritablement une impulsion à se concilier cet « autre homme », à savoir son propre père, en s'identifiant avec la femme, et en remplaçant son attitude masculine envers sa mère par une attitude féminine envers son père. Dans son existence amoureuse, ce sujet a besoin, comme je l'ai dit, d'une certaine masculinité chez la femme : c'est son père qu'il veut retrouver en elle.

Si son amour échoue, il lui faut reproduire une situation triangulaire, ne serait-ce qu'en imagination, afin de résoudre de façon homosexuelle son conflit avec son père.

Si son amour rencontre un moindre échec, l'homme risque peu jusqu'à l'apparition d'un rival. La situation lui devient intolérable. Au lieu de réagir de façon mâle, en utilisant son amour de la femme pour rendre celle-ci heureuse et en se consacrant à ce seul but, il en vient à se préoccuper de

l'homme plutôt que de la femme, et de l'attitude de la femme envers lui et envers l'autre homme plutôt que de la personnalité même de la femme. Si la situation s'aggrave, il se défend contre sa crainte et son sentiment de culpabilité en développant de la colère.

Vous vous souvenez que j'ai décrit les trois étapes de la jalousie comme constituées par :

1° la *crainte* de perdre l'objet aimé.

2° la *honte*, et la *blessure d'amour-propre* dûe au sentiment inconscient de culpabilité.

3° la *colère*, où le sujet trouve une défense, puisqu'elle lui justifie sa haine, lui donne le sentiment d'être dans son droit, et lui rend sa propre estime.

*
* *

Je voudrais maintenant résumer en quelques mots l'essentiel de ce que je vous ai dit. L'expérience m'a montré dans la jalousie un phénomène bien moins normal qu'on ne le croit habituellement ; j'y vois plutôt un phénomène à base anormale et névropathique. La jalousie marque *une défaillance dans la capacité d'aimer*, un manque de confiance en soi, provenant en dernière analyse d'un sentiment de culpabilité non surmonté depuis l'enfance, et d'une excessive *dépendance* à l'égard de l'objet aimé, laquelle indique une tendance vers l'inversion sexuelle. Ce dernier trait devient assez apparent dans la jalousie-folie, mais je le crois présent aussi sous une forme atténuée dans les autres espèces de jalousie. Bref la jalousie est un signe de faiblesse dans l'amour et non de force : elle prend ses origines dans la crainte et dans les remords inconscients plutôt que dans l'amour.

Nouvelles réflexions sur la psychologie de Pierre Janet

(Psychologie des sentiments) (1)

par A. HESNARD.

> Les problèmes psychologiques se transforment plutôt qu'ils ne se résolvent.
>
> (Pierre JANET).

Nous avons, précédemment, exposé de façon résumée la *psychologie de la conduite humaine,* à propos d'un livre récent de Pierre Janet. Le tome II de cet ouvrage, consacré à la *psychologie des croyances et des sentiments* mérite d'être également résumé et médité.

La longue observation d'une mystique à symptômes psychonévropathiques classiques avait été l'occasion pour l'auteur d'étudier surtout les fonctions intellectuelles et les diverses formes de la croyance. Mais il y a, au-dessous de ces croyances, un ensemble de *sentiments* qui évolue diversement et en détermine la direction. Ces sentiments rentrent-ils, à leur tour, dans la psychologie du comportement, qui est pour lui l'aspect fondamental de la science de l'esprit ?

A première vue, il n'en est rien. Le « sentiment » en général, qui est toujours apparu aux psychologues comme un fait essentiel et en même temps insaisissable, est un phé-

(1) JANET. De l'Angoisse à l'Extase. Tome II. Alcan. Voir notre premier article, in *Revue Française de Psychanalyse,* t. I., pp. 625-646-A. H.

nomène essentiellement subjectif, apparemment passif, obscur et inlocalisable, donc peu communicable (2). Il y a loin de lui à l'action extérieure !

Pourtant, Pierre Janet a réussi ce tour de force de lui appliquer la méthode qui lui avait réussi dans l'étude de la conduite. Et sa conception des sentiments le mène à penser qu'ils sont essentiellement des *régulations de l'action.*

Cette nouvelle étude est basée sur une grande quantité de faits cliniques admirablement observés chez les malades les plus différents : maniaques-dépressifs, épileptiques, psychasthéniques, traumatisés du cerveau, sujets présentant des états mixtes (organiques et névropathiques), schizophrènes.

I. LE PROBLÈME PSYCHOLOGIQUE DES SENTIMENTS

Pour Pierre Janet, les sentiments possèdent deux caractères apparents remarquables : 1° Ils ne sont pas (comme les faits relativement précis que sont les perceptions et les idées) un extrait de telle action particulière; ils se présentent comme une *qualité,* un ton, qui peut s'appliquer à une foule d'actions différentes ; 2° Au lieu d'être aisément perçus par les autres hommes (comme les actes extérieurs), ils ne modifient pas apparemment l'action externe et restent *individuels,* comme à *l'intérieur* de celui qui les éprouve. — Comment se fait-il donc que les modifications des sentiments aient une telle influence sur la conduite des hommes en général et sur le comportement des malades de l'esprit ?

Les auteurs ne l'ont jamais expliqué. Les philosophes, en rapprochant les sentiments des dispositions à agir ont créé les notions d'*inclination* et, plus simplement encore, de *tendance.* Ce qui était déjà une tentative d'en faire des espèces de « conduites internes ». Mais leurs études portaient beaucoup plus sur les alentours du fait sentimental que sur ce fait lui-même.

Par réaction contre cette incapacité de la méthode introspective des philosophes, apparut la *théorie périphérique* de William James et de Lange (1884), qui faisait de l'émotion

(2) L'auteur fait à ce sujet remarquer que TITCHENER a pu reprocher à WUNDT d'avoir changé huit fois d'opinion sur le compte des sentiments. A. H.

la perception cœnesthésique des modifications organiques déterminées par l'évènement émotionnant. On connaît le succès qu'elle obtint chez les aliénistes et aussi les critiques qu'elle souleva : « Des sensations viscérales à elles seules ne sont pas des émotions » (Stratton). Les célèbres expériences de Goltz sur le chien apesthésié, capable de dégoût acquis pour la viande, et des quantités de faits cliniques contribuèrent à la faire rejeter. De même que le fait psychologique en général n'est ni spirituel ni corporel, mais un fait qui se passe dans l'homme tout entier, et se résume donc dans la *conduite* de cet homme en son ensemble, un sentiment n'est pas plus dans l'âme qu'il n'est dans le ventre; il est une *modification de l'ensemble de la conduite.*

Plus tard, l'Ecole psychologique de Chicago, étudiant de préférence les modifications du mouvement des membres qui accompagnent les sentiments, conçut la *théorie pragmatique* du sentiment, en mettant en valeur son expression. Enfin Ribot et quelques psychiatres revinrent à l'ancienne « théorie intellectuelle », en présentant les sentiments morbides comme des traductions de certains arrêts, embarras, automatismes primaires de la pensée.

Et ainsi peu à peu se fortifiait cette conception, développée depuis avec un rare talent par Janet, que les sentiments et émotions sont des réactions à une situation donnée, c'est-à-dire des *actions*. Actions sans doute différentes des autres mais présentant les mêmes caractères généraux et rentrant dans le cadre de la conduite.

II. LES SENTIMENTS DU VIDE

Un des sentiments les plus intéressants est le sentiment négatif *du vide,* dont les formes cliniques sont très variées. Il se caractérise par le fait que les malades — des déprimés — éprouvent l'absence, la disparition des sentiments normaux.

Trop connus des cliniciens pour que nous insistions ici, ils se présentent sous des formes *subjectives* tels que les « sentiments de dévalorisation », qui font dire aux malades qu'ils ne sentent plus comme avant, qu'ils ne peuvent plus

aimer, jouir, souffrir (depuis Amiel jusqu'à la lypémaniaque d'Esquirol), ou encore qu'ils ne sont plus eux-mêmes. C'est le « sentiment de dépersonnalisation », étudié par une foule d'auteurs, dont Pierre Janet donne une liste nombreuse encore qu'incomplète : il y manque en effet le nom de Dugas dont le livre sur la question est, à notre avis, le plus vivant et le plus clair (2).

Ailleurs il s'agit de formes *objectives,* qui font dire aux malades que les autres n'ont plus de sentiments à leur égard, que le monde est changé, étrange, lointain, inexistant. Ce sentiment d'inexistence peut porter spécialement sur les souvenirs (dépersonnalisation des souvenirs de Dugas) sans qu'il y ait d'ailleurs amnésie au sens ordinaire du mot, — ou encore sur la perception du temps.

Ces sentiments peuvent s'intensifier jusqu'au « délire du vide », dans lequel le malade, douteur ou convaincu, attribue ses impressions à un autre, au diable, etc... A ce délire se rattachent les *idées de négation* d'une part, et de l'autre les *délires à bases d'automatisme mental* de Clérambault.

Les auteurs ont cherché d'abord, comme Krishaber, à interpréter ces sentiments du vide par une « anesthésie périphérique », puis par une « anesthésie interne », qu'on n'a d'ailleurs jamais pu déceler.

Pierre Janet remarqua depuis 1898 que dans ces états il y a conservation de l'action primaire, les malades agissant correctement dans l'existence courante, tout en disant qu' « ils sont morts » — exception faite pour certains « automatisés » (mal dénommés pour Pierre Janet), qui ont plus que des sentiments morbides. — Seuls sont altérés, chez eux, les actes secondaires, ces malades réduisant, simplifiant leurs actions, — n'entretenant pas la conversation, restant inactifs dans toutes sortes de circonstances, ne cherchant pas à évoquer

(2) DUGAS. La Dépersonnalisation. Alcan. Nous rappellerons également que nous avons personnellement apporté à l'étude des « sentiments de dépersonnalisation » une modeste mais consciencieuse contribution clinique dans notre thèse inaugurale (HESNARD. Les Troubles de la personnalité dans les états d'asthénie psychique. Préf. du prof. RÉGIS, Alcan, 1909). Nous sommes récemment revenu sur la question en montrant le rôle, dans la genèse de ces sentiments, de l'inassouvissement sexuel. (HESNARD. La significations psychanalytique des sentiments de dépersonnalisation, *Rev. franç. de Psychanalyse,* t. I, n° 1.) A. H.

certains souvenirs complexes, manifestant toutes sortes de répugnances à l'effort et à la synthèse mentale.

Tout cela tend à faire admettre le rôle essentiel des *actions secondaires* dans les sentiments. Ces actions ne sont pas de nature spéciale; ce sont des actes de progression ou d'arrêt, comme tous les gestes de la vie réelle courante (acte de sortir pour aller au théâtre, acte de ranger un pardessus, d'écrire une lettre, etc...), des acceptations ou des refus. Leur stimulation est moins dans les circonstances extérieures que dans l'exécution même des actes primaires sous-jacents. Ils sont comme les compléments silencieux, les terminaisons, les couronnements des actes primaires. C'est pourquoi les sentiments du vide qui résultent de leur détérioration ou de leur suppression disparaissent à la fois dans la *distraction* et dans *l'attention* extrême.

III. LES RÉGULATIONS DE L'ACTION

Si le sentiment du vide apprend à connaître les actions secondaires qui s'ajoutent à l'action primaire, d'autres sentiments encore plus fondamentaux permettent de poursuivre cette analyse du sentiment, mode de régulation de l'activité.

*
* *

A) *Les sentiments de pression et l'effort* consistent dans un sentiment d'action exagérée, de renforcement de l'action. « Je suis tendu, disent les malades; dans un état de surpression. » Et Pierre Janet étudie l'agitation active des *ardents* et des *passionnés,* qui considèrent comme odieux le repos, multipliant les petites actions de toutes sortes avec une rapidité particulière de l'exécution et surtout de la mise en train. Cette nervosité, cette fébrilité les dispersent dans d'innombrables recherches, occupations stériles; ou bien, si elle est inspirée par une passion (colère, amour, vanité) les pousse à des réactions excessives, désordonnées, dramatiques ou ridicules. Le trouble chez eux ne consiste pas, comme on l'a dit, dans « l'hypertrophie » d'une tendance primaire, prévalente, mais bien dans l'exagération de l'action, dans une

disposition à compliquer l'action primaire de toutes sortes d'actions secondaires inutiles.

L'inquiétude, bien connue des médecins de nerveux, est de même une excitation à l'action exagérée, inutile, inférieure, et se caractérise avant tout par « l'acte de la précaution »; les malades surveillant continuellement leurs mouvements, les vérifiant, les perfectionnant. C'est une agitation, nuancée de tristesse, dont le but imaginaire est d'éviter le malheur.

L'ennui, étudié par Tardieu, puis par L. Dupuis (nous rappellerons aussi, personnellement, la thèse de Le Savoureux) est une agitation à la fois active et triste dans un but de distraction, avec dégoûts successifs, à propos de toutes les tentatives commencées.

L'obsession, pensée prévalente qui s'impose à l'attention, détermine un travail mental interminable et pénible, quoique inutile et absurde aux yeux mêmes du malade. Ces discussions, interrogations, ruminations, impliquent une grande activité mêlée également de tristesse. Mais c'est une précaution spécialisée sur un point de détail, et un abus de pensée abstraite et stérile à propos de la croyance à une chose spéciale, qui a pour but d'éviter l'erreur. D'où arrêt de l'acte au stade de sa délibération.

Le *sentiment de l'effort,* étudié par les philosophes (beaucoup plus que l'effort lui-même) et par les physiologistes dans deux voies toujours divergentes, doit être analysé dans sa signification de « conduite externe de l'ensemble de l'organisme » : la conduite de l'effort.

L'effort est primitivement une modification à peine perceptible de l'acte primaire (dans l'échelle qui va de l'acte réflexe à l'acte perceptif) : il est cet acte même, devenu simplement plus efficace, c'est-à-dire plus fort, effectué sous une plus grande tension. Bientôt l'efficience est augmentée, non par l'accroissement de l'action mais par *l'arrêt* de l'action : d'où l'acte de l'attente, puis les « actes différés ». L'arrêt a son point de départ dans des conduites très élémentaires (puisqu'il se produit dans les fonctions les plus organiques comme la miction) ou dans des actions instinctives simples comme la coquetterie sexuelle de la femelle et dans

l'acte animal (de guetter une proie); mais il modifie aussi les actes supérieurs comme les actes d'attention. L'effort est très variable d'après les individus; car chacun fait son effort à sa manière, usant davantage tantôt de l'augmentation de la force, tantôt de l'augmentation de la vitesse, tantôt du ralentissement ou de l'arrêt.

De même la *douleur,* qui est psychologiquement une réaction réflexe d'écartement, est une conduite qui peut être perfectionnée en *souffrance,* — conduite dans laquelle on souffre plus et mieux. Le *dégoût* est un appétit de l'expulsion, c'est-à-dire un effort appliqué à la nausée primitive. Les *désirs* sont des conduites d'effort appliqués aux appétits et les *aversions* des désirs appliqués à la répulsion.

Un exemple peut mettre en évidence le rôle des actions secondaires dans l'effort : celui des attitudes communes dites : réaliste, spectaculaire, cogitative :

I. *L'attitude réaliste* a pour condition que nous nous préoccupions surtout du contenu matériel de notre action arrivée à consommation, c'est-à-dire du résultat que notre action va avoir dans la réalité extérieure. D'où ensemble complexe d'actes secondaires ou plutôt d'esquisses d'actes particuliers (sexuels, agressifs, défensifs, de commandement ou d'obéissance, etc...) qui naissent constamment en nous à la vue des êtres qui nous entourent.

II. Dans l'attitude *spectaculaire* (ou *contemplative*) une partie considérable de ces actes secondaires (ceux qui ont rapport à l'exécution matérielle d'une promenade par exemple) ont disparu; et nous n'en conservons qu'un groupe (ceux qui ont trait à l'appréciation de tel spectacle particulier au cours de la promenade).

III. L'attitude *cogitative,* enfin, ne conserve que les actes effectués à l'intérieur de soi-même : *le langage* et même tout simplement *la pensée,* forme éminemment réduite et économique d'action humaine.

C'est l'ensemble des complications successives de l'effort, survenues au cours de l'évolution mentale, qui constitue le *sentiment de l'effort.* Il n'est que « la prise de conscience de la conduite de l'effort ». Car un sentiment ne peut être un reflet passif de quoi que ce soit ; il ne peut être lui-même

qu'une complication d'une autre conduite. Ainsi la *conscience d'un désir* n'est guère à son origine que la sensation de mouvements naissants ébauchant une fonction ou un acte. Un peu plus haut dans la hiérarchie psychologique la *croyance* n'est guère qu'un désir complet, qui cherche à réunir le mouvement primaire vers la consommation avec l'expression verbale.

C'est l'addition de ces efforts, ceux de l'action commencée et ceux de la croyance (sanctionnée par un début de jouissance de la consommation) qui transforme les objets extérieurs en leur conférant les deux caractères importants de *l'intérêt* et de la *réalité.*

Dans les *états morbides,* il y a non seulement des décharges et des arrêts par épuisement de la tendance, mais encore apparition anormale de l'effort; car, à l'occasion des premiers actes accomplis avec suffisamment de force, s'éveillent d'autres actions dépendant d'autres tendances moins épuisées.

D'un autre côté, l'exagération de la réaction de l'effort amène la *manie des perfectionnements* et des délibérations, entretient l'inquiétude, pousse le malade au recommencement indéfini d'actions avortées : les choses se passent comme si l'ensemble de la personnalité accourait toujours au secours de toutes ces forces défaillantes.

***

B) *Les fatigues et les états de distraction morose* caractérisent les états de dépression, comme les états de vide, dont ils constituent une forme atténuée.

Ainsi les *sentiments de dévalorisation* (« sécheresse » des mystiques) ou *d'inaction morose,* font éprouver aux malades l'impression que les objets extérieurs n'ont plus ni beauté, ni utilité, ni valeur marchande. Eux-mêmes n'éprouvent plus la joie, au moins dans l'action présente, l'intérêt aux choses et parfois à eux-mêmes. Ce qu'ils craignent, au fond, ce sont les augmentations et les complications de l'action, la chose la plus simple devenant à leurs yeux une montagne. Ils ont le sentiment de la difficulté qui se dresse devant eux dans la vie et de l'exiguité des forces dont ils disposent.

Les *inactions* qu'ils présentent sont caractéristiques. Avant tout, ils paraissent « arrêtés dans leur évolution », restés moralement de tout jeunes gens inexpérimentés.

Plus grave, le même trouble détermine le *misonéisme*, la crainte de tous les changements. Ils n'aiment pas le jeu, les distractions, qu'ils ne comprennent pas ou méprisent. Leur *égoïsme* est une attitude adoptée par économie psychique, pour ne pas se laisser affaiblir par l'action. Ils sont *distraits* parce que leur inintérêt aux choses les pousse à ne pas fixer leur attention. Par contre, ils s'adonnent à la *rêverie*, action plus facile. Souvent ils présentent une exagération du *besoin de dormir.*

Certains pourtant sont *instables, agités,* parce qu'ils se dépensent en actions inutiles et exagérées. Mais d'autres en arrivent à un véritable *délire de paresse*. D'autres perdent de plus en plus contact avec le réel, comme les *schizomanes* de H. Claude, qui peuvent aboutir au « délire romanesque ».

L'observation de ces malades pose le problème de la fatigue. Les psychophysiologistes se sont bornés à analyser les sentiments de fatigue et leurs concomitants physiologiques, décrivant l'exagération des mouvements et des réflexes. Mais les mouvements ne sont pas seulement ralentis ou exagérés, ils sont faibles, diminués ; ils ne peuvent se prolonger et perdent leur précision de par un phénomène central, plutôt que périphérique Ces recherches apprennent d'ailleurs peu sur la fatigue proprement mentale : on peut dire à son sujet, avec une apparence de paradoxe, que le repos fatigue ces malades et que le travail les repose. D'ailleurs certains d'entre eux n'ont nullement l'air d'épuisés physiques.

Pour expliquer ces faits contradictoires, il faut se placer à un certain point de vue : celui de la « conduite de la fatigue ». On s'aperçoit alors que ce qui est défectueux chez eux, ce sont les *réactions de freinage,* la difficulté de cet arrêt systématique de l'acte primaire en voie d'exécution qui caractérise la conduite normale, et qui abaisse économiquement la tension psychologique en supprimant avantageusement pour un temps toute activité de luxe. Car le repos est un acte non seulement négatif mais positif : c'est une autre action, plus avantageuse que celle qu'il interrompt. Ainsi

les distractions sont des actions utiles, qui déchargent les tendances fortement chargées et, par dérivation, augmentent la force mobilisable au service de la personnalité.

A l'état normal, le « sentiment de fatigue » est déjà un perfectionnement de la réaction de freinage, étant une prise de conscience surajoutée, qui mémorise, verbalise, personnalise la réaction. Il y a dans ce sentiment un ensemble de conduites, d'expériences et de croyances. A l'état morbide, il y a exagération de ce sentiment, allant jusqu'à un *rétrécissement de l'esprit.*

Ce « rétrécissement de l'esprit », admis traditionnellement dans l'hystérie, existe aussi chez le psychasthénique, quoique plus conscient, le sujet ne pouvant accomplir plusieurs actes avec une suffisante simultanéité. A ce genre de rétrécissement de l'esprit se rattache la *diminution du sentiment,* qui nous a fait parler de « sentiment du vide » : il résulte de la suppression des intérêts et des régulations.

De même le « sentiment de l'Irréel », qui dépend de la perte de toutes les régulations de l'action qui nous placent devant les choses et les êtres présents, dans l'attitude en éveil de l'Intérêt et de l'Action. Lorsque les mille actes secondaires et surtout l'usage libre et familier des objets qui entourent le sujet auront disparu de sa conduite à leur égard, les objets auront perdu pour lui l' « appartenance ».

Les malades tombent d'ailleurs dans ces états le plus souvent après des périodes d'actes fatigants ou de grandes émotions qui les épuisent. Il s'agit toujours d'un « épuisement » psychique mais pas forcément organique. Sans doute y a-t-il accumulation de petits échecs aux réactions de l'effort, favorisé par une faiblesse congénitale de l'esprit : des troubles physiologiques amènent d'abord silencieusement de petits troubles de l'action, et ceux-ci dressent, en vertu d'un cercle vicieux, le point de départ d'une réaction de freinage qui les augmente indéfiniment.

*
* *

C) *Les états mélancoliques et les tristesses,* allant parfois jusqu'à l' « agonie morale » ne doivent pas non plus être sé-

parés des conduites qui les accompagnent. Conduites caractérisées par des actes de recul, de fuite (non devant des objets déterminés mais devant les actions elles-mêmes). Elles consistent essentiellement dans la « peur de l'action », et, finalement, de la vie. — Elles ont leur point de départ dans certaines régulations, qui n'accompagnent pas l'action dans tout son développement, mais déterminent à un certain moment sa terminaison.

Quant à la *péjoration de soi-même*, si caractéristique des états mélancoliques, elle n'est autre que la péjoration des actes que le sujet exécute ou qu'il a à exécuter : il a peur que son acte devienne mauvais, criminel, sacrilège ; et il s'arrange plus ou moins de manière à l'empêcher. C'est toujours une peur de l'action (comme l'anxiété elle-même, qui n'est pas une peur « sans objet » mais au contraire d'un objet précis : la propre action du sujet). C'est « la conduite de la peur » qui caractérise le comportement du mélancolique. Au lieu d'avoir peur de certains objets comme le normal, il a peur de son acte ; il réalise une fuite devant certains actes supérieurs, un négativisme à l'égard de soi-même. Ce qui cadre avec l'inaction, l'inhibition psychique générale qu'on observe en pareil cas — les actes inférieurs étant au contraire fréquemment exagérés et compliqués d'agitations viscérales.

Il faut rapprocher ces faits des actes de résistance et d'opposition, dont les plus frappants sont les *actes invertis*, la hantise du contraire de ce qu'il faut faire (obsession du contraire des obsédés, ambivalence des schizophrènes).

Au fond, ces conduites morbides sont des « réactions d'échec », par impuissance de terminaison des actions. Il y a aussi difficulté de la conduite que caractérise « l'acte du changement ». La réaction de l'échec a des conséquences psychologiques importantes quand elle devient consciente. Elle donne naissance à des sentiments et joue un rôle essentiel dans l'*angoisse*. Car l'angoisse, pour Pierre Janet, est une réaction d'échec qui peut apparaître « à propos d'un acte quelconque : louer une maison à la campagne, monter un escalier... actes qui n'ont rien de sexuel ».

Quant au *suicide*, conduite morbide à l'égard de la mort prise à l'égard de soi-même, elle s'explique par un grand dé-

veloppement de la conduite de l'échec. Au lieu de s'appliquer à quelques actions isolées, elle s'applique à l'ensemble des actions. Ne pouvant plus faire aucun acte ni en désirer, ni en rêver, le malade ne peut plus tolérer sa propre vie, et, haineux de lui-même, aspire à supprimer d'un coup toutes ses tendances ; il prend à l'égard de lui-même l'ancestrale conduite qui consiste à tuer.

*
* *

D) *Les états d'élation* (*ou d'exaltation*) *et les joies,* exagération des états normaux de gaîté, bonne humeur, ambition entreprenante, voisins aussi des *ivresses,* s'accompagnent du « sentiment de triomphe » (haschischins, maniaques, etc.). Ici les idées catastrophiques des mélancoliques sont remplacées par des idées triomphales, avec disparition de l'inquiétude, des précautions. Tout est beau et facile. C'est par exemple la « conduite de l'agitation joyeuse », dans laquelle c'est surtout l'activité motrice qui est transformée, ou la « conduite du triomphe », caractérisée par l'arrêt de l'action au stade du succès.

Leur première condition est l'*arrêt définitif* de l'action, identique à celui de la réaction de l'échec. Mais alors que le malade, dans l'échec, arrêtait l'action parce qu'elle devait être changée — ne servant plus à rien —, dans le triomphe, il l'arrête parce qu'ayant supprimé le danger, l'action n'a plus sa raison d'être. Il y a des forces en trop en lui, qu'il dépense alors en luxe. C'est une « réaction de gaspillage ».

La joie n'est donc pas toujours correcte et ne correspond pas à une réelle augmentation des facultés. Elle peut être erronée, une fausse victoire ayant libéré des forces souvent mal utilisées par la suite — comme l'acte du rire lui-même. — La joie n'est pas le résultat du triomphe mais « la conduite du triomphe » ; conduite qui demande d'ailleurs une certaine activité.

Le *plaisir* n'est pas une réaction simple ; c'est un caractère commun à bien des actions différentes qui ont toutes la propriété de contenir des mouvements de rapprochement du corps. Il ne se transforme en jouissance qu'au stade socio-

personnel. La jouissance est l'addition de la réaction du triomphe à l'un des actes de rapprochement. L'extension de l'esprit remplace son rétrécissement mélancolique. Le *sentiment de propriété* est une forme dérivée du sentiment du triomphe, étant une extension du sentiment du Mien sur les objets extérieurs.

Dans ces états d'élation exagérés et anormalement persistants, il ne s'agit pas de causes extérieures mais de modifications internes dans l'état des forces et leur répartition. Dans l'*ivresse,* l'exaltation pourrait s'expliquer par la mobilisation générale des forces contre l'introduction du danger qu'est le poison dans l'organisme. D'ailleurs les états d'élation succèdent souvent à des circonstances réelles durant lesquelles l'individu a été soumis à un grand danger.

A cause d'ailleurs du gaspillage de force auquel les malades se livrent, ils sont au-dessous de leur niveau intellectuel ordinaire. Comme l'intoxiqué — qui a d'ailleurs perdu la capacité de critique et de secret (Maine de Biran) — a l'illusion de la production mais en réalité produit moins qu'à l'état de jeûne.

Ainsi donc les *maladies de l'esprit sont déterminées par une diminution des forces psychologiques, qui affecte tantôt la quantité, tantôt la tension.* Si les forces mobilisées diminuent avec une tension à peu près normale, des états de tristesse et d'effort apparaissent. Si la diminution porte surtout sur la tension psychologique et les fonctions supérieures de contrôle, il y a débordement des forces, qui amène les triomphes prématurés et les jubilations.

IV. L'ORGANISATION DES SENTIMENTS.

Pierre Janet étudie enfin les états de sentiment dans lesquels l'action devient moins visible et dans lesquels il y a une apparence de désordre.

A. *Les émotions* qui surviennent, chez les malades, à la moindre cause, déroulent leurs effets selon trois périodes ; une première, de symptômes immédiats et *proprement émotifs,* une deuxième de *rumination* ou de préparation de quelques jours, durant laquelle apparaît une dépression crois-

sante, et une troisième, celle des *maladies post-émotionnelles* (convulsions, confusion mentale, etc.) qui peut durer des mois et des années.

Le trouble de l'*émotion primaire,* consécutif au choc, n'est encore qu'une régulation, un « réflexe d'agitation et d'arrêt » (Ch. Richet) ou plutôt un complexus des éléments de la conduite qui caractérisent l'inquiétude et l'effort. Il apparaît surtout non dans les grandes émotions (dans lesquelles le grand effet réel neutralise l'émotion) mais dans les petits désagréments et contrariétés, qui libèrent les gaspillages de l'action.

L'émotion choc est surtout caractérisée par la *réaction désorganisatrice,* qui altère toutes les fonctions physiologiques mais surtout dissout l'esprit, le rend misérable, place l'individu au-dessous de lui-même ; supprimant les actes adaptés, ressucitant en désordre les gestes anciens (de l'injure grossière aux violences maladroites, presque animales). Elle supprime donc les actes supérieurs et abaisse la tension au niveau des phénomènes inférieurs et viscéraux. Elle n'est pas un désordre de la régulation ; mais elle-même est une régulation primitive de la conduite par la détente complète. — Cette même inutilité des réactions supérieures se fait sentir normalement en face des objets volumineux, bruyants, du feu, de l'obscurité, des cavernes, qui éveillent en nous de vieux souvenirs ancestraux d'échecs et de désastres, arrêtant toute conduite d'effort.

L'émotivité des malades, spécialisée ou non sur un objet plus ou moins insignifiant (associé à des souvenirs impressionnants) suppose toujours un certain désordre de l'action, une incapacité d'utiliser les réactions supérieures et une aptitude à retomber facilement dans les inférieures. Tous les phénomènes psychologiques qui ont pour conséquences des affaiblissements amènent de l'émotivité. Ils donnent d'abord lieu aux sentiments de pression, de tension. Puis l'inquiétude épuise les réserves ; et le sujet en arrive à des émotions de plus en plus faciles.

On peut ériger en règle générale que *l'émotivité se produit quand un être vivant et conscient est exposé à une modification du milieu, surtout social, alors qu'il n'est pas préparé par une éducation antérieure à s'y adapter automatiquement et quand il n'a pas la force nécessaire ou le temps suffisant pour*

s'y adapter lui-même au moment présent. Il y a alors dépense nerveuse incoordonnée, qui amène l'épuisement.

B) Les états de béatitude des états toxiques (peyotl, opium) et des extases religieuses se caractérisent par la suppression de toute activité extérieure, par une activité plus ou moins grande de l'activité intérieure, et un sentiment de joie.

On a essayé d'expliquer l'extase par l'hypothèse d'une « ultrapensée » puis par l'unification de l'esprit ou son extrême activité, ce qui renferme une grande part d'illusion subjectiviste. Rejetant l'interprétation sexuelle — sur laquelle nous reviendrons — l'auteur souligne le sentiment de l'automatisme avec absence d'effort personnel, bien décrit par sainte Thérèse.

Mais la béatitude ne s'explique pas seulement par le fait négatif de l'absence de toute opération psychique active. Il y a aussi de la joie, fait positif, qui révèle une forme d'activité, et une régulation de cette activité.

On peut y reconnaître une certaine *attitude* (c'est-à-dire une conduite spirituelle) faite d'inaction motrice avec activité intense de la pensée, sous forme de rêverie. Complexes à rapprocher de certains états cliniques schizophréniques (dans lesquels d'ailleurs il y a une réelle détérioration de l'esprit). Dans l'introversion il y a un jeu spécial de la pensée, entendue comme conduite intérieure. Il ne s'agit pas en effet de pensée normale, c'est-à-dire orientée vers l'action externe et simple essai de l'action. Il s'agit d'un jeu de la pensée affranchie de toutes règles sociales, et solitaire ; quand on s'est plongé dans ce jeu de la pensée, on n'est plus qu'un pur esprit.

Ce jeu de la pensée a pris un tel développement chez certains individus par suite d'une disposition naturelle au rétrécissement de l'esprit, appelant la nécessité d'un refuge en soi-même sous l'influence des peurs de l'action et des échecs dans le réel. Préparés par les notions religieuses sur le monde des esprits et la séparabilité du corps et de l'âme, les mystiques, faibles naturellement et ayant eu leur tension abaissée par des déceptions, chagrins, maladies, ont peu à peu accompli l'évolution de l'épuisement, et, au prix de certaines angoisses, sont arrivés à l'intériorisation, renoncement complet à l'action extérieure.

C) *La notion d'évolution des sentiments* se dégage théoriquement de tous ces faits d'observation. Si la localisation des sentiments est une besogne quelque peu illusoire, se ramenant aujourd'hui à soupçonner le rôle important des noyaux gris centraux dans leur déterminisme physiologique, on peut du moins en décrire schématiquement le développement, de l'être primitif à l'homme cultivé actuel :

Les *premiers actes,* chez les êtres primitifs, sont explosifs ; et leur force dépend uniquement de la charge de la tendance. Quand l'acte se produit, celle-ci se décharge. C'est le régime du Tout ou Rien.

Les *actes perceptifs* sont déjà plus complexes, se composant d'une série d'actes associés. Ils sont capables de suspension, au hasard d'une autre action opposée, éveillée dans de bonnes conditions et qui draine leur force : premier germe des *régulations.*

Plus tard, au *stade socio-personnel,* se sont développées des *conduites sociales,* qui deviennent des réactions à la conduite des hommes. L'être vivant s'applique à lui-même les conduites sociales qui s'appliquent aux autres. (Il s'imite lui-même, s'aide lui-même, s'arrête lui-même). C'est ainsi que se constituent les premières régulations de l'augmentation, du freinage, de l'arrêt total, du gaspillage, réglant la charge primitive explosive. La *conscience* est *l'ensemble des réactions de l'individu à ses propres actions ;* la prise de conscience d'un acte consistant à lui superposer une action nouvelle.

Les premières prises de conscience des régulations dynamiques donnent naissance à l'intervention de l' « instinct vital », de l'amour de soi-même, construit en même temps que l'amour des autres. A ce niveau on peut parler d' « états affectifs ».

Un grand progrès est réalisé par l'*expression* de ces régulations, grâce aux mouvements expressifs et surtout au *langage,* l'expression la plus féconde, la plus subtile du sentiment aux autres et à soi-même. Puis les *croyances* viennent perfectionner la conscience des sentiments. Une partie du sentiment passe dans les objets, une autre prend la même nature que les idées et se rattache à la vie intérieure. Le sentiment apprend à se cacher, à devenir secret et intime, de plus en plus individuel.

Les régulations se mêlent à des actes primaires ayant une

portée extérieure. Elles sont alors objectives et transforment les croyances sur les objets extérieurs. Car la coloration que les sentiments prêtent aux choses devient un des éléments les plus importants de la croyance.

Les régulations des actions qui devaient être au début confuses et simples (comme on le voit à propos de l'émotion) se diversifient et donnent naissance à bien des variétés de sentiment. Non seulement les sentiments varient avec les expressions et les croyances qui les transforment, mais encore ils diffèrent les uns des autres suivant leur combinaison avec diverses actions primaires.

Quand une certaine régulation se reproduit régulièrement, toujours dans le même sens, chez un même individu, elle lui donne une allure particulière, et les autres hommes en font une caractéristique de sa personnalité. Le sujet lui-même prend conscience de cette modification de sa conduite et transforme plus ou moins sa personne dans un certain sens.

Ce sont ces sentiments durables, relativement indépendants des actions particulières, que les moralistes, les psychologues et les psychiâtres ont essayé de classer.

V. Le point de vue instinctiviste et sexualiste dans la psychologie des sentiments.

Cette œuvre nouvelle, nous devons le reconnaître, accorde aux conceptions psychanalytiques une place plus importante que les précédents ouvrages de l'auteur.

Non seulement il y est fait état, de manière explicite, de la théorie du refoulement, de la notion d'abréaction des émotions; non seulement les concepts bleulériens — voisins des concepts freudiens — de l'autisme, de l'ambivalence, de l'introversion, de l'état schizophrénique — y sont clairement exposés, mais encore il est fréquemment fait allusion, à propos des tendances primaires, au besoin sexuel (comparé au besoin alimentaire), à certaines conduites sexuelles, enfin à crtains instincts primitifs comme « l'instinct vital » (dans lequel on peut reconnaître l' « instinct de vie » de Freud) et un certain « instinct de conservation et de développement de la personnalité » qui fait que l'homme s'aime lui-même et qui ressem-

ble fort à l'instinct personnel d'Adler et, par conséquent, au narcissisme freudien (dont ce dernier instinct n'est qu'un aspect désexualisé intentionnellement).

De plus, Janet insiste sur « l'arrêt de l'évolution » chez les nerveux restés accrochés à l'enfance, en vertu de ce que nous appelons en psychanalyse l'arriération affective (Laforgue, Codet, Pichon).

Toutefois, conformément à son principe de ne pas surestimer le rôle de la sexualité, même lorsqu'il cite des faits cliniques fourmillant de symptômes significatifs à son sujet, il ne les remarque pas. Si sa psychologie « comportementale » est bien une conception dynamique de l'esprit-système de tendances, les tendances sexuelles y sont sous-entendues mais jamais explicitement admises.

Ainsi un de ses malades tombe dans la dépression après quelques mois d'équilibre survenu sous l'influence d'un état amoureux satisfait, parce qu'il a — pour des raisons névropathiques — rompu volontairement avec sa maîtresse. Une autre, femme dont le mari est absent, prend la pénible résolution de ne pas céder à un soupirant qui l'attire et tombe dans la névrose... Mais tous deux ont fléchi dans leur tension psychologique, tout simplement parce que des émotions, en général, les ont épuisés ; n'importe quelle émotion autre que l'amour sexuel aurait, dans l'esprit de l'auteur, amené ce même résultat.

De même, dans la plupart de ses observations, on peut relever des preuves de l'étiologie instinctivo-sexuelle des névroses : événements érotiques, fiançailles, mariages, déceptions sexuelles, conflit entre les tendances sexuelles et l'idéal éthique et moral, rapports affectifs de l'individu avec ses parents. Une malade, Cécile, n'est attachée qu'à sa mère et à son frère ; elle ne désire aucun mari réel, souhaite d'être mère sans passer par la conduite sexuelle, imagine une belle-famille idéale, rêve toutes sortes de crimes en vertu d'une régression symbolique au sadisme originaire... Mais cette malade est pour lui une simple asthénique ; et seule sa moindre énergie psychologique explique cette fixation à la famille, ce refus de la sexualité adulte et les mille détails de sa névrose, etc.

Nous considérons donc que, n'ayant pas voulu analyser

chez ses malades la vie instinctive dans ce qu'elle a d'individuel, une telle psychologie, pour vraie et féconde qu'elle soit, est très incomplète. Parmi les regrettables lacunes qu'on peut relever dans la psychologie janétienne des sentiments, il faut signaler avant tout :

1° sa méconnaissance de la *psychologie affective infantile* — autrement intéressante du point de vue de la névrose, que l'évocation théorique parallèle de l'ontogénèse et de la phylogénèse psychologiques, en vertu de laquelle l'auteur reconstruit constamment l'évolution des actions depuis la horde et les sociétés primitives jusqu'à la pensée expérimentale, en passant par la formation collective des croyances.

2° la méconnaissance de cette loi psychanalytique que *tous les symptômes des névroses ont un sens,* et que ce sens correspond à la symbolisation des tendances refoulées, refusées par la personnalité consciente et actuelle. Ce qui l'incite à ignorer des faits psychologiques primordiaux comme les *tendances œdipiennes* et, en général, familiales, et la genèse du *surmoi* émané des influences parentales avant de se fortifier, au stade socio-personnel, des influences sociales véritables.

3° l'absence de toute psychologie de la *perversion sexuelle.* Janet n'a pas vu la sensualité infantile, régressive, donc perverse de ses malades, ni le retentissement dynamique considérable, que cette source d'inhibitions permanentes peut avoir sur l'économie psychologique, la répartition des forces, l'utilisation et l'efficience des tendances actuelles de l'individu.

Trois points particuliers de son œuvre contiennent des critiques explicites concernant la psychanalyse ; critiques qu'il est facile de réfuter :

I. *Le refoulement* est accepté par lui en tant que « fuite de l'action ». Aussi pense-t-il qu'il ne faut pas le limiter aux seuls actes sexuels : « Les peurs de l'action, quand il s'agit « de louer une maison de campagne ou de monter son esca- « lier, ne se rapportent à rien de sexuel ». — Bien entendu. Mais le trouble sexuel originaire est la cause première d'une série d'hésitations, de craintes, d'inactions concernant tous les évènements, tous les détails de la vie courante. Les malades

qui reculent devant la difficulté de louer une maison ont commencé par reculer dans la réalisation de certaines grandes conduites sexuelles primaires, comme celles de l'acceptation par l'homme de l'attitude génitale puis de la virilité adulte, ou de l'acceptation par la femme de l'attitude féminine devant la vie. Et Pierre Janet lui-même le sent bien puisqu'il rapporte chez ces malades des paroles aussi significatives que celles-ci : « Je ne veux plus tolérer les actes d'amour qui sentent la noce » ou bien : « Les désirs, je les arrache tous ».

Le refoulement n'est pas seulement un refus de l'action (qui en est une des conséquences), c'est un processus inconscient de refus de certaines tendances primaires, en particulier sexuelles, en antagonisme avec les exigences morales et sociales, mais d'une charge énergétique considérable ; d'où les effets désastreux de leur arrêt avant même le stade du désir conscient, à leur origine psychique même chez l'enfant.

II. *La théorie freudienne sexuelle de l'angoisse* y est encore présentée sous sa forme primitive de l'angoisse, irritation génésique fruste. Il faut élargir, dit Pierre Janet, cette conception, en disant que l'angoisse accompagne n'importe quelle « réaction d'échec » à propos d'un acte quelconque. — Mais pourquoi cette réaction d'échec se présente-t-elle toujours chez des individus dont l'échec primitif — silencieux celui-là, le plus souvent — a été un échec des conduites sexuelles ? Les névropathes sont, avant toute chose, des individus qui *ne réussissent pas dans leur sexualité*. L'angoisse très dégradée, très viscérale, qui naît dans le coït incomplet n'est qu'un cas frappant de l'angoisse en général. Et elle n'apparaît guère que chez des gens préparés par des échecs antérieurs dans leurs conduites sexuelles primitives et fondamentales, infantiles en particulier. Ce sont par exemple des individus fixés à leur mère, qui, depuis longtemps, présentaient une façade sociale adulte sans en avoir l'indépendance instinctive, et qui, après la puberté, ont eu plus ou moins franchement peur de l'autre sexe. Si l'angoisse normale est le sentiment d'un danger extérieur plus ou moins justifié à l'échelle des conduites collectives, l'illégitimité frappante de l'angoisse morbide est en raison de la quantité d'énergie psychologique non con-

sommée par les tendances les plus chargées, c'est-à-dire les tendances sexuelles primaires de l'individu.

III. *La conception sexualiste de l'introversion mystique* est repoussée par Pierre Janet sous prétexte que les préoccupations sexuelles de l'extase sont d'ordre métaphorique et non réel : « Autant dire que le bonheur religieux est une « aberration de la fonction digestive à cause des allusions mé- « taphoriques au boire et au manger » (soif, ivresse, rassasiement, etc.). Mais nous ferons remarquer ici que pour la psychanalyse ces symboles ont bien une origine lointaine dans le plaisir digestif qui caractérise la phase prégénitale de l'instinct. Il y a là plus de vérité psychanalytique que de boutade; et le symbole en général n'est pas seulement une comparaison ; il est une émanation substitutive de l'instinct : Si les hommes n'avaient pas en eux une survivance lointaine des attractions et répulsions orales et anales, ils ne comprendraient pas la métaphore du boire et du manger dans le domaine des attirances et des dégoûts d'ordre moral.

Mais reprenons les arguments de l'auteur contre l'explication freudienne de l'introversion mystique ; son grand argument est que si sa malade est excitée érotiquement de la façon la plus naturelle dans ses extases, c'est qu'elle a des raisons physiques de l'être : ménopause, adduction contracturale des cuisses... — Bien entendu. Mais pourquoi introduit-elle cette excitation dans son extase et non dans une autre occupation psychologique ?

— Cette malade, ajoute-t-il, a des congestions accidentelles des organes sexuels, mais elle n'a pas de jouissance dans les actes réels... — Raison de plus pour qu'elle projette sa sexualité, irréalisable dans la vie pratique, dans ses phantasmes extatiques. Si elle était sexuellement normale, elle n'aurait pas d'extase mystique.

— Elle éprouve, dit-il encore, des sensations sexuelles plutôt désagréables, par exemple dans les rêves ; elle les repousse avec horreur et les attribue au Diable... — Il n'est point de meilleur argument en faveur de la thèse psychanalytique. On reconnaît là le refoulement classique de la sexualité, aboutissant, comme chez les frigides, au cauchemar, à l'angoisse, ici à la possession mystique.

— Réciproquement, dit-il encore, « les actes sexuels chez « les normaux ne procurent pas ces états étranges de béati- « tude, exquis mais prolongés plusieurs jours ; d'ailleurs ces « béatitudes ne sont pas des jouissances sexuelles ordinaires ; « elles sont trop suaves, trop poétisées ». — C'est aussi notre avis. L'extase est une transformation très anormale de la jouissance sexuelle ; c'est une jouissance qui s'est transformée en durée et en qualité, car elle a dû se faire jour jusqu'à la conscience à travers les obstacles de la censure sexuelle en perdant son caractère psychologique subjectivement choquant et en prenant pour la malade l'apparence d'une présence divine (3).

— « Enfin, dit-il en terminant, au comble du bonheur, « Madeleine est enceinte de Dieu et nourrit Jésus de son lait... « La grossesse et l'allaitement ne sont pas des coïts en acte « et les nourrices n'ont pas perpétuellement l'orgasme « sexuel »... — Mais la sexualité n'est pas le coït, qui en est une manifestation paroxystique et tout à fait inconstante ; c'est un ensemble de tendances avec tous les actes secondaires et les régulations, réussies ou ratées, qui en découlent. Elle est l'ensemble de toutes les fonctions instinctives de la reproduction ; et ces fonctions ont une pathologie.

Dans cette discussion, Pierre Janet nous fait songer à un clinicien qui ne voudrait pas admettre que la gastralgie soit une affection de l'estomac et qui dirait : « Voyez ces hyper- « acidités et ces douleurs. Rien de semblable dans la diges- « tion telle que nous la révèle la physiologie chez les indi- « vidus normaux. Ce sont donc des phénomènes surajoutés au « fonctionnement de l'estomac. »

VI. Les conduites sexuelles.

La conception janétienne de la conduite humaine, étendue à tous les phénomènes de la vie psychologique et, en général,

(3) Nous observons en ce moment une femme, frigide, dont la sexualité auto-érotique intense s'est progressivement développée par les manœuvres onanistiques conjugales au point de procurer à la patiente des états de béatitude de saveur encore érotique mais très différente de la jouissance du coït. Ces états se prolongent plusieurs heures après l'interruption des excitations réelles, laissant le lendemain la malade dans un état inverse de dépression morose et jalouse à l'égard du mari. A. H.

de la vie, est nouvelle et marque un très grand progrès des sciences de l'esprit. Elle complète et réalise jusque dans le plan de la psychologie concrète les vues psycho-physiologiques un peu anciennes de Ribot, et applique heureusement aux faits cliniques les notions théoriques dérivées de l'élan vital bergsonnien. Pour les psychanalystes, elle se montre précieuse en précisant des points de vue d'ailleurs admis par Freud : dynamisme psychique, principe de l'économie des forces, conception quantitative de l'affectivité, abréaction et détente des tendances, et en même temps, en leur montrant l'extrême importance de la description patiente, minutieuse, des symptômes classiques que certains d'entre eux, parmi les jeunes, ont quelque peine à observer à fond dans leur souci d'interprétation sexualiste.

Mais ce point de vue « panpraxique » n'est qu'un point de vue nouveau ; il n'est pas — Pierre Janet l'admet certainement — toute la psychologie morbide, et n'épuise pas les innombrables problèmes que posent les sentiments en pathologie de l'esprit.

Un seul point de cette critique théorique nous arrêtera. Il y a certainement, dans ces complexes psychologiques et cliniques que sont les sentiments de nos malades, une foule d'actes inclus ou de régulations d'actes ; et la conscience affective qui fait ressentir au malade le vide ou l'élation est certainement un appareil moteur composé de mouvements, d'attitudes, de freinages, de conduites enchevêtrées. Mais n'y a-t-il pas en elle un peu plus que de l'action pure ?

Avant d'être une conduite d'écartement, la douleur n'est-elle pas une *sensibilité pure,* — c'est-à-dire un « mouvement » tout intérieur, de nature spéciale, différent à son origine du mouvement dirigé vers l'extérieur et auquel l'organisme s'applique en vertu d'un fait irréductible, postulat de la psychologie ? (4).

(4) Nous avons personnellement, à plusieurs reprises, considéré la conssience en général comme de nature motrice et la sensibilité comme une « cinématique ondulatoire » combinée à la « dynamique » des tendances affectives. Cinématique faisant naître dans l'individu des réflexes et des ondes dont l'essentiel ne peut être saisi que dans les conditions de la perspective intérieure, c'est-à-dire dans les conditions de la conduite individuelle pure. A. H.

De même n'est-ce pas supprimer l'essentiel du sentiment que de le traduire en action, c'est-à-dire de le filtrer de sa sensibilité, de le dialyser en mouvements reconstruits sur le modèle de l'action externe ? Et cette psychologie « comportementale interne » ne viserait-elle pas sans s'en douter (et dans le but louable de réagir contre les méthodes philosophiques) *à supprimer le sentiment et à automatiser au maximum la pensée humaine ?* Nous espérons qu'il n'en est rien car, après avoir supprimé la sexualité, l'auteur en arriverait à supprimer la vie elle-même ; et ce serait là un résultat aussi malheureux que celui des intellectualistes d'hier qui, eux, supprimaient la vie affective en purifiant l'esprit, instrument de connaissance pure et de liberté morale.

La psychologie janétienne donne à ceux qui l'abordent — sans la connaître à fond pour mieux l'apprécier — l'impression que l'auteur cherche à expliquer le mécanisme d'un bel automate parleur en imaginant à l'intérieur une série de mouvements en réduction, sur le modèle des gestes exécutés extérieurement par la machine agissante et parlante. Peut-être serait-il plus utile de chercher à connaître le ressort qui imprime les mouvements ? Ce ressort, chez l'être vivant, c'est ce que le langage commun et la plus vulgaire observation de l'existence courante dénomment *instinct*. Appelons-le : ensemble des tendances primaires.

Mais quelles sont donc ces « tendances primaires » dont Pierre Janet nous parle sans cesse, auxquelles il ramène, sans les nommer, toutes les conduites et leurs régulations ? Et comment les étudier en les suivant dans les vicissitudes de leur réalisation à travers tous les freinages, tous les arrêts, toutes les régulations et les refus de l'action qui en entravent le jeu évolutif au sein des conduites supérieures de l'homme adulte, civilisé, asservi par toutes les « vivisections » de la conscience morale que, selon Nietzsche, l'éducation lui impose ?

Pierre Janet nous répète que « le but apparent des actions est la conservation et le développement de l'espèce et de l'individu ». Et il nous montre que dans la vie courante, à chaque instant, notre attitude envers les objets est sexuelle, alimentaire, etc. Or plus loin il insiste sur la nécessité de mettre sur le même plan de valeur pragmatique les actes sexuels et l'acte

le plus insignifiant... On ne comprend plus. Il ne faudrait pas qu'on puisse dire que Pierre Janet, par réaction contre l'étroitesse de certains points de vue sexualistes, se comporte selon « la conduite de la peur du sexuel. »

C'est ainsi qu'étudiant l'évolution des grandes tendances, il méconnaît l'existence des *conduites sexuelles*. L'individu humain malade ne manifeste pas uniquement sa faiblesse psychologique par une aptitude à l'épuisement. Cette fragilité est elle-même secondaire à une *incapacité d'évoluer sur le plan des tendances primaires,* c'est-à-dire des tendances instinctives. Il est resté accroché aux attractions et répulsions infantiles, aux joies de l'enfance, joies sans action compliquée ou seulement libérées dans le jeu. Et c'est bien par suite de cette fixation qu'il n'a pu s'adapter ultérieurement aux détours du réel, sans vouloir renoncer au parasitisme primaire, qu'il tente de reproduire éternellement dans la vie.

Les *conduites sexuelles* très primitives du jeune enfant, dont l'attitude envers les objets est d'abord toute *digestive* (assimilatrice et excrétrice) précèdent, dans l'évolution, les conduites un peu plus hautes ou complexes que caractérise *l'attitude génitale*. Alors il commence à se comporter conformément à son « genre sexuel », ce qui ébauche les conduites ultérieures de la *virilité* et de la *féminité*. De la *conduite masturbatoire,* qui tend à absorber une partie du comportement sexuel de l'enfant plus grand émane la *conduite narcissique,* qui perfectionne les appétits auto-érotiques jusqu'à l'amour de soi-même, mais qui tend à arrêter le sujet à un niveau de moindre tension, où le refus des actes extérieurs conformes aux désirs sexuels détermine l'action intérieure pure de la rêverie et de l'autisme.

Le premier *échec sexuel* est celui qui caractérise la *conduite de la castration,* qui survient à la première intuition des défenses parentales et collectives et ne tarde pas à se renforcer de la *conduite de la peur de l'inceste*. Car les concepts de règle, de propreté, de bienséance, déjà ébauchés dans la conduite élémentaire du dressage des sphincters, se compliquent des conduites de bienséance, de pureté morale, de sacrilège, etc., et sont le point de départ de toutes sortes d'inhibitions, le plus souvent excessives, qui se reproduiront plus tard selon des rythmes parallèles et cachés ; — depuis l'inquiétude amoureuse

pubérale jusqu'à la timidité devant les juges de l'action en général ou au manque de courage devant tous les obstacles de l'existence courante.

Or ces conduites d'échec sexuel sont liées à l'organisation des inhibitions, dont les premières, très automatiques et très infantiles, celles du *surmoi*, sont de nature très spéciale, également méconnue par la psychologie janétienne. Le surmoi (ou conscience morale primaire, organique) n'est pas, à son origine le simple reflet, chez l'individu parvenu au stade socio-personnel, des conduites collectives ambiantes. Il est la conduite même de certains individus très particuliers, adoptés, *élus* par l'enfant en vertu de lois affectives, d'influence personnelle intime : en général les parents. Et cette première régulation catégorique s'est systématisée autour d'un noyau affectif, fait d'amour et de haine, de soumission instinctive élective, de conduites où déjà s'est fait sentir la loi des sexes. — C'est pourquoi avant d'étudier les notions collectives d'où découlent les conduites de l'Ethique et de la Morale, il faut étudier l'*identification aux parents* et l' « introjection » du parent dominateur dans la conduite primaire de l'enfant dominé.

Plus tard, selon la nécessité plus ou moins complète des conduites de la virilité et de la féminité, la répartition des régulations se fera plus ou moins harmonieusement. Si l'individu adulte échoue devant le problème sexuel (tel qu'il se pose impérieusement dans la vie sociale après la puberté), — parce que, accroché à l'enfance, il n'a pas la force d'instituer ses propres économies psychologiques — il échouera du même coup dans la plupart des autres actes sociaux et réels.

Que Pierre Janet ne nous dise pas ici que cette interprétation donne gratuitement une place d'honneur à un vil détail de l'activité humaine, dans un but de succès scientifique ou mondain. Car des quantités de *faits* affirment, démontrent le centrage des réactions banales du comportement autour des conduites instinctives primaires et tout particulièrement autour des plus refoulées : les conduites sexuelles. Ainsi dans des milliers de cas simples, d'interprétation facile, où l'on peut suivre de manière schématique les accidents successifs de l'évolution sexuelle, et où l'on peut agir sur celle-ci, c'est toujours *après* que la conduite sexuelle a échoué que les troubles apparais-

sent; ils apparaissent *toujours* quand *seule* la conduite sexuelle a échoué, *jamais* après d'autres échecs que ceux de la conduite sexuelle. Et lorsqu'on agit *uniquement* sur la sexualité en redressant thérapeutiquement la conduite sexuelle, les troubles disparaissent, les conséquences cliniques des régulations excessives ou défectueuses s'évanouissent.

Ainsi donc la décharge prématurée ou l'absence de décharge des tendances sexuelles primaires, des régulations maladroites, des gaspillages des tendances sexuelles secondaires, etc., préexistent à l'épuisement ou le conditionnent. Les névroses se manifestent bien — très souvent dans leurs accidents bruyants, explosifs, — après des épuisements quelconques. Mais une analyse plus attentive fait reconnaître que les éléments caractéristiques de ces affections existaient déjà, à l'état plus ou moins silencieux, bien avant l'apparition des causes extérieures et occasionnelles épuisantes. Eléments apparus peu à peu au cours de la vie en relation étroite avec les phases de *l'évolution sexuelle*.

Voici un jeune homme de 18 ans, tendrement attaché à sa mère et timide à l'égard des femmes qui, après une lutte opiniâtre contre la masturbation, finit par en triompher. Cette conduite de triomphe apparent est en réalité la continuation de *l'échec d'une conduite virile* à l'égard de l'objet féminin. C'est une régulation trop rigoureuse, qui entraîne à son insu l'individu dans une régression à *l'attitude narcissique :* surviennent alors des sentiments du vide et de l'Irréel, et surtout de dépersonnalisation. Il est contraint de détacher son action des choses réelles — selon un processus en analogie inconsciente avec son détachement des excitations sexuelles réelles — d'arrêter son élan vers les choses et les êtres extérieurs, lesquels perdent alors leur intérêt et leur réalité (5).

Dans certains cas d'ailleurs la décharge des tendances sexuelles primaires se produit à travers l'organisme si brutalement qu'elle explose avant toute entreprise d'un acte supérieur, faisant irruption dans la conscience à la façon d'une *néo-productivité* émotionnelle, d'un train d'ondes anxieuses pures.

(5) Cette explication du sentiment de dépersonnalisation, dont nous avons plus haut parlé, nous met d'accord avec FEDERN qui y voit une manifestation frappante de fort investissement narcissique. A. H.

Telle la crise d'angoisse qui survient, en pleine santé apparente, chez le jeune masturbateur qui a brusquement cessé ses pratiques, c'est-à-dire substitué une nouvelle conduite de castration à sa conduite sexuelle solitaire ; ce n'est que plus tard que, spécialisant son angoisse sur certains objets ou situations, il l'éprouvera comme dérivation viscérale d'actes secondaires, ratés, d'adaptation à ces objets ou situations. Ce qui caractérise la *Phobie,* conduite de défense contre l'angoisse par régulation de l'activité, aboutissant à localiser l'échec, à faire la part du feu allumé par l'angoisse.

Toute l'histoire d'une névrose s'explique par l'évolution. dans une direction anormale, du comportement, de la conduite sexuels. Conduite générale et continue durant toute l'existence, dont les épisodes de régulation épisodique qui caractérisent l'épuisement ne sont qu'un cas particulier. — Ainsi une de nos malades, à la suite de plusieurs grossesses dans de mauvaises conditions morales et d'une lactation fatigante compliquée d'une grippe, vit dans l'angoisse caractérisée par l'horreur des matières fécales : toute la journée elle se lave les mains et se lave le corps avec rage, se consacrant entièrement, corps et âme, à ce nettoyage — qui prend l'aspect à la fois physique d'une purification et morale d'une expiation contre quelque faute mystérieuse. — C'est en effet un épuisement qui a déclenché cette furie de purification. Mais l'analyse apprend bientôt que le lavage des mains a commencé timidement à treize ans (alors que la malade en a aujourd'hui quarante). A ce moment précis elle commençait à triompher d'une masturbation très attirante qui lui faisait horreur..... Dira-t-on que la conduite inhibitrice ou répulsive du dégoût est seulement expliquée par une faiblesse psychologique naturelle compliquée d'épuisement récent et que le fait de la conduite sexuelle n'est pas le *primum movens* de cette névrose ? Ajoutons que cette malade, frigide dans les rapports sexuels normaux, a été considérablement aggravée par la nuit de noces, par les devoirs sexuels du mariage avec un mari envers lequel son attitude sexuelle a reproduit une attitude de refoulement incestueux à l'égard du père. Chaque incident de sa vie sexuelle, chaque grossesse a achevé de la pousser dans le comportement caractérisé par le refus sexuel. La phobie de la saleté s'explique

par une symbolisation de toute tendance sexuelle projetée sur un objet extérieur. Aujourd'hui le lavage est devenu lui-même, en tant que geste punitif d'expiation ou de précaution préalable contre la tentation sexuelle, un geste sexualisé, érotisé, du fait d'un retour à la conduite sado-masochiste primaire dans laquelle le moi et le surmoi s'affrontent continuellement pour la souffrance du moi. Aussi ce geste est-il devenu à la longue le centre d'une conduite entièrement narcissique, inhibant toutes les activités sociales de la malade, toutes ses actions secondaires et supérieures.

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples de cette interprétation de la névrose, conduite sexuelle économique et ratée par désadaptation au réel. Ils n'infirment en rien la conception janétienne des sentiments, mais y comblent une regrettable lacune.

Car au fond, *le dynamisme psychologique de Freud et celui de Pierre Janet ne diffèrent par aucune notion générale essentielle*. Et il semble même que l'auteur de la psychologie de la conduite admette implicitement le rôle des tendances primaires sexuelles dans la névrose et surtout de leur conflit avec la personnalité éthique et morale de l'individu. Et la preuve, nous la trouverons dans la conclusion que voici de sa belle observation de sa malade Madeleine :

« Les sentiments religieux, écrit-il, ont un rapport étroit « avec les tendances sociales, avec les diverses formes de « l'amour et *peut-être même avec les tendances sexuelles.* « Madeleine, que sa faiblesse psychologique rendait *incapa-* « *ble d'équilibrer ses tendances sexuelles ou maternelles avec* « *ses idées morales* leur a donné une issue particulière dans « un délire religieux. »

Enregistrons ce précieux aveu : Freud lui-même n'aurait pas dit mieux.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(*PARTIE APPLIQUÉE*)

Le tournant décisif de la vie de Napoléon

Par le Dr Louis JEKELS (de Vienne)

(*Traduit de l'allemand par Mme Anna Ratisbonne*)

Der Wendepunkt im Leben Napoleons I

A paru en allemand
dans
Imago (9me année, 1914. IV)

Pour justifier le présent essai il suffit, à mon avis, de rappeler la formidable quantité de travaux parus sur Napoléon Ier. La bibliographie touchant l'époque de Napoléon, sans nullement prétendre avoir épuisé la matière, comprend, en effet, d'après F. Kircheisen, 80.000 publications.

Cet énorme chiffre, auquel nul autre relatif à n'importe quelle époque historique ne saurait être comparé, même de loin, montre bien qu'il est ici question de problèmes et de mobiles enfouis dans des tréfonds insondables et qui, par cela même, ou bien échappent aux investigations historiques, quelque consciencieuses qu'elles soient, ou bien ne peuvent que très imparfaitement être mis à jour. Et c'est ici que la recher-

che historique devra s'allier, ou céder la place, à la méthode psychanalytique qui, pénétrant plus avant, pourra alors reprendre le travail là où les autres investigations auront atteint les limites de leur pouvoir.

Cet essai s'occupera tout spécialement de la période corse de Napoléon, de laquelle Masson fait mention dans ses *Manuscrits Inédits,* lorsqu'il dit : « Il faut une étude parti-« culière pour ces deux années (septembre 1791-juin 1793) ».

I

L'île de Corse, patrie de Napoléon, comme on le sait, gémissait depuis le quatorzième siècle sous la domination cruelle et despotique de la République de Gênes, et des troubles continuels éclataient entre les Génois et les montagnards corses, jaloux de leur indépendance. La révolte contre cette domination étrangère éclata avec violence en 1730, sous forme d'une insurrection générale, qui dura près de quarante ans. Cette lutte des insulaires contre leurs oppresseurs, lutte toute de sacrifice et d'abnégation, se poursuivit avec des alternances de succès et sous les regards admiratifs de l'Europe contemporaine. Mais les Génois, en dépit de quelques victoires, et malgré les secours de la France et de l'Allemagne, ne réussirent point à vaincre les Corses, surtout depuis que Pascal Paoli avait été, en 1755, proclamé régent par le peuple.

En s'emparant du gouvernement, cet homme de haute culture, de prudence, de sagesse et d'énergie, trouva le pays dans un état de délabrement et de désordre complets; tout à ses nouveaux devoirs, il débarrassa le pays presque entièrement des Génois, qui ne gardèrent que quelques places fortes de la côte; il introduisit l'ordre, établit une administration en règle, donna une constitution rationnelle, et modifia si bien la situation du pays qu'il s'attira l'admiration des grands esprits contemporains, tels que Rousseau, Voltaire, Frédéric le Grand, Montesquieu, etc., qui considéraient la constitution de la Corse comme la constitution idéale.

Lorsque Paoli se mit en devoir de délivrer le reste de son pays occupé encore par les Génois, ceux-ci appelèrent les Français à leur secours et leur livrèrent, pour les défendre,

les places fortes de la côte, encore en leur pouvoir. Voyant enfin l'impossibilité de reconquérir ce pays si bien armé et organisé, ils remirent l'île entière aux Français, contre une indemnité en espèces.

L'occupation de la Corse par les Français n'était nullement facile. Les Corses leur opposèrent une résistance armée, tout comme ils avaient fait auparavant à l'égard des Gênois, et continuèrent une lutte héroïque contre leurs nouveaux oppresseurs. Au début ils obtinrent quelques succès, mais, les Français ayant reçu des renforts considérables, Paoli, après avoir lutté une année entière, fut battu le 8 mai 1769 à Ponte Nuovo, et Corte, l'ex-capitale, fut prise par les Français.

Paoli se réfugia en Angleterre, où il trouva une hospitalité bienveillante, tandis que ses partisans se rendaient aux Français. Parmi les délégués qui demandèrent la paix aux Français se trouvait, entre autres chefs, Carlo (Charles-Marie) Buonaparte, père de Napoléon, qui jusque là avait combattu vaillamment pour la liberté de sa patrie, et avait été ardent partisan de Paoli. Ses convictions étaient entièrement partagées par son épouse, Marie Lætitia, jeune femme animée d'un patriotisme exalté, aussi belle qu'énergique, qui, dans les combats contre les Français, était toujours aux côtés de son mari. Elle portait dans son sein un enfant, Napoléon, qui naquit quatre mois après la conclusion de la paix. La Corse eut à subir une administration française qui là, comme dans tout le reste de la France sous la royauté, fut extrêmement dure et despotique pour la population. Les Corses en souffrirent d'autant plus qu'ils n'avaient pas encore oublié les douloureuses humiliations d'antan, et que probablement ils n'avaient pas tout à fait renoncé à leur rêve séculaire de liberté. On n'essaya plus de lutter contre la destinée, mais on tâcha d'améliorer la situation en s'en tenant à cette pauvre constitution que, jusqu'à la Révolution, la Corse possédait à un degré encore plus réduit que le reste de la France. Soudain le mouvement révolutionnaire embrasa de ses flammes Paris ainsi que la France entière, et se répandit également sur la Corse récemment conquise. Dans l'assemblée nationale, arrivée au pouvoir, et sur la proposition des députés nationaux-libéraux corses, la Corse fut déclarée province

française avec droits égaux, et tous les réfugiés politiques furent amnistiés. Le héros national, Paoli, le héros aimé et adoré des Corses, revint dans sa patrie, après s'être présenté au roi Louis XVI, et avoir prêté serment de fidélité à la France. Reçu solennellement par une délégation venue à Lyon à sa rencontre, il débarqua à l'âge de 65 ans le 14 juillet 1790, anniversaire de la prise de la Bastille, à Bastia, au milieu d'une foule enthousiaste, « dans laquelle chacun voulait voir, entendre et toucher ce héros qui retournait après « un exil de vingt et un ans » (Lucien Bonaparte).

Quand, deux mois plus tard, suivant la nouvelle constitution, on procéda à la nomination des fonctionnaires publics, ses compatriotes, pour témoigner à Paoli leur amour, leur vénération et leur confiance, l'élurent à l'unanimité gouverneur de l'île. Ce parfait patriote consacra à sa nouvelle tâche tous ses talents et toute sa probité.

*
* *

Nous allons maintenant étudier brièvement les sentiments qui, à cette époque, animaient le jeune Napoléon à l'égard de sa patrie et du « babbo » (*pater patriæ*), comme Paoli était appelé par le peuple.

Les plus amers détracteurs et les critiques les plus acerbes de Napoléon, qui n'ont vu en lui que l'incarnation d'une ambition démesurée et du plus grossier égoïsme, sont d'accord pour lui concéder qu'il avait été dans sa jeunesse ardent patriote corse; il en a fourni tellement de preuves, tant dans ses écrits que dans ses paroles et dans ses actes, qu'aucun doute ne saurait subsister à cet égard. Même dans son enfance il manifestait, d'après ses biographes, le plus ardent amour pour sa patrie. Ce qui n'est guère étonnant, si l'on considère l'ambiance du pays et de la maison maternelle. Sa mère, pénétrée de l'amour de son pays corse, chantait déjà à l'enfant au berceau des chants patriotiques. « A demi sauvage », dit Kircheisen, « il avait grandi dans l'île. Le souvenir des « luttes ardentes pour la liberté était encore vivace dans le « cœur de ses compatriotes. Le petit garçon avait entendu « de leur bouche des menaces et des imprécations contre les

« Français, oppresseurs de la patrie. A l'école d'Autun son « sang bouillait au seul mot de *vaincus*, par lequel ses cama- « rades désignaient les Corses. En proie à une rage folle, « incapable de proférer une seule parole, il s'élança sur les « blasphémateurs. » Chardon raconte une scène, dans laquelle Napoléon, alors âgé de neuf ans, élève de l'école militaire de Brienne, répondit, les yeux étincelants, aux taquineries réitérées de ses camarades : « Si l'on n'avait été que quatre « contre un, on n'aurait jamais pris la Corse, mais on était « venu dix contre un ! » « Ici, à Brienne », dit Chuquet, « Napoléon eut, surtout au commencement de son séjour, des « accès de nostalgie... Il regrettait la Corse, la beauté de « son ciel, la douce chaleur de son climat. Dépaysé, déporté « dans la triste et rude Champagne, il songeait avec douleur « qu'il avait quitté pour six années au moins cette chère « Corse qui restait gravée dans son cœur. »

A côté des biographies des héros grecs et romains, sa plus chère lecture était l'histoire de la Corse, où Paoli était glorifié et les Français rabaissés; à l'âge de quinze ans encore, il écrivait à son père de lui envoyer l'histoire de la Corse par Boswell.

Il est déjà lieutenant du roi, et son patriotisme corse ne faiblit toujours pas, au contraire, il augmente encore. « Dans « la garnison de Valence » (je cite Kircheisen) « excité par « la lecture passionnée de l'histoire de son pays, son imagi- « nation exaltée et ses sentiments s'échauffent à l'extrême. « La haine contre les tyrans augmentait toujours, sans qu'il « se préoccupât de son grade de lieutenant des armées du « roi, au service de ces mêmes tyrans. »

Et quel fougueux patriotisme dans les écrits de sa jeunesse ! Qu'on lise par exemple dans *Sur la Corse :* « Paoli, Colom- « bano, Sampiero, Pompiliano, Gaffoni, illustres vengeurs de « l'humanité, héros qui délivrâtes vos compatriotes des fureurs « de despotisme, quelles furent les récompenses de vos vertus ? « Des poignards, oui, des poignards ! Efféminés modernes qui « languissez presque tous dans un doux esclavage, ces héros « sont trop au-dessus de vos lâches âmes ; mais considérez le « tableau du jeune Léonardo, jeune martyr de la patrie ». Ou dans *Sur le suicide,* il écrit, en proie à une mélancolie qui lui

fait désirer la mort, « ... mais puisque je commence à éprouver « des malheurs, que rien n'est plaisir pour moi, pourquoi sup- « porterais-je des jours que rien ne me prospère ?... Quel « spectacle verrai-je dans mon pays ? Mes compatriotes char- « gés de chaînes et qui baisent en tremblant la main qui les op- « prime ! » Et dans *Sur l'amour de la Patrie* : « Peu de per- « sonnes croient à l'amour de la patrie. Quelle foule d'ouvra- « ges n'a-t-il pas paru pour en montrer le chimérique ? Senti- « ment qui produit l'action sublime du grand Brutus, n'êtes- « vous donc qu'une chimère ? »

Ayant fait venir de chez un libraire genevois « tous les livres sur la Corse que celui-ci possède, ou qu'il peut lui procurer », il commence, à peine âgé de dix-sept ans, à écrire une histoire de la Corse en deux volumes, sous le titre : *Lettres sur la Corse*. Evidemment il y fait allusion dans une note, où il dit : « J'ai à peine atteint l'âge... et cependant je manie le « pinceau de l'histoire. Je connais ma faiblesse... mais... j'ai « l'enthousiasme, qu'une étude plus profonde des hommes « détruit souvent dans nos cœurs. La vénalité de l'âge viril ne « salira pas ma plume. Je ne respire que la vérité ; je me sens « la force de la dire, et en lisant cette légère esquisse de nos « malheurs, je vois vos pleurs couler. Chers compatriotes, « nous avons toujours été malheureux. » Ou dans les *Lettres à Buttafuoco*, devenues célèbres, quand il reproche sa trahison envers sa patrie à ce maréchal de camp, resté au service de la France et très soumis à son gouvernement, ce qui vaut à celui-ci une déclaration d'infamie de la part de ses compatriotes : « Comment ! non content d'avoir aidé à forger les chaînes où « votre patrie était retenue, vous vouliez encore l'assujettir à « l'absurde régime féodal !... Eh quoi ! fils de cette même pa- « trie, ne sentîtes-vous jamais rien pour elle ? Eh quoi ! vo- « tre cœur fut-il donc sans mouvement à la vue des rochers, « des arbres, des maisons, des sites, théâtres des jeux de votre « enfance ? »

Je crois que ces exemples suffiront pour prouver combien l'amour de la Corse était puissant dans le cœur de Napoléon. Mais cette période de sa vie, de 1789 à 1793, est également riche en exploits des plus téméraires, inspirés par l'amour ardent pour la patrie, et qui ne visaient à rien de plus, à rien

de moins, qu'*à la délivrance de la Corse du joug français !* Et tout cela, quand il était officier du roi et y risquait son avancement, sa liberté, sa vie !

Que faisait donc Napoléon à cette époque ? Aux Etats généraux, convoqués en 1789, les deux députés nationaux proposèrent d'établir une milice du peuple, composée de jeunes gens du pays. Cette proposition répondait tout-à-fait aux intentions de Napoléon, qui aurait eu, paraît-il, déjà à ce moment-là le dessein de réunir en ses mains tous les moyens voulus pour se débarrasser des Français. Ces propositions ayant été repoussées par le gouvernement, grâce à l'agitation du conservateur Buttafuoco, dont il a déjà été question, Napoléon prépare à Ajaccio une révolution en règle. Au club patriotique d'Ajaccio, ville où il se trouve en congé à partir de septembre 1789, il expose ainsi son projet : renverser les autorités réactionnaires, organiser une garde nationale, à l'aide de celle-ci s'emparer de la citadelle d'Ajaccio, et en chasser les Français. Il arrive bien à organiser une garde civique, mais en réponse la garnison est renforcée, la garde et le club dissous et le mouvement étouffé dans l'œuf.

Toutefois ce n'était qu'un échec temporaire, car le projet reste ancré dans l'esprit de Napoléon, et, où qu'il soit, qu'il vive dans les garnisons de France, ou qu'il passe de longs et fréquents congés en Corse, partout et toujours la citadelle d'Ajaccio et l'expulsion des Français restent le point de mire de ses aspirations. Durant ces trois ans, nous le voyons surmonter tous les obstacles et saisir tous les moyens pour arriver à son but. Suivant avec attention les péripéties de ces années si mouvementées et si riches en événements de toute sorte pour la France, toujours au courant du mouvement des esprits en Corse, il demande et obtient des congés toutes les fois qu'il croit le moment propice à la réalisation de ses projets. Il prolonge ces congés à l'infini, sans se préoccuper de sa carrière militaire. « Dans ces circonstances difficiles le poste d'honneur « d'un bon Corse est de se trouver dans son pays ». Cette conviction, exprimée dans une lettre au commissaire de la guerre Sucy, lui suffit. Sans s'inquiéter de sa position dans les troupes régulières, sans se soucier du serment d'officier, prêté l'année précédente, il ambitionne en 1792 le commandement du

bataillon des volontaires, levé à Ajaccio comme dans le restant de la France. Se servant de moyens plus ou moins violents et répréhensibles, tels que : achats de voix, fausses déclarations, restriction de la liberté personnelle, etc., il arrive à se faire nommer lieutenant-colonel de ce bataillon. A Pâques 1792, il essaie de s'emparer de la citadelle et de se rendre maître de la ville. Le plan échoue cependant grâce à la vigilance et à la loyauté du commandant français.

Son amour de la patrie n'avait d'égal que sa haine des Français. En voici quelques preuves à l'appui, extraites de ses écrits ; plus tard nous y reviendrons plus en détail. Par exemple dans *Sur le suicide :* « Français, non contents de nous avoir « ravi tout ce que nous chérissions, vous avez encore corrom- « pu nos mœurs ». Dans *Sur l'amour de la patrie,* tout exemple de véritable amour de la patrie est emprunté à l'antiquité et à la Corse, tandis que l'ambition démesurée n'est incarnée que par des héros français. Cette haine des Français ressort le plus fortement et ne laisse aucun doute dans la « Nouvelle Corse », récit fantastique, qui se déroule sur une île abandonnée, où tout Français, d'après un serment prêté par le propriétaire de l'île, est tué sans miséricorde.

*
* *

Considérons maintenant les sentiments de Napoléon pour Paoli et ce que celui-ci était pour lui.

La réponse est facile. Il incarnait pour Napoléon la beauté, la grandeur, la sagesse et la noblesse.

Encore tout petit enfant, alors que l'orage de la guerre n'était pas encore apaisé, il entendait le nom de Paoli prononcé devant lui « par ses compagnons de jeu ou par les personnes « de la domesticité, avec amour et vénération » ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce « que Paoli soit resté dans son esprit le type « d'un héros exilé au loin, et devant tôt ou tard reparaître « comme le Messie » ; (Jung, dans son livre : Bonaparte et son temps). Et Chuquet dit : « Si l'on parlait de Paoli, il s'échauf- « fait, s'enflammait. Que de fois ce nom avait frappé ses « oreilles dans ses premières années ! Que de fois, et avec quel « frémissement, il avait écouté des vétérans de la guerre de « l'indépendance regrettant de ne plus porter le fusil, racon-

« tant avec fierté leurs aventures, leurs marches sourdes à « travers la montagne, leurs soudaines attaques, leurs fuites « prudentes, leurs retours, leurs volte-faces, et mêlant à ces « dramatiques récits l'éloge de leur chef et de son inébranlable « énergie ! Que de fois il avait entendu dans la maison d'Ajac- « cio Charles et Laetitia rappeler avec émotion leur liaison avec « le grand Pasquale ! Ces discours avaient exalté l'imagina- « tion de l'enfant. Il aspirait à la gloire de Paoli. Il ne souf- « frait pas qu'un maître, un camarade fit la moindre critique, « le moindre reproche à son idole ». Dans le courant de la même scène racontée par l'abbé Chardon, Napoléon aurait répondu à la question : « Cependant vous aviez un bon géné- « ral dans Paoli » — « Oui, Monsieur, et je voudrais bien lui « ressembler ! » Et lors d'une autre scène à Brienne, le petit garçon s'écria : « Paoli reviendra, et s'il ne peut rompre nos « chaînes, j'irai l'aider sitôt que j'aurai assez de force et peut- « être à nous deux saurons-nous délivrer la Corse du joug « odieux qu'elle supporte ». Un de ses camarades de cette « époque dit : « Paoli était son Dieu ».

Il garda les mêmes sentiments envers Paoli à l'école militaire de Paris, où il passa sa quatorzième et sa quinzième année. Dans ses conversations, il comblait Paoli de louanges, et assurait toujours à nouveau qu'il voudrait combattre avec le grand Pasquale, pour le secourir et le soutenir. Nous avons un exemple frappant illustrant ses convictions d'alors. C'est une caricature, faite par un de ses camarades, représentant Napoléon courant au secours de Paoli ; un vieux professeur cherche en vain à le retenir par les cheveux, le jeune homme s'éloigne d'un pas ferme, les deux mains appuyées sur une canne. Sous le croquis on lit : « Bonaparte, cours, vole au secours de « Paoli pour le tirer des mains de ses ennemis ».

L'épisode suivant montrera quel rôle Paoli jouait dans la vie imaginative et sentimentale de Napoléon. Lorsqu'en 1787, après huit ans d'absence, il revint passer un congé à Ajaccio, il trouva l'archidiacre Lucien, son oncle et tuteur, cloué au lit par la goutte depuis des années. Napoléon, qui aimait tendrement son oncle, voulant lui procurer quelques soulagements, eut l'idée de s'adresser par lettre au docteur Tissot de Lausanne, qui lui était personnellement tout à fait inconnu.

Les motifs de cette démarche assez singulière se trahissent dans la lettre elle-même : « Vous avez passé la vie à instruire « l'humanité, et votre réputation a percé jusque dans nos mon- « tagnes... Il est vrai que l'éloge court mais glorieux que vous « avez fait de leur aimé général, est un titre bien suffisant « pour pénétrer les Corses d'une reconnaissance... » Le passage mentionné par Napoléon se rapporte à un travail de Tissot, le *Traité de santé des gens de lettres,* où il combat le travail de bureau comme non hygiénique, et ajoute : « César, Ma- « homet, Cromwel, Paoli, plus grand qu'eux peut-être, ont « sans doute reçu de la nation des forces plus qu'humaines. » Cette juxtaposition brève, élevant Paoli à un si haut rang, suffit pour inspirer à Napoléon une haute confiance en le Dr Tissot.

Après avoir achevé ses *Lettres sur la Corse,* il veut les dédier à Paoli, et lui soumet ce projet par la lettre suivante du 12 juillet 1789, adressée à Londres : « Général ! Je naquis « quand la patrie périssait. Trente mille Français, vomis sur « nos côtes, noyant le trône de la liberté dans des flots de sang, « tel fut le spectacle odieux qui vint le premier frapper mes « regards..... Vous quittâtes notre île, et avec vous disparut « l'espérance du bonheur ; l'esclavage fut le prix de notre « soumission. Si la fortune m'eût permis de vivre dans la « capitale, j'aurais eu sans doute d'autres moyens pour faire « entendre nos gémissements ; mais obligé de servir, je me « trouve réduit au seul moyen de la publicité..... Si vous dai- « gnez, général, approuver un travail où il sera si fort ques- « tion de vous,..... j'oserai augurer favorablement du suc- « cès..... j'espérai quelque temps pouvoir aller à Londres pour « vous exprimer les sentiments que vous m'avez fait naître, et « causer ensemble des malheurs de la patrie, mais l'éloigne- « ment y met obstacle..... Permettez-moi, général, de vous « offrir l'hommage de ma famille. Pourquoi ne dis-je pas de « mes compatriotes ? Ils soupirent au souvenir du temps où « ils espérèrent la liberté. Ma mère, Mme Laetitia, m'a chargé « de vous renouveler les souvenirs des années de Corte. »

Les ouvrages de Napoléon, dont nous avons déjà parlé, écrits entre sa quinzième et sa vingtième année, prouvent de même de façon évidente sa vénération et son admiration pour

cet homme remarquable. Par exemple dans les *Lettres sur la Corse,* il parle de Paoli de la manière suivante : « J'aurai à « parler de M. Paoli, dont les sages institutions assurèrent « un instant notre bonheur, et nous firent concevoir de si « brillantes espérances.. Il consacra le premier ces principes « qui font le fondement de la prospérité des peuples. On ad- « mira ses ressources, sa fermeté, son éloquence ; au milieu « des guerres civiles et étrangères il fait face à tout. D'un « bras ferme il pose les bases de la Constitution et fait trem- « bler jusque dans Gênes nos tyrans. »

Et dans son *Discours de Lyon,* il dit de Paoli, en le posant comme le modèle du Législateur : « M. Paoli, dont la sollici- « tude pour l'humanité et ses compatriotes fait le caractère « distinctif, qui fit un moment renaître au milieu de la Médi- « terranée les beaux jours de Sparte et d'Athènes, M. Paoli, « plein de ces sentiments, de ce génie que la nature ne réunit « dans un même homme que pour la consolation des peuples, « parut en Corse pour fixer les regards de l'Europe ..... Il « trouva dans son activité sans pareille, dans son éloquence « persuasive et chaleureuse, dans son génie pénétrant et fer- « tile, de quoi garantir sa consitution..... »

Et lorsque Paoli, après l'amnistie de 1790, revint en Corse, nous voyons la famille Bonaparte parmi les plus zélées à recevoir solennellement le héros. Sur l'injonction de Napoléon, son frère Joseph se joint à la délégation qui va à Lyon au-devant de Paoli. Napoléon lui-même lui adresse le compliment de bienvenue. Jung affirme : « Il en est, pour ainsi dire, le « dieu »,... « Tous étaient à la dévotion de Paoli. On ne jurait « que par lui. »

Par la suite, nous voyons Napoléon, en congé en Corse, visiter souvent le gouverneur dans sa villégiature de Rostino ; ils font ensemble des promenades à la campagne, au cours desquelles ils touchent les sujets politiques et sociaux les plus divers. Napoléon aurait même raconté à Sainte-Hélène : « Paoli me frappait souvent sur la tête, en disant : vous êtes « un homme de Plutarque. Il soupçonnait que je serais un « jour un homme extraordinaire. » Une autre fois il lui aurait dit : « Napoléon, tu n'as rien de l'homme moderne, tu appar-

« tiens tout entier aux hommes de Plutarque. Du courage !
« Tu feras ton chemin. »

*
* *

Voilà les rapports de ces deux hommes, dont l'un avait vingt-trois ans, et l'autre soixante-sept. L'attaque elle-même de la citadelle d'Ajaccio, vers Pâques 1792, n'a pu ternir ces rapports, pas plus que l'agitation révolutionnaire, que Napoléon, après son retour de Paris, manifesta à Ajaccio en automne et dans l'hiver de cette même année. Il avait, dans l'intervalle, passé à Paris quatre mois, et y avait réussi à être réintégré dans l'armée, voire à être nommé capitaine, en dépit des graves accusations qui pesaient sur lui.

Les événements qui suivent et dont il me reste à parler constituent certainement la période la plus énigmatique et la plus complexe de l'histoire de Napoléon, d'après l'avis unanime de plusieurs auteurs. Voici brièvement les faits :

Au commencement de l'année 1793, la France envoya en Sardaigne une expédition qui échoua totalement. Lorsque, le 3 mars 1793, Napoléon revint de cette expédition en Corse, la situation politique, comparée à celle de l'année précédente, était complètement changée. Le roi Louis XVI avait été exécuté (21 janvier), la guerre avait été déclarée à l'Angleterre (31 janvier). En Corse, les bataillons de volontaires avaient dû être dissous et remplacés par des troupes régulières ; et surtout les pouvoirs administratifs et militaires de Paoli s'étaient sensiblement restreints. Ces mesures avaient pour cause, d'une part, les intrigues de ses adversaires politiques, de l'autre le fait que Paoli, qui, pendant son exil de vingt ans, avait joui de l'hospitalité anglaise et touchait même une pension de l'Angleterre, ne faisait nullement mystère de ses sympathies pour ce pays, et après la déclaration de guerre à l'Angleterre, n'inspirait plus une confiance suffisante au gouvernement français. Cependant on ne s'en tint pas à ces mesures, car dès les semaines qui suivirent, le conflit entre Paoli et la Convention s'envenima à tel point que celle-ci donna à ses commissaires corses plein pouvoir pour arrêter Paoli à n'importe quel prix et pour l'amener à Paris (Résolution de la Convention du 2 avril 1793).

Il est facile de comprendre que ce décret, arrivé à Ajaccio le 16 avril, et qui touchait au *pater patriæ*, ait provoqué une immense agitation parmi les Corses qui se sentaient solidaires de leur chef.

Sous le coup de cette nouvelle, Napoléon rédigea une adresse au « Club des amis de la Constitution », pour être présenté au nom de celui-ci à la Convention. Dans cette adresse, il défend fort chaleureusement Paoli, et essaie de réfuter les accusations taxant Paoli d'ambition et de corruption, « Paoli « serait-il donc corrupteur ou ambitieux ? Corrupteur ! et « pourquoi ? Pour donner la Corse à l'Angleterre, lui qui « ne l'a pas voulu donner à la France malgré les offres de « Chauvelin, qui ne lui eût épargné ni titres ni faveurs ! « Livrer la Corse à l'Angleterre ! Que n'y restait-il pas, « lorsqu'il y était exilé ? Paoli serait-il ambitieux ? Si Paoli « est ambitieux, que peut-il désirer de plus ? Il est objet de « l'amour de ses compatriotes, qui ne lui refusent rien ; il est « à la tête de l'armée et se trouve à la veille de devoir défen- « dre le pays contre une agression étrangère..... C'est donc à « Coblence que Paoli doit passer pour ambiteux ; mais à « Paris, dans le centre de la liberté française, Paoli, s'il est « bien connu, sera le patriarche de la liberté, le précurseur « de la République française ; ainsi pensera la postérité, ainsi « le croit le peuple. »

« .....Rendez-vous à ma voix ; faites taire la calomnie et les « hommes profondément pervers qui l'emploient. »

Mais presqu'en même temps nous le voyons, lui qui nourrissait la veille encore une haine implacable contre les Français, faire, de connivence avec les commissaires de la Convention Saliceti et Lacombe-Saint-Michel, tous ses efforts pour regagner aux Français le pays révolté contre la France et s- partisans ; nous le voyons dans ce but attaquer à plusieurs reprises la citadelle d'Ajaccio, qui se trouvait entre les mains de la garde nationale paoliste, mais cette fois afin de la conquérir aux Français ; nous le voyons aussi proposer le renouvellement du serment qui lie les Corses à la France ! En outre il saisit la Convention d'une accusation contre Paoli sous ce titre « Position politique et militaire du département de la « Corse au 1er juin 1793 », dans laquelle il dit : « Toutes les

« personnes qui ont fait et soutenu la Révolution en Corse « ont désiré ardemment le retour du général Paoli dans sa « patrie, elles le *croyaient lamis* de la liberté *pars qu'il* avait « *eu laire* d'en être le martyr, mais l'on ne tarda pas à s'aper- « cevoir *de lambition* démesurée du vieux chef qui *vouloit* « que l'on ne vît pas que par ses yeux et que l'on ne jugeât « pas que par sa *conciance,* ceux qui étaient dans sa familia- « rité et qui étaient un peu clairvoyants s'aperçurent dès « lors des projets de Paoli,..... il *croyait* la France perdue et « il se préparait à leur donner aussi *un coup de pied.* » Il y reproche à Paoli d'avoir éloigné de la côte les troupes régulières et de les avoir remplacées par des gardes nationaux corses, dont il était plus sûr, tout en nommant officiers de ces gardes des gens dont les pères étaient tombés en 1786 dans les combats contre la France et qui pouvaient évidemment éprouver des sentiments de rancune contre ce pays.

Il accuse en outre Paoli d'avoir causé l'échec de l'expédition sarde ; Paoli avait fait semblant de vouloir fournir les soldats qu'on lui demandait, mais il avait sû empêcher au moment voulu que ceux-ci ne se rendissent en Sardaigne, ne voulant pas que les Corses devinssent Français. Il dit : « De- « puis la déclaration de guerre à l'Angleterre, tout le monde « fut frappé de l'affection qu'il *metoit* à louer la générosité, « la bonté, les vertus, la puissance et la richesse de la nation « *Angloise.* Ses projets à *cet* époque *était* en *évidance* et toutes « les personnes qui lui *était attaché* mais qui *préférait* la « patrie *a* lui *commençait* à s'en éloigner, ils avaient perdu « l'opinion de sa vertu pour ne voir en lui qu'un traître car « aucune *traison* n'est aussi *hodieuse* que la sienne, il plonge « sa patrie dans une *guerre* civile, il la *soustrait* à l'associa- « tion de la France qui peut *seule* faire son bonheur..... » « Tant de perfidie entre-t-il donc dans le cœur humain ? « *Quel* fatale ambition égare un vieillard de soixante-huit « ans ? Mais c'est que Paoli a sur la *phisionomie* la bonté et « la *duceur,* et la haine et la *vengence* dans le cœur, il a « l'*oncion* du sentiment dans les yeux et le fiel dans l'âme, « point de caractère ni de force. Il est sans courage ! »

On sait que cette attitude de Napoléon eut pour conséquence que, dans une réunion où tous les Corses étaient assemblés,

la famille Bonaparte fut proscrite et déclarée infâme. Après que la mère eût, à grand'peine et grâce à un heureux hasard, pu sauver sa vie et celle de ses enfants, la maison des Bonaparte fut incendiée par les Corses indignés, et leurs vignes et autres propriétés furent détruites. Le 11 juin 1793 Napoléon s'embarqua avec les siens à Calvi et s'établit à Toulon, abandonnant pour toujours les deux idéals de sa jeunesse : la Corse et Paoli, « après avoir détruit ce dernier par les calomnies et les outrages. » (Fournier).

Le fait de la rupture avec Paoli eut une répercussion incommensurable sur l'humanité tout entière. Jung, parlant de cette rupture, dit : « qu'elle fut considérable pour la France », et il ajoute : « cette éclatante rupture était appelée à exercer « une influence décisive sur l'histoire de Bonaparte et de la « France ». Cette appréciation est au-dessous de la vérité, car les conséquences de cette rupture ont déterminé la destinée du monde entier. *Car cette rupture avec Paoli fut le moment psychologique où naquit, où se forma le Napoléon que nous connaissons par l'histoire,* le Napoléon qui, durant vingt ans, tint le monde en haleine, y répandant l'inquiétude et la terreur, mais aussi, comme dit Fournier, « l'homme qui fut partout, « sur les bords du Manzanarès, du Tibre, du Rhin et de l'Elbe, à Naples comme en Pologne, en Prusse comme en Autriche, l'initiateur d'une aube nouvelle, d'un ordre social « plus élevé, le propagateur sanguinaire d'une évolution de la « plus haute portée. »

Or la question se pose : quels sont les mobiles de ce revirement subit dans les sentiments de Napoléon ? Et c'est précisément ici que les recherches historiques ne fournissent que des informations bien incomplètes. Jung, par exemple, s'abstient de toute explication, et se contente de dire : « Comment, « dans ces circonstances, le capitaine d'artillerie Bonaparte, « l'auteur de tant de protestations de dévouement à Paoli, le « rédacteur de la fameuse adresse de la Société populaire « d'Ajaccio à la Convention, renia-t-il tout d'un coup son « passé pour devenir l'agent de Saliceti et de ses collègues ? « c'est ce qu'il est assez malaisé d'expliquer. »

D'après Chuquet, dont les minutieuses recherches ainsi que les divers rapprochements sont devenus, pour les biogra-

phes contemporains, une source inépuisable, la situation d'alors et le cours des événements se présentent ainsi :

Paoli, ayant vécu pendant vingt ans sous le régime ordonné et réglementé par l'Angleterre, reçut à son retour une impression douloureuse de l'état anarchique de la Corse à demi-inculte. Entre autres il fut assez mécontent des deux premiers directoires, qui depuis son retour faisaient fonction d'administrateurs des départements, et dont les membres dirigeants étaient Aréna d'abord, Saliceti ensuite. Ces syndics trouvaient bien importunes les incessantes réclamations du gouverneur ; il en résulta un désaccord entre eux et Paoli qui, jusqu'à ce moment-là, avait été l'objet de leur adoration. La situation s'envenima lorsque, grâce à l'influence de Paoli, aucun membre du directoire Saliceti ne fut réélu aux élections de décembre 1792, et que le nouveau directoire se composa de membres tout nouveaux et dévoués à Paoli ; de plus ils se qualifiaient « d'honnêtes », évidemment pour marquer la différence avec les membres précédents, accusés de partialité et de désordres.

C'est ce qui aurait poussé Saliceti à la lutte ouverte contre Paoli. Saliceti avait été, après Paoli, l'homme le plus populaire de la Corse, qui lui devait beaucoup. N'était-il pas, depuis 1789, chef du parti des patriotes (Paolistes), et n'était-ce pas lui qui, avec César Rocco, avait proposé à l'assemblée nationale d'établir en Corse un conseil administratif éligible et une milice populaire ? N'était-ce pas lui qui, en 1789, avait poussé à l'insurrection la population de Bastia, pour forcer l'assemblée à reconnaître la Corse comme province française, à droits égaux ; enfin ne lui devait-on pas l'amnistie de Paoli et son rappel ? Il n'est donc pas étonnant que les Corses aient vu en lui un autre libérateur, et qu'il ait joui d'une grande popularité.

Or maintenant il sentait cette popularité assez menacée, d'autant plus que le nouveau directoire éleva des griefs contre lui, l'accusant de cumul de fonctions lucratives, ainsi que de règlements de compte inexacts dans un but intéressé.

Dans la lutte engagée depuis 1793 entre Paoli et Saliceti, ce dernier trouva un puissant allié dans le gouvernement français, auquel Paoli s'était rendu suspect, grâce à son passé

anglophile, et qui, maintenant que la guerre entre la France et l'Angleterre était déclarée, cherchait, sous différents prétextes, à provoquer le départ de Paoli pour la France, afin d'en délivrer la Corse. Il faut croire que Paoli se douta de ces intentions ; conscient de son innocence, — il avait toujours été dévoué et fidèle aux Français et à la République —, jaloux aussi de sauvegarder sa dignité, il refusa d'obéir, en sa qualité de général français, aux ordres du ministre de la guerre, et se décida à rester en Corse.

De son côté Saliceti, député à la Convention, y présenta plusieurs motions qui toutes visaient Paoli. Il demanda, par exemple, que, en vue de la guerre imminente avec l'Angleterre, le gouvernement prît des mesures pour assurer la défense de la Corse, qu'il supprimât les bataillons volontaires (dévoués à Paoli) et qu'il les remplaçât par des troupes régulières de chasseurs ; sous prétexte de veiller à la sécurité des ports, il se fit envoyer en Corse, avec deux autres députés, sous le titre de commissaire de la Convention, nanti de pouvoirs illimités.

La guerre civile était ainsi inévitable, car outre ses partisans, Saliceti disposait de nouveaux bataillons, dont presque tous les officiers lui devaient leur nomination.

Cependant, et malgré de nombreux froissements survenus après l'arrivée des commissaires en Corse, il semblait que les différends pussent s'aplanir à l'amiable, lorsqu'un nouvel événement vint contrecarrer tous les projets d'entente pacifique de Saliceti. La Convention avait décidé l'arrestation de Paoli, et avait chargé ses commissaires corses de l'exécution de cet arrêt.

Cet arrêté, que tout le monde, même les adversaires de Paoli, jugeaient prématuré, arrêté qui, d'ailleurs, fut rapporté plus tard, était le résultat d'un coup de tête de Lucien Bonaparte, frère de Napoléon. Ce jouvenceau de dix-huit ans, exalté et vaniteux, éprouvant le besoin de jouer un rôle, avait prononcé au club républicain de Toulon une violente diatribe contre Paoli. Il dit dans ses mémoires que c'était sans raison plausible, mais, à en croire les historiens, ce fut le fait d'une rancune d'ambition déçue, Paoli ayant refusé de lui accorder la place de secrétaire qu'il avait briguée. Ainsi il dépeignait

le gouverneur et son régime tyrannique en Corse sous les couleurs les plus noires, et demandait en conclusion qu'il fût destitué et traité avec toute la rigueur de la loi.

Or, depuis l'expédition sarde, où il y avait eu de nombreux froissements entre Provençaux et Corses, le Midi était fort irrité contre les insulaires et contre Paoli, qu'on finit par rendre responsable de l'échec de cette expédition. De plus c'est justement dans le midi qu'Aréna avait soulevé une agitation véhémente contre Paoli, l'accusant de projets de trahison ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la dénonciation de Lucien fût avidement accueillie et promptement transmise à la Convention par Escudier, député du département du Var. La Convention, encore sous l'impression de la trahison de Dumouriez, flairait la trahison partout, et ordonna l'arrestation immédiate de Paoli.

Lorsque les commissaires, et avant tout Saliceti, désespérés de cette méprise de la Convention, se disposèrent — « la mort dans l'âme » — à exécuter l'ordre reçu, ils se heurtèrent à une résistance ouverte, qui bientôt devint une révolte générale de la Corse. Les montagnards accoururent en armes, pour protéger leur « babbo » ; ils envahirent les villes, dont la plupart, entre autres Ajaccio, furent perdues pour la République, car la population se tournait contre les Français et leurs partisans.

A la suite de ces événements, la Convention, eu égard d'une part aux arguments des amis de Paoli, d'autre part à une lettre du 26 avril, dans laquelle, sur un ton modéré et tranquille, Paoli expose à la Convention la situation, l'assurant en même temps de son attachement à la France et se déclarant prêt à quitter encore une fois sa patrie si sa présence y provoquait des troubles, résolut le 16 mai de rapporter le décret du 2 avril. Elle nomma le 30 mai encore deux commissaires français du continent pour le règlement des affaires corses, les chargea d'essayer de tous les moyens pacifiques, et de traiter le général avec tous les égards et toute la modération requises.

Il était trop tard. Entre temps les commissaires, perdant patience et craignant d'avoir à renoncer à toute autorité, d'être accusés de faiblesse, appliquaient des mesures coercitives, telles que : dissolution du conseil général, substitution d'un nouveau directoire à l'ancien, envoi de troupes sur les lieux de

rebellion ; en outre ils prononçaient publiquement la condamnation de Paoli et, par ces mesures, mettaient le comble à l'exaspération générale. Par contre, l'insurrection du Midi, succédant au coup d'Etat du 31 mai, fournissait à Paoli, alors du parti de la Gironde renversée, de nouvelles forces pour son insurrection. D'autre part, il mettait des entraves à l'arrivée en Corse des deux délégués, et enfin Paoli ne voulait pas croire à la suspension du mandat d'arrêt, n'y voyant qu'un piège ; car il doutait de la sincérité et du succès d'un acte où Saliceti avait sa part, lui, qu'il espérait séparer de ses collègues.

Il s'empressa encore auparavant de convoquer, pour le 27 mai, une assemblée nationale à Corte, où se réunirent plus de mille députés des communes, qui protestèrent de leur fidélité à la France, de leur attachement à Paoli et de leur confiance en lui, et signalèrent les méfaits de Saliceti et de ses partisans. Les députés résolurent en outre de ne pas reconnaître comme commissaires de la Convention Saliceti et ses deux collègues, de ne pas obéir à leurs ordres, ni à leurs projets ; de plus, cette assemblée prononça la mise au ban de la famille Bonaparte.

Presque à ce même moment, les commissaires, suivant les conseils de Napoléon, tentèrent un coup de main contre la citadelle d'Ajaccio, pour arracher la ville aux Paolistes, et la rendre aux Français. Cette tentative échoua. Tous ces faits, joints aux dispositions et aux arrêtés de l'Assemblée de Corte furent la cause immédiate des troubles, au cours desquels les maisons des Corses francophiles d'Ajaccio furent saccagées et leurs propriétés dévastées, ce qui fut — comme on sait — le sort de la maison des Bonaparte.

Les commissaires, conscients de leur impuissance, résolurent de se séparer et, pendant que Lacombe-Saint-Michel restait en Corse, pour défendre les quelques places restées aux mains des Français, Saliceti et Delcher coururent en France chercher des renforts. La Convention, après avoir entendu le rapport de Saliceti, et à ses instigations, résolut le 17 juillet de proclamer Paoli traître à la République Française et hors la loi, et de mettre en état d'accusation un certain nombre de ses principaux partisans, ce qui — comme nous l'avons vu, — livra la Corse effectivement à l'Angleterre.

*
* *

Quant à la part que Napoléon eut à ces événements, à son attitude à leur égard, et aux mobiles de cette attitude, Chuquet s'exprime ainsi : Napoléon, de même que Saliceti, Aréna et Volney, se serait déclaré contre Paoli, parce que l'homme sur lequel il réglait sa conduite et qu'il avait décidé de suivre aurait été Saliceti. Déjà, dans ses enthousiasmes juvéniles, il aurait ressenti une vive admiration pour Saliceti, et dans les écrits de jeunesse de Napoléon, on peut remarquer l'influence des publications de Saliceti. Ils se rapprochèrent plus intimement en 1792 en Corse, et plus tard à Paris ; ils auraient échangé une correspondance qui, dans certains passages, portait l'empreinte d'une amitié intime, quoique récente.

Chuquet est d'avis que, sous l'influence de Saliceti, Napoléon aurait été définitivement gagné à la France, après s'être convaincu que la Corse ne saurait être indépendante, et même qu'elle ne devait pas l'être. Il n'hésita donc plus à saisir toutes les occasions de témoigner de son attachement à la France, attachement qui ne changea même pas lorsque la Convention, par la loi du 2 septembre 1792, eut soustrait à la famille Bonaparte le bail héréditaire des biens publics, la maison de Boldrini et la propriété Milleti.

Cependant, outre cette influence de Saliceti, postulée comme ayant été d'une immense portée, l'attitude de Paoli envers les Bonaparte aurait encore contribué à la défection de Napoléon. Paoli n'aurait rien fait pour empêcher cette défection, car il se méfiait des fils de Charles, parce qu'ils étaient les fils de l'homme qui, après avoir été au service de Paoli, n'avait pas hésité à rechercher la faveur des Français au pouvoir, et à en recevoir des preuves. Voilà pourquoi Paoli se serait méfié de cette famille encombrante et dévorée d'ambition, pourquoi il l'aurait traitée avec froideur ; et, quant à Lucien, il ne lui aurait refusé la place de secrétaire, tout en reconnaissant ses mérites, que parce qu'il ne voulait pas « s'amalgamer à eux », ni faire cause commune avec eux. Il aurait de plus été mécontent de la conduite de Joseph dans le directoire et le lui aurait fait souvent sentir ; Napoléon n'aurait pas été beaucoup mieux traité non plus par le gouverneur, car à l'occasion de la remise

des exemplaires des *Lettres à Buttafuoco,* écrites par Napoléon et qui avaient pour sujet la défense de Paoli, il l'aurait remercié froidement, aurait sèchement repoussé sa demande de lui confier les documents dont il avait besoin pour son histoire de la Corse, et aurait de plus donné à un autre la place vacante d'aide de camp *ad personam,* que, selon Chuquet, Napoléon aurait convoitée. En outre Paoli aurait été encouragé dans son attitude hostile contre les Bonaparte par Pozzo di Borgo, leur ennemi mortel.

Sous l'influence de tous ces faits, les frères Bonaparte se seraient retournés contre le gouverneur, d'autant plus que Joseph ne fut plus réélu dans le directoire, et que Napoléon était exaspéré de l'insuccès sarde ; tous deux n'hésitèrent pas à attaquer Paoli au Club des Patriotes d'Ajaccio ; ils lui reprochèrent son « ambition inquisitoire », son manque d'amour pour la France, et ses sympathies pour l'Angleterre ; ils lui attribuèrent l'insuccès de l'expédition sarde, tout en se vantant de leur alliance avec Saliceti, dont ils espéraient un jour leur part de puissance et de crédit.

Lorsque le mandat d'arrêt contre Paoli parvint en Corse, Napoléon se trouvait à Ajaccio, suivant les événements avec une attention passionnée ; la nouvelle le troubla profondément.

Il comprit aussitôt que la guerre entre la Corse et la République Française était inévitable et que Paoli, fort de son pouvoir militaire, remporterait la victoire, au moins au début de la bataille ; qu'il proscrirait ses adversaires, et les dépouillerait de leurs biens. Il n'ignorait pas que les Paolistes victorieux ne ménageraient guère non plus les Bonaparte ni leurs propriétés et, soucieux du sort de sa famille, il aurait écrit l'apologie de Paoli.

De plus, cette adresse ne lui paraissant pas une manifestation suffisante, et en projetant une plus imposante, il adressa, sur le conseil de Masseria qui saisit cette occasion pour réconcilier Napoléon avec Paoli, une requête à la municipalité d'Ajaccio, la priant de mettre fin aux factions, et de convoquer une Assemblée générale, dans laquelle tout citoyen serait tenu de prêter serment de fidélité à la République Française.

Malgré l'antagonisme profond, voire l'inimitié, qui divisaient le Club des Patriotes et la Société des Amis incorrup-

tibles du Peuple, qui était paoliste, — inimitié que Napoléon avait en grande partie provoquée, puisqu'à l'origine il s'était opposé à la fusion des deux clubs à laquelle tendaient les Paolistes, — ce fut lui maintenant qui proposa cette fusion aux adversaires et voulut leur présenter les deux adresses rédigées par lui.

Repoussé par la Société des Amis qui refusa d'entrer en pourparlers, il ne se laisse pas décourager et s'adresse à Paoli directement, en priant Masseria d'écrire au général. Il dit à Masseria : « Paoli me croit suspect ; que faut-il faire pour lui « prouver mon attachement ? » Mais Paoli venait d'intercepter la lettre de Lucien à ses frères, dans laquelle il leur faisait part, à eux qui ne se doutaient de rien, de son entrée en scène à Toulon et de la dénonciation de Paoli. Naturellement, Paoli repoussa avec mépris l'amitié que lui offrait Napoléon.

Voyant ainsi échouer tous ses efforts de pacification, Napoléon aurait fait dans les derniers jours d'avril la tentative audacieuse de s'emparer par la ruse de la citadelle d'Ajaccio, tentative qui n'eut pas plus de succès (1).

Le séjour d'Ajaccio ne lui semblait maintenant plus très enviable, d'autant plus que, sur ces entrefaites, Paoli avait pris soin de faire connaître la lettre de Lucien dans l'île entière. Tout le monde savait d'ailleurs que Joseph Bonaparte se trouvait à Bastia, auprès des commissaires de la Convention, que les Bonaparte étaient les confidents de Saliceti, qu'on rendait responsable de la persécution de Paoli par la Convention, ainsi que de tous les troubles qui en étaient résultés.

Donc, pour échapper à la colère des Paolistes, Napoléon se décida à quitter Ajaccio et à se rendre à Bastia auprès des commissaires. Il ne put y parvenir que par un détour, et après avoir échappé à un grand péril, car il fut arrêté en route par des gendarmes que Paoli avait envoyés à sa poursuite. Il n'échappa à l'arrestation que grâce à la ruse de son guide.

A Bastia, Napoléon ne reste pas inactif. Il parvient à con-

(1) Salgues et Arnault prétendent même que Napoléon aurait alors de sa propre main affiché sur les murs d'Ajaccio la réponse de la municipalité, « par laquelle celle-ci réfutait les raisons du décret rendu contre Paoli par la Convention ».

vaincre les commissaires de la nécessité de s'emparer d'Ajaccio, et à les pousser à une expédition contre cette ville. Mais ce plan échoua de nouveau grâce à la vigilance et à la fidélité de la garnison paoliste de la citadelle et à l'attitude irréconciliable de la population.

Un recul était impossible; la rupture avec Paoli était définitive. Fou de rage, Napoléon, ayant appris sur ces entrefaites la fuite des siens, la destruction de tous les biens des Bonaparte et la mise au ban, décrétée dans l'assemblée du 27 mai, rédige l'acte d'accusation contre Paoli, s'embarque peu après pour Toulon, et brise tous les liens qui l'unissaient à sa patrie corse.

*
* *

Si nous avons rapporté en détail l'appréciation de Chuquet, c'est d'abord pour orienter le lecteur, ensuite et surtout pour bien faire voir qu'éloignés de toute partialité, nous sommes tout disposés à exposer non seulement nos points de vue personnels, mais à tenir compte de ceux des autres auteurs, et même, comme dans le cas présent, à les prendre en considération particulière.

Cependant, tout en sachant apprécier les informations de Chuquet, nous n'hésitons pas à déclarer qu'elles présentent des lacunes sur bien des points, et nous semblent par suite insatisfaisantes.

Cette critique vise surtout la question essentielle, celle relative aux mobiles ayant détaché Napoléon de Paoli, et qui ne nous paraissent pas suffisamment éclarcis par Chuquet, quand il dit simplement qu'il voulait suivre Saliceti, Paoli l'ayant repoussé.

Chuquet commet l'erreur de ne pas se préoccuper de la place éminente que Paoli avait tenue dans la vie affective de Napoléon, ce même Paoli qui, jusqu'alors, avait été son étoile et son idole. Aucun de ceux qui connaissent à fond l'enfance et la jeunesse de Napoléon ne saurait nier ce fait; Chuquet lui aussi le fait ressortir expressément dans les périodes antérieures de la vie de Napoléon, et il arrive à le négliger presque totalement dans le récit du conflit avec Paoli !

Pour ceux qui s'étonnent de cette négligence, le problème,

quoique autrement posé, demeure presque entier, malgré l'explication donnée par Chuquet. Comment se fait-il qu'un homme ayant cultivé pendant vingt ans un idéal auquel il est attaché avec toute l'ardeur de son âme, un homme qui avait déclaré trois ans auparavant (si la Corse n'avait pas été incorporée à la France) : « Nous eussions appelé Paoli, ce « grand homme, l'objet de notre enthousiasme, que quarante « mille bayonnettes et des circonstances malheureuses avaient « pu seules nous arracher et nous lui eussions dit : Toi, le seul « homme en qui la Corse ait confiance, reprends le gouvernail « du navire, que tu sus si bien conduire; notre amour inalté« rable comme tes vertus s'est accru par tes malheurs; des « brigands nous ont commandé; notre terre est jonchée de « leurs victimes; mais ils n'ont pu nous avilir; parais, nous « sommes encore dignes de toi ! »; comment se fait-il qu'un homme qui avait dit encore six mois auparavant (pour le cas où la France eût rendu la liberté à la Corse) : « Paoli est tout « et sera tout », en soit arrivé à attaquer directement cet idéal, à l'échanger en un court laps de temps contre l'amitié et la direction de Saliceti, que jusqu'alors il avait à peine distingué et qui lui paraissait de minime importance?

Je crois qu'il s'agit ici d'un bouleversement psychique d'une telle violence qu'il ne put guère être provoqué uniquement par l'attitude hostile de Paoli envers les Bonaparte. Chuquet fait bien de la noter, mais elle ne saurait être autre chose qu'un point d'appui.

Ce qui démontre clairement combien Chuquet a négligé la portée affective des rapports entre Napoléon et Paoli, c'est qu'il suppose que l'unique mobile ayant poussé Napoléon à rédiger l'apologie fut le souci des siens et de leur fortune.

Certainement, Bonaparte fut très soucieux des siens et de leurs biens lorsqu'il eut connaissance du décret d'arrestation, il n'en a pas fait mystère; certainement, ce fait fut un des mobiles qui le poussèrent à écrire l'acte de défense. Mais ce serait méconnaître totalement les rapports de ces deux hommes que d'attribuer à ce fait seul l'origine de cette apologie. Je crois aussi que les efforts ultérieurs de Bonaparte, dont il est parlé plus haut, ainsi que ses tentatives de se rapprocher de Paoli, ne prouvent nullement le contraire. De plus, quoi-

que sa famille fût dépouillée de ce bail héréditaire si important pour elle, il ne renia pas son attachement à la France, ce qui prouve qu'il sut au besoin subordonner à son idéal les avantages matériels.

Si Chuquet ne se préoccupe point de la portée affective des rapports entre Napoléon et Paoli, il commet en outre la plus grave erreur de n'en pas tenir compte lorsqu'il parle de l'évolution nationale de Napoléon désertant la cause corse pour embrasser celle des Français. Ici, on se contente de nous dire simplement que Napoléon subissait l'influence de Saliceti; mais l'on ne nous dit pas, d'une part, quelle était cette influence, de quels moyens elle se servait, quelles étaient les cordes qu'elles faisaient vibrer dans l'âme de Napoléon pour arriver à ce résultat; ni, d'autre part, pourquoi cette influence ne se fit sentir qu'à ce moment précis, et non pas plus tôt, ou pourquoi Napoléon, que l'on dit si facilement influençable, n'avait pas déjà bien plus tôt changé d'opinion, par exemple à l'école militaire de Paris, ou bien dans les garnisons françaises, où certes les influences francophiles ne manquaient pas.

Aussi, je prétends que tout ce que Chuquet dit n'apporte aucun éclaircissement au problème psychologique extraordinaire, en effet, du changement des convictions nationales de Napoléon. Avant tout, il faut chercher à nous expliquer comment un homme qui, pendant vingt ans, avait nourri une haine féroce contre la France, qui, tout récemment encore, dans des lettres adressées à des Français, avait parlé de la France comme de « votre pays » et de « votre nation », qui, un an plus tôt, avait essayé de chasser les Français de la citadelle d'Ajaccio; comment un homme dont encore un mois auparavant Chuquet dit : « Sa fantaisie ne se tranquillise pas, elle « le tourmente. Il n'a rien dans la tête que son île », ou : « Son « seul amour c'était la Corse, et le seul objet qui lui donnait « une réelle et intense émotion, qui lui faisait tourner la tête « et pétiller le sang, c'était la terre natale »; comment cet homme qui, de Paris encore, écrit à son frère Joseph : « Main« tenant il est plus probable que jamais que tout cela finira « par notre indépendance », qui, après sa nomination au grade de capitaine, et malgré la verte réprimande que le Ministre

lui fait parvenir de Paris, au lieu de rejoindre son régiment en pleine guerre, se rend de nouveau en Corse, comment cet homme, dans le délai de cinq mois qui sépare son retour de Paris (15 octobre 1792) et le commencement de son conflit avec Paoli, se transforme d'un Saül en un Paul, comment il oublie un passé de vingt ans, au point de sacrifier à un nouvel amour Paoli, son idole d'antan ! F. Kircheisen croit que l'adresse elle-même écrite pour la défense de Paoli n'est due qu'à cet amour de Napoléon pour la France, « à laquelle il crut ne pou-« voir rendre de meilleur service que de recommander à la « Convention le rappel du décret contre Paoli ! »

Cependant je ne suis pas le seul à réclamer ici une explication. H. Conrad, éditeur et traducteur du « Mémorial de Sainte-Hélène (La vie de Napoléon, racontée par lui-même), formule la même question dans la préface de cet ouvrage : « L'empereur n'attachait aucune importance historique à sa « jeunesse ou à sa famille. Il entendait commencer l'histoire « de sa vie par les premiers exploits guerriers qui avaient « fondé sa gloire. Tout ce qui l'avait aidé à devenir ce qu'il « fut, devait s'effacer; en cela, il suivit l'exemple de la grande « République qui, elle aussi, data fièrement sa naissance de « l'an I. » Il se peut néanmoins que d'autres mobiles aient joué chez Napoléon. Il se sentit pour la première fois Français, lorsqu'il commanda l'artillerie devant Toulon. *Et comme Français, tout son passé* jusqu'à Toulon devait lui paraître non seulement sans importance historique, mais même *à juste titre désagréable. Car auparavant il avait été Corse.* Et voilà pourquoi ce chapitre de *l'histoire de sa jeunesse doit nous expliquer comment de Corse il devint Français.*

En présence de toutes ces lacunes si irritantes pour l'historien, il me faut reconnaître le mérite de Fournier (quoique d'autre part je n'approuve guère ses déductions) lorsque, évidemment sous l'empire du même sentiment, il laisse complètement de côté, en tant que mobile de la rupture avec Paoli, cet amour de Napoléon pour les Français, et attribue sa volteface à des motifs purement égoïstes, tels qu'ambition démesurée, caractère despotique. Il trouve là les forces motrices

qui poussèrent Napoléon « à cesser d'être Corse, sans que « jamais il parvint à devenir Français ».

Cependant cette explication me paraît insuffisante à bien des égards, insuffisante et insignifiante.

Car, abstraction faite de la question qui se pose, à savoir si l'ambition, surtout une ambition aussi effrénée que celle attribuée à Napoléon, pouvait être le suprême élément psychique, n'admettant plus d'autres réductions, ou si cette ambition n'était pas plutôt une manifestation psychique complexe, et par suite encore réductible, il faut avant tout expliquer pourquoi elle se fit jour si intensément juste à ce moment-là, et pourquoi elle se présenta sous cette forme plutôt que sous telle autre.

En outre, il me paraît d'ores et déjà trop risqué de nous contenter de l'explication par l'ambition en présence du fait qu'un an et demi auparavant, en 1791, après avoir parlé dans son « Discours de Lyon » des passions violentes en général, il dit : « L'adolescence est-elle passée ? Ce même jeune homme « a-t-il atteint l'âge viril et l'ambition s'est-elle intronisée ? « L'ambition au teint pâle, aux yeux égarés, à la démarche « précipitée, aux mouvements irréguliers, au rire sardoni- « que ? Les crimes ne lui sont plus que des jeux, la cabale ne « lui est qu'un moyen; le mensonge, la calomnie, la médi- « sance pour lui ne sont qu'un argument, qu'un passage rhé- « torique. Arrive-t-il enfin au timon des affaires ? L'hom- « mage des peuples le fatigue. »

Et dans un autre passage : « ... Mais l'ambition, ce désir « immodéré de contenter l'orgueil ou l'intempérance, qui n'est « jamais satisfaite, qui mène Alexandre de Thèbes en Perse, « du Granique à Issus, d'Issus à Arbelles, de là dans l'Inde; « l'ambition qui lui fait conquérir et ravager le monde pour « ne pas le satisfaire, le même feu l'embrase; dans son délire « il ne sait plus quel cours lui donner; il s'agite, il s'égare... « Alexandre se croit un dieu, il se croit fils de Jupiter, il « veut le faire croire aussi aux autres... » « Je cherchai le bon- « heur et ne trouvai que la gloire... » Ou dans « Sur l'amour de la patrie » : « Notre âme s'enflamme sans doute au récit des « actions d'Alexandre, de Philippe, Charlemagne, Turenne,

« Condé, Machiavel et tant d'autres hommes illustres, qui « dans leur carrière héroïque eurent pour guide l'estime des « hommes; mais quel sentiment maîtrise notre âme à l'aspect « de Léonidas et de ses trois cents Spartiates! Ils ne vont pas « au combat, ils courent à la mort pour le sort qui menace « leur patrie. »

Ces paroles si raisonnables me paraissent bien faites pour nous mettre en garde avant d'attribuer une influence trop grande au mobile de l'ambition.

D'ailleurs, qu'on se souvienne que Napoléon, après sa fuite de Corse, entra au service avec la charge assez subalterne de capitaine d'artillerie, que, ni de la part de la France, ni de celle de ses partisans, aucune avance ne lui fut faite ni accordée, que, pendant ce temps-là, sa famille était forcée de vivre au village de Lavalette, le séjour de Toulon étant trop cher pour elle, que plus tard elle menait à Marseille une existence presque misérable, que l'élévation de Napoléon et l'amélioration de la situation de sa famille ne commencèrent qu'avec l'acte héroïque du siège de Toulon, — dont la reprise fut principalement l'œuvre de Bonaparte, — et l'on reconnaîtra combien le mobile de l'ambition devient de plus en plus insuffisant à expliquer les faits.

Jusqu'ici les investigateurs n'ont guère résolu d'une manière suffisante et à plus forte raison satisfaisante ces deux questions : 1. Pourquoi et comment, de Corse qu'il était, Napoléon devint-il Français ?; 2. Pourquoi Napoléon a-t-il rompu avec Paoli ? questions qui sur plus d'un point dépendent l'une de l'autre et se confondent, et dont nous considérons la solution comme indispensable, à moins que nous ne nous résignions à laisser enveloppée de voiles impénétrables cette partie de la vie de Napoléon qui est cependant peut-être de toutes la plus décisive.

L'échec de tous les efforts tentés jusqu'à présent ne nous étonnera guère, si nous nous rappelons qu'ils se contentaient uniquement d'explorer l'état d'âme conscient de Napoléon, tandis que, comme nous sommes en droit de le supposer, les influences déterminantes doivent être attribuées ici à la partie *inconsciente* de cette âme. Nous allons essayer d'examiner cette part inconsciente, ou du moins d'en faire une description

schématique, toute autre me paraissant impossible, vu l'immense étendue du sujet.

Victor Hugo, lui aussi, reconnait les forces en action chez Napoléon, quand il s'écrie :

« Bonaparte fut l'immense somnambule d'un rêve écroulé. »

*
* *

Nous pouvons tenter cet essai analytique d'autant mieux que nous avons à notre disposition un vaste matériel de souvenirs et de fantasmes de puberté aussi bien que de souvenirs d'enfance. Nous trouverons ceux-là dans les écrits de Bonaparte entre 1786 et 1793, entre sa dix-septième et sa vingt-quatrième année, manuscrits qui nous ont été rendus, après avoir été dérobés et vendus par Libri.

Ces œuvres de jeunesse portent, comme l'affirment tous les biographes, l'empreinte indéniable de deux écrivains : Rousseau et Raynal. A cette époque (1785-1792), Napoléon voue pour ainsi dire un culte à Rousseau : selon lui, c'est le philosophe le plus profond, le plus pénétrant; il n'y a guère une de ses œuvres qu'il ne trouve admirable. Il n'est évidemment pas difficile de trouver une explication à cet amour, puisque Rousseau en 1762 écrit dans son « Contrat Social » : « Il est « encore en Europe un pays capable de législation, c'est la « Corse. La valeur et la constance avec laquelle ce brave peu- « ple a su recouvrer et défendre sa liberté mériteraient bien « que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quel- « que pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Eu- « rope ». N'était-ce pas Rousseau qui avait exprimé le désir ardent de passer le reste de ses jours en Corse ? En outre Rousseau était en correspondance suivie avec Paoli.

Le second modèle littéraire de Napoléon n'était pas moins grand ami des Corses. L'abbé Raynal, auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, stigmatise dans cet ouvrage en paroles exaltées la perfidie et l'avidité des Génois, oppresseurs des Corses, et prédit à ceux-ci le rétablissement d'un gouvernement national, ainsi que la fin de la domination française.

C'est au zèle infatigable des biographes, qui déjà du temps du consulat et de l'empire s'appliquaient à réunir de toute

part les souvenirs d'enfance du maître que nous devons ces souvenirs. J'insiste sur l'authenticité des rapports consultés ici; elle est hors de doute, et ils sont cités comme absolument véridiques par des chercheurs aussi consciencieux que Chuquet et Masson qui, sceptiques à l'égard de tant d'autres récits consignés par la tradition — n'hésitent pas à sacrifier à la vérité historique le légendaire et le romanesque.

Grâce à ce matériel, nous allons étudier le conflit avec Paoli en tenant compte de tout ce que Napoléon a écrit pendant cette période.

Dans le premier de ces écirts, l'adresse de défense, je voudrais faire ressortir particulièremnt ce passage : « *Il se trouve à la veille de défendre la patrie contre une agression étrangère* ».

Car ce mot « étranger » se rencontre très souvent dans les écrits de Napoléon à cette époque, et presque toujours avec un accent d'hostilité qui dépasse de beaucoup ce que ce mot comprend en lui-même comme antithèse naturelle de ce qui vous appartient en propre.

En certains passages, il qualifie d' « étrangères » les deux nations si haïes, les Génois et les Français, oppresseurs de son peuple; il lui arrive même de se servir des deux termes « étranger » et « ennemi » comme équivalents, lorsque, devant le chef des Corses, Sinucello della Rocca, il fait dire à une Génoise, violée dans les combats corsico-génois du XIII[e] siècle : « Je suis étrangère et ton ennemie » (Lettres sur la Corse, Masson et Biagi, p. 408). D'ailleurs on garde de cette lecture l'impression d'un fort sentiment négatif accompagnant chez lui cette représentation, par exemple : l. c. p. 416. lorsqu'il parle du « secours étranger » qu'il appelle « une démarche imprudente », qui « coûtera cher à la patrie », ou lorsque, avec une emphase particulière, il déplore le sort des Corses, condamnés à un « climat étranger » (Lettres sur la Corse).

Et cette attitude psychique de Napoléon à l'égard des étrangers, « contre » qui il faut toujours être, sans être jamais « pour » eux, qu'il faut tenir à distance, desquels il ne faut jamais faire ses amis ou alliés, et que, à vrai dire, il ne connaît que dans le rôle d'ennemis, cette attitude se manifeste, effet opposé, dans son aversion profonde contre la guerre

civile, qu'il juge de haut dans son « Souper de Beaucaire », cette guerre civile « qui n'eut jamais les sympathies de Napo-« léon » (Kircheisen). Cette attitude, dis-je, me paraît non seulement être un effet de cette psychologie de clan, particulière aux Corses, si fréquemment observée par les auteurs, mais elle a aussi ses racines personnelles. Cette haine des étrangers est en tout cas fort ancienne chez Napoléon, car d'après une communication tout-à-fait authentique et que je cite ici d'après Coston, il se serait déjà, étant premier consul, exprimé comme suit dans un de ses nombreux entretiens avec M. de l'Eguille, son professeur d'histoire à l'école militaire de Paris en 1784, qu'il recevait souvent, et toujours très gracieusement, à la Malmaison :

« De toutes vos leçons, celle qui m'a laissé le plus d'im-« pression, c'est la révolte du connétable de Bourbon. Mais « vous aviez tort de me dire que son plus grand crime avait « été de faire la guerre à son roi, son véritable crime fut « d'être venu ATTAQUER LA PATRIE AVEC LES ÉTRANGERS. »

Dans le deuxième écrit, l'acte d'accusation contre Paoli, se trouve un passage auquel il faut prêter toute notre attention, et dont le point culminant réside dans ce reproche : « *Il la* « (*la patrie*) *soustrait à l'association de la France.* »

Déjà dans l'exposition nous avons vu combien sa haine contre la France était encore vivace au moment où le conflit avec Paoli éclata ; et Chuquet a tout à fait raison quand il dit : « Le lieutenant Bonaparte restait Corse, Corse de cœur et « d'âme, Corse des pieds à la tête. A cette époque, le futur « souverain de la France, l'homme qui la saluera du nom « de grande nation et qui prendra pour principe et devise : La « France avant tout, n'est pas Français; il méprise les Fran-« çais qu'il devait estimer par-dessus tous les peuples et pro-« clamer le premier peuple de la terre; il refuse ce titre de « Français qu'il déclare plus tard le plus beau titre du « monde. » Certainement Chuquet a raison; spécifions-le toutefois : cette haine de Napoléon contre les Français ne date pas uniquement de cette époque; elle est beaucoup plus ancienne, elle est presque aussi vieille que Napoléon lui-même. N'est-ce pas Chuquet qui raconte qu'à l'Académie militaire de Paris, Napoléon se révoltait contre la France, étalait à tout

bout de champ son enthousiasme pour Paoli, et voulait combattre avec lui pour l'indépendance de la Corse. Ici, comme auparavant à Brienne, il vantait les Corses que l'Europe avait admirés dans leurs résistance à la France, il condamnait, tout comme à Brienne, la guerre imposée par une grande nation à un tout petit peuple, et provoquait ainsi de graves conflits non seulement avec ses supérieurs, mais aussi avec ses camarades. A l'âge de neuf ans à peine, à l'entrée de l'école de Brienne, il aperçoit un portrait du duc de Choiseul, l'homme d'Etat qui arracha la Corse aux Génois pour la livrer à la France ; à cet aspect, l'enfant nullement intimidé par le milieu étranger, n'y faisant pas du tout attention, éclate en injures passionnées contre Choiseul. Il ne manque pas d'autres manifestations de ce genre durant son enfance. Je voudrais spécialement relever une des scènes racontées par Coston et d'autres biographes, car elle jette une lumière précieuse sur les tendances affectives de Napoléon, et fournit la base sur laquelle s'édifieront les recherches psychologiques de sa personnalité, ce qui nous aidera à résoudre notre problème. Le passage en question rapporte que Napoléon, à l'âge de neuf ans à peu près, invité à diner chez le directeur de l'école, avait répondu à un de ses maîtres qui le taquinait comme d'habitude : « *Paoli était* « *un grand homme, il aimait son pays et jamais je ne par-* « *donnerai à mon père, qui était son adjudant, d'avoir con-* « *couru à la réunion de la Corse à la France. Il aurait dû suivre* « *sa fortune et succomber avec lui...* »

Si nous faisons abstraction de ce que ces paroles de Napoléon témoignent : que dans son âme l'image de son père et l'image de Paoli jouent à un certain point de vue un rôle opposé, nous n'avons qu'à rapprocher le reproche adressé au père « *il a concouru à la réunion* » du reproche adressé à Paoli quinze ans plus tard « *il la soustrait à la réunion* », pour reconnaître que ces deux reproches, quelque contraires qu'ils paraissent, sont de fait identiques, et qu'il ne s'agit que d'un même phénomène sous deux apparences diverses.

Et à la lumière de ce rapprochement, les contours de la figure napoléonnienne, jusqu'alors si vagues, si indécis, s'éclairent et se précisent tout à coup; nous distinguons le prodigieux contraste entre le Napoléon d'avant et celui d'après

la rupture avec la Corse. Le francophobe et anglomane devient francophile et anglophobe, l'accusateur d'Alexandre le Grand se fait son plus enthousiaste admirateur, l'admiration illimitée pour Rousseau fait place au dédain; il le traite de raseur et de fou. Le jacobin, l'égalitaire, le tombeur de rois devient le général en chef de l'armée d'Italie; il s'entoure de pompe seigneuriale, il devient premier Consul, et enfin empereur et se croit presque Dieu.

Nous constatons le même contraste entre les deux Napoléons dont l'un, dans la « Réfutation de Roustan », proclame que la religion est funeste à l'Etat, place Apollonius de Tyane bien au-dessus du Christ, déteste le clergé et se fait franc-maçon, et dont l'autre, dans un entretien avec Wieland, prétend « que « le christianisme soit un système philosophique que rien ne « surpasse, par qui l'homme se réconcilie avec lui-même et « qui en même temps garantit l'ordre et la paix des Etats au « même degré que le bonheur et l'espoir des individus », qui ne veut pas se faire couronner sans la bénédiction du pape, qui le fait venir en personne à Fontainebleau, et commence son testament par ces mots : « Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né ».

***

Le conflit avec Paoli se réduit ainsi à ces deux formules : « attaquer la patrie avec les étrangers », et « il a concouru « à la réunion de la Corse à la France ». Ici nous croyons une interprétation analytique indispensable, car nous nous trouvons en contradiction avec le monde non analytique, qui préférerait attribuer à l'enfant une orientation plutôt même politique qu'une orientation sexuelle. Nous sommes au contraire d'avis que chez l'enfant il n'y a pas à l'origine de représentations abstraites affectives; que son âme, ne connaissant que des images concrètes, ne se sert des abstractions que pour les substituer aux représentations concrètes; la tâche de l'analyse sera d'aller rechercher les originaux.

Précisons : que signifient dans les paroles ci-dessus « la patrie » ? (lisez : la Corse), et la « France » (c'est-à-dire les étrangers) ?

Comme nous l'avons fait observer plus haut, avec citations

à l'appui, l'amour ardent et inaltérable pour sa patrie corse revient presque sans cesse dans les écrits de Napoléon de cette époque. Ce leitmotif y figure avec diverses variantes ; il y est discuté, examiné, analysé à tous les points de vue et jusqu'à sa raison d'être y est le sujet d'investigations multiples. Que ce soit un essai historique sur la Corse, ou l'effusion d'un moment de mélancolie qui fait penser au suicide, ou le parallèle entre l'amour de la patrie et l'ambition démesurée de la gloire, dans le *Dialogue sur l'amour* et dans le *Discours de Lyon,* toujours nous le voyons, même de fort loin, revenir à la patrie ; de sorte qu'on ne saurait guère se défendre de l'impression qu'il s'agit ici d'une représentation prévalente enracinée dans l'inconscient. Chuquet en parle avec une naïveté non-analytique : « Le lieutenant Bonaparte ne respire « donc que l'amour de sa petite île. Il semble étranger à « toute autre passion et il peut dire comme le personnage « d'une de ses nouvelles : *J'ai puisé la vie en Corse et avec « elle un violent amour pour mon infortunée patrie et pour son « indépendance.* » (Nouvelle Corse).

Voilà qui exprime clairement, non plus par symbole ou sous forme de parabole, ce que j'ai constaté maintes fois dans les analyses de mes malades névrosés, à savoir que la patrie est une représentation masquée de la mère et que l'amour de la patrie signifie, à proprement parler, l'amour pour la mère. Nous savons que cette équivalence de la patrie et de la mère était déjà connue des Anciens, car nous lisons dans Hérodote (Erato 107). « Cependant Hippias, fils de Pisistrate, avait conduit les « barbares à Marathon, décidé par une vision qui, la nuit « précédente, l'était venue trouver pendant son sommeil. Il « lui avait semblé qu'il partageait le lit de sa mère, et de ce « songe il avait conclu qu'il rentrerait dans Athènes, qu'il « recouvrerait sa souveraineté, qu'enfin il atteindrait la vieil- « lesse en sa propre demeure. » (Traduction Giguet).

Que la représentation patrie ait la même valeur et la même origine affective que l'image de la terre dont le sens maternel est déjà devenu un lieu commun pour les psychanalistes, je citerai l'ouvrage de Dietrich « Mutter Erde » (2), le rêve de

(2) « MUTTER ERDE ». Ein Versuch über Volksreligion von Albert DIETRICH, Berlin 1905. Teubner.

Jules César (3), l'oracle de Tarquin (4), ce qui nous fait supposer que le terme allemand « Vaterland » [pays (terre) du père] nous révèle clairement comment il y a pu y avoir échange entre l'idée de mère et l'idée de patrie.

J'ajouterai que par exemple dans toutes les langues slaves rien de l'élément *pays ou terre* ne se trouve dans le terme désignant la patrie, mais qu'il est remplacé par les suffixes : *zna*, ou*na* etc. déterminant un objet qui appartient au père.

Les métaphores qui se rencontrent si fréquemment dans les écrits de Napoléon tels que : « au sein de votre patrie » (*Sur la Corse*), ou : (*Sur l'amour de la patrie*) : « Athènes est à lui » (au fils de Cimon) « toujours mère et patrie », ou (*Discours de Lyon*). « C'est le sentiment qui réunit le fils à la mère, le « citoyen à la patrie », ces parallèles plaident certainement pour cette interprétation, de même que la plasticité presque exagérée que nous trouvons dans le parallèle d'une lettre à Buttafuoco : « Eh quoi ! fils de cette même patrie, ne sentîtes-« vous jamais rien pour elle ? Eh quoi ! votre cœur fut-il donc « sans mouvement à la vue des rochers, des arbres, des mai-« sons, des sites,..... théâtres des jeux de votre enfance ? « Arrivé au monde, elle vous *porta* dans son sein, elle vous « nourrit de ses fruits ; arrivé à l'âge de raison, elle mit en « vous son espoir, elle vous honora de sa confiance. Elle vous « dit : mon fils, vous voyez l'état de ma misère..... »

Nous allons maintenant mettre cette clef analytique à l'épreuve, la vérifier pour ainsi dire, dans certaines des œuvres de jeunesse de Napoléon.

L'essai *Sur l'amour de la patrie*, qu'il écrivit à l'âge de dix-huit ans (27 novembre 1787) pendant un court séjour qu'il fit à Paris au cours d'un voyage pour affaires de famille, fut composé dans un état d'esprit que caractérisent au mieux les

(3) Otto RANK : Inzest-Motiv in Dichtung und Sage », p. 237. SUÉTONE raconte c. 7 : Même au sujet d'un rêve de la nuit suivante, qui l'inquiétait — car il rêva avoir couché avec sa mère — ; les interprétateurs de songes l'encouragèrent en lui donnant les plus grandes espérances ; selon eux c'était un présage de son règne sur l'univers entier, puisque la mère qu'il voyait couchée sous lui n'était autre que la terre, mère de tout et de tous.

(4) TITE-LIVE I. IXI. Celui-ci parviendra à la domination de Rome qui, le premier, embrassera sa mère (osculum matri tulerit), ce que BRUTUS comprit comme indication de la mère-terre (terram osculo contigit, scilicet quod ea communis mater omnium mortalium esset).

propres paroles de Napoléon : « J'ai à peine atteint l'âge de « l'aurore des passions, mon cœur est encore agité de la « révolution que cette première connaissance des hommes pro- « duit dans nos idées..... » Pour comprendre ces paroles, ainsi que le cours suivant de ses idées, il faut noter que Napoléon écrivit cet essai cinq jours après avoir passé une nuit chez une prostituée, donc après sa première aventure sexuelle, de laquelle il nous a laissé un document absolument véridique dans la *Rencontre au Palais Royal*. Pourtant ce n'est pas à l'analyste seul, qui contemple le monde à travers le prisme de la sexualité, que cette coïncidence s'impose ; car Gertrude Kircheisen qui, à cet égard, est certainement sans aucune prévention, la rétablit également avec toute la perspicacité de la femme. Elle dit : « On se tromperait cependant si l'on suppo- « sait que Napoléon a noté cet événement de sa vie parce « qu'il lui aurait laissé une impression inoubliable. La men- « tion de cette rencontre fortuite avec une femme est due « beaucoup plus au penchant, ou au principe de noter toute « crise de sa vie, qu'à une émotion ou à une sensation inté- « rieures. Le cœur de Napoléon était beaucoup trop rempli « de l'amour de la patrie pour qu'un autre sentiment, ne « fût-il que sensuel, pût y trouver une place durable. Ce n'est « pas sans lutte qu'il emporta de l'aventure du Palais Royal « des impressions toutes différentes. Il s'efforce de refouler « toute sensation physique pour ne laisser subsister que le « sentiment de patriotisme, le seul véritable à son avis.

« Cinq jours plus tard, le 27 novembre, il adressa un mono- « logue sur le patriotisme à une dame qu'il ne nomme pas. « Napoléon aurait-il été assez naïf pour désigner sous le voile « de l'anonymat la belle du Palais Royal ? Ce serait bien « possible. »

Mais même sans ces notes de Napoléon, il ne serait pas difficile de constater que la question de l'amour et de la sexualité était devenue pour lui plus aiguë et plus impérieuse ; à tel point qu'à cette « rencontre » il alla jusqu'à aborder « la per- « sonne du sexe », lui, « qui, pénétré plus que personne de « l'odieux de son état, me suis toujours cru souillé par un seul « regard ». Dans cet essai (*Sur l'amour de la patrie*), il compare les temps modernes à ceux de Sparte et d'Athènes ;

tandis qu'alors l'amour de la patrie dominait tout, c'est l'amour seul qui règne maintenant ; ces deux passions seraient incompatibles, parce que contraires dans leurs effets ; car lorsqu'un peuple est l'esclave de l'amour, le patriotisme en pâtit ; c'est pourquoi peu de gens croient à celui-ci de nos jours. Rapportons à la personne de Napoléon cette réflexion, eu égard à sa disposition d'esprit indiquée plus haut ; si nous le substituons, lui, au peuple, Sparte et Athènes ne désigneraient plus pour nous que sa bienheureuse enfance et tout cela exprimerait simplement la crainte qu'en s'adonnant aux femmes, son amour pour la mère n'en souffrît. Autrement dit : un combat s'est engagé en lui entre son passé et son présent érotiques.

Nous avons d'autres pièces à l'appui de cette interprétation. Dans ce même essai, il s'adresse bientôt d'une manière agressive et irrespectueuse aux femmes modernes : « Mais « toi, qui aujourd'hui enchaînes à ton char les cœurs des « hommes, sexe dont tout le mérite consiste dans un exté- « rieur brillant, considère ici (c'est-à-dire à Sparte) ton « triomphe et rougis de ce que tu n'es plus. » Et il renvoie les femmes d'aujourd'hui aux héroïnes de Sparte en les leur donnant pour modèles et exemples.

Or, il y avait une de ces héroïnes qu'il ne connaissait que trop bien, sa mère Laetitia, qu'un des biographes (Chuquet) dépeint comme suit : « Un cœur d'homme logeait dans le « corps de cette femme fière, intrépide, inaccessible à l'abat- « tement. Elle accompagna son mari dans les bois et les « montagnes aux derniers jours de l'indépendance. Souvent, « pour avoir des nouvelles de l'armée, elle quittait les roches « escarpées où les femmes avaient une sûre retraite ; elle « s'avançait jusqu'aux endroits où les hommes étaient aux « prises ; elle entendait les balles siffler ; mais elle n'avait « d'autre pensée que le péril de son mari et le salut de la « Corse. Elle était alors enceinte de Napoléon et portait son « enfant, dit-elle, avec le même bonheur, la même sérénité, « qu'elle le tenait plus tard dans ses bras. » Tels étaient le passé et la réputation de cette Laetitia que Paoli comparait à Cornélie, mère des Gracques ; quoi d'étonnant à ce que cette mère soit devenue une héroïne pour son jeune fils !

Ainsi donc cet essai, cet examen soi-disant critique, dicté par le pur enthousiasme et le pathos de la jeunesse, devient pour nous, abstraction faite d'autres interprétations auxquelles nous reviendrons, une lutte éminente avec le complexe maternel, qui paraît lutter pour son existence même. L'irruption de la puberté qui, comme nous l'avons vu, poussa impérieusement le jeune homme vers l'autre sexe, ce qui amène naturellement un éloignement de la mère, déclencha une lutte violente dans l'inconscient. Le fait seul qu'il se demande s'il y a en général un amour de la patrie, (ou si ce n'est pas plutôt la passion de la gloire), nous montre que dans son âme la tendance au détachement a commencé son œuvre et que le complexe maternel ébranlé grâce à cette tendance inspire cette manifestation si emphatique. Au cours de ces oscillations, le complexe maternel nous apparaît parfois très distinctement, par exemple quand Napoléon oppose Thémistocle qui, avec l'aide des Perses eût pu sans doute subjuguer la Grèce, mais qui y renonça en disant : « O mon fils, nous périssions si nous « n'avions péri » — aux exploits de Français tels qu'Artois, Orléans, Condé, qui, poussés par une vaine gloriole, « ne « rougirent pas de dévaster les campagnes qui les avaient vus « naître. » — C'est à ce point précis que nous trouvons nettement exprimée la nécessité d'avoir à renoncer au désir incestueux de la mère lequel, réalisé, conduit à une perte certaine.

Cette lutte pour et contre ce complexe est la matière latente de tous les autres écrits parus pendant les quatre années suivantes. Parfois ce complexe maternel est symbolisé par la *terre*, comme par exemple dans le « Discours de Lyon », écrit à l'occasion du concours pour le prix sur la question suivante : « Quelles vérités et quels sentiments importe-t-il le plus « d'inculquer aux hommes pour leur bonheur », et où, comme Chuquet le fait remarquer, Napoléon, sous couvert de réformes sociales et politiques, « avait déchargé son âme » et « avait laissé déborder son cœur ». Et aussi lorsque, en exemple à l'appui, il nous parle d'un jeune homme qui, après les folies de l'enfance, passe à l'âge de l'éveil des passions : « Son bras vigoureux, de concert avec ses besoins, demande du « travail ; il jette un regard autour de lui et il voit la terre, « partagée en peu de mains ». Il s'adresse alors aux ordon-

nateurs sociaux, qui se contentent de lui montrer les documents comme titres de propriété, et lui, mécontent de cette réponse insuffisante, s'écrie plein de colère : « Quoi ! ce sont « les titres de ces messieurs ! Les miens sont plus sacrés, plus « incontestables, plus universels ! Ils se renouvellent avec ma « transpiration, circulent avec mon sang, sont écrits sur mes « nerfs, dans mon cœur ; la nécessité de mon existence et « surtout de mon bonheur ! »

Ce cri fait clairement voir quel puissant investissement libidinal cette représentation de « terre » avait chez Napoléon et combien peu cette libido avait encore perdu de son intensité.

*
* *

Cette déduction d'une forte fixation à la mère, obtenue par la solution des symboles, me paraît tout à fait confirmée par la vie érotique proprement dite de Napoléon. Elle est moins visible dans ses relations avec sa mère, lesquelles, autant que j'en puis juger par la littérature afférente, ne manifestent qu'une tendresse filiale, d'une qualité tout à fait extraordinaire, il est vrai. On sait, et nous y reviendrons encore bien des fois au cours de cette étude, qu'envers Madame Laetitia dont il disait à Sainte-Hélène qu'elle était à trente ans « belle comme les amours », il fut le fils le plus attentionné et le plus dévoué, s'efforçant sans cesse de lui rendre la vie aussi facile et aussi agréable que possible. En quelque étape de sa carrière si prodigieuse que nous étudiions ces relations, toujours et partout nous voyons les témoignages de la plus tendre sollicitude à l'égard de sa mère ; « sa première pensée est pour elle » dit Masson. Il n'y a que la façon d'exprimer ces sentiments toujours les mêmes qui varie avec la situation extérieure. Pour sa mère il est toujours prêt à des sacrifices d'argent, de temps et de patience, aussi bien comme pauvre lieutenant en second que comme capitaine.

De sa minime solde, il la secourt et l'aide à supporter les lourdes charges de la vie ; comme chef d'un vaste empire, roulant dans sa tête des projets de géant, il met des millions à sa disposition, prend soin de lui faire assigner dans son rigoureux cérémonial de Cour la place d'honneur qui lui est due, désigne lui-même sa Maison, aussi bien que son service

d'honneur, la revêt, pour l'occuper, du protectorat des sœurs de charité, choisit lui-même les papiers du château de Pont-sur-Seine dont il lui fait cadeau, et prête toujours une oreille patiente et une indulgence respectueuse aux plaintes et aux récriminations souvent mal fondées de la vieille femme insatiable et toujours mécontente.

Cette influence de l'imago maternelle sur la vie amoureuse de Napoléon se manifeste le plus ouvertement là où ses effets deviennent presque compulsionnels ; il ne peut aimer, ni se marier, sans s'appuyer autant que possible sur cette imago de la mère.

Un signe évident de la forte fixation à la mère — le désir précoce de se marier — se trouve souvent dans les écrits de jeunesse de Napoléon ; en particulier dans le « Discours de Lyon ». A l'âge de vingt ans, à Auxonne, le jeune lieutenant pense déjà au mariage ; il aurait même demandé la main de Manesca Pillet, belle-fille d'un riche commerçant en bois.

Là où nous pouvons clairement observer l'influence de ce complexe, c'est dans l'affaire de Désirée-Eugénie Clary, sœur de sa belle-sœur, et mariée plus tard à Bernadotte, roi de Suède. Général de vingt-six ans, pauvre, dénué de tous moyens d'existence, parce que destitué de son commandement, il gagne l'amour ardent d'une jeune fille de seize ans, riche d'ailleurs, qui lui écrit, entre autres : « En un mot ma vie t'appartient ». Napoléon prend l'affaire tout à fait au sérieux. Après des relations de plus d'un an, au courant desquelles de nombreuses lettres avaient été échangées, il se décide à épouser Eugénie, et avec toute son impétuosité il pousse son frère Joseph à faire les démarches nécessaires. » Je brûle d'avoir « un ménage. Il faut que l'affaire avec Eugénie se décide ou « se rompe. » Eh bien ! elle fut rompue ; le dernier mot en était dit. « L'Hymne à Désirée disparaît désormais des lettres « de Napoléon. » Pourquoi ? Les biographes l'ignorent. Ils supposent qu'il n'éprouvait pas d'amour pour Désirée, et qu'il ne l'avait recherchée que pour des motifs d'opportunité. Il n'en est rien ; et nous sommes de l'avis de G. Kircheisen, qui dit : « Cependant Napoléon a aimé cette Désirée. » Car, premièrement, les lettres de la jeune fille expriment la certitude que son amour est payé de retour, ensuite Napoléon est

désolé et malheureux chaque fois qu'une lettre de Désirée est en retard ; enfin on en a la preuve dans les efforts qu'il fait pour la bien marier, après en avoir lui-même épousé une autre. Il est donc avéré qu'il avait une grande tendresse pour elle ; mais l'objet de cet amour manquait de ce qui, d'après nos déductions, était pour Napoléon la qualité essentielle pour que ses sentiments envers une femme atteignissent à ce point culminant où la possession s'en imposât à lui comme la seule condition du bonheur. Quelle était cette condition ? Nous la devinerons aussitôt, si nous nous occupons des amours ultérieures de Napoléon. Car immédiatement après Désirée, il se tourne vers M[me] Permon, veuve et mère de deux enfants, amie de sa mère, et lui demande de l'épouser ; après elle, c'est M[me] de la Boucharderie, également beaucoup plus âgée, qui attire son attention ; et enfin, un an plus tard, il s'éprend avec toute l'ardeur de son cœur de Joséphine de Beauharnais, une veuve qui, tout comme les femmes citées plus haut, est bien plus âgée que lui — elle a sept ans de plus — et qu'il épouse sans hésiter, quoiqu'elle soit mère de deux enfants.

Ainsi c'est cette condition : que la femme soit d'un certain âge, qui, chez Napoléon, a aussi frappé G. Kircheisen (« Il paraît que Napoléon se sentait surtout attiré par des « femmes notablement plus âgées que lui ») et qui, d'après Freud, est l'indice le plus certain, parce que le moins masqué, de la fixation incestueuse à la mère.

*
* *

Il nous faut maintenant rechercher la source primordiale de la portée affective de l'élément « France », ou plutôt « étranger », et le réduire également à ses racines concrètes ; autrement dit : il doit y avoir eu quelque « Français » que le petit Napoléon soupçonnait d'union avec sa mère avec la complicité de son père, ou, pour le dire sans voiles, duquel il supposait qu'il entretenait des relations sexuelles avec sa mère.

Or, il y eut en effet, au temps de l'enfance de Napoléon, un Français qui, grâce à ses relations, alors et plus tard, avec la famille Bonaparte aussi bien qu'à sa position officielle, était

très susceptible de jouer un rôle éminent dans l'imagination du petit garçon, et d'éveiller les soupçons du petit jaloux. C'était le comte Charles René de Marbeuf, gouverneur de l'île, et lieutenant-général des troupes françaises — détenteur du pouvoir suprême dans le pays conquis ; il était donc bien placé pour incarner aux yeux de l'enfant tout ce qui était français, voire la France elle-même.

Les relations qui s'étaient établies entre le gouverneur et la famille Bonaparte étaient d'ailleurs devenues fort intimes. Après l'occupation et la pacification de l'île, Charles Bonaparte, lassé du combat et pressé par sa situation matérielle, faisait tous ses efforts pour soutenir le pouvoir des Français et se procurer en revanche tous les avantages possibles : argent, places et titres.

En conséquence, nous voyons le gouverneur, du vivant de Charles, s'occuper de la famille de celui-ci et plus tard venir incessamment en aide à sa veuve Laetitia. Il ne se contente pas de faire tous ses efforts personnels ; il met en jeu également son neveu, d'abord évêque d'Autun, plus tard archevêque de Lyon. Et ainsi, en suivant la destinée de la famille Bonaparte, à cette époque, nous retrouvons partout et toujours ces deux dignitaires. C'est le général de Marbeuf qui tient Louis Bonaparte sur les fonts baptismaux, c'est grâce à sa protection que Joseph et Lucien obtiennent des bourses à Autun, que Marianne-Elisa entre à Saint-Cyr, que Fesch, oncle de Napoléon, est admis au séminaire ecclésiastique d'Aix ; c'est lui enfin qui fait entrer Napoléon à la Flèche, puis, à la suite d'un changement de dispositions, de nouveau à Brienne ; c'est sous l'influence de Marbeuf que Napoléon abandonne son projet primitif d'entrer dans la marine pour se tourner vers l'artillerie. De plus, le comte de Marbeuf s'efforce sans cesse de venir en aide au père de Napoléon en proie à de continuels embarras d'argent. C'est grâce à l'intervention de Marbeuf que Charles fut à plusieurs reprises élu député de la noblesse, ce qui rapportait un traitement ; par Marbeuf aussi il obtint une assez bonne dotation pour l'entretien d'une pépinière de mûriers ; le Gouverneur, enfin, lui accorda son appui dans le procès que Charles intentait aux Jésuites en restitution d'une propriété qu'un parent défunt leur avait léguée. (Milleli).

Donc rien d'étonnant à ce que, vu la place que Marbeuf tenait dans la famille de Charles Bonaparte — Jung dit que ce dernier était « toujours absent, et tout à ses plaisirs ou à la réalisation de ses rêves de fortune » — et, d'autre part, vu la beauté et la jeunesse de Laetitia, l'opinion publique ait supposé des mobiles amoureux à l'intérêt que le gouverneur portait à cette famille, et que de la sorte on en soit arrivé aux mêmes conclusions que le petit garçon. Coston dit : « La malveillance s'est fait la plaisanterie de trouver ici une autre « cause ». Kircheisen, de même que Masson, recueille ces on-dit, d'après lesquels on accusait la mère de Napoléon d'avoir été « plus qu'une amie » pour le vieux Marbeuf, mais il ajoute que son caractère droit, si essentiellement corse, serait, à lui seul, un garant suffisant de l'absurdité de ces bruits ; elle n'était pas légère d'aileurs, et sa beauté aurait excité plus d'admiration que de désirs. J'ai idée qu'un reste de ces soupçons persiste dans le texte par lequel les Bonaparte furent proscrits après la rupture avec Paoli. Nous y lisons : « Les Bonaparte sont nés dans l'ordure du despo- « tisme, ils ont grandi sous les yeux et aux frais d'un pacha « (Marbeuf) habitué au luxe. »

Quoi qu'il en soit, ce qui importe pour notre étude, c'est de montrer que le petit Napoléon avait, tout comme les autres, des points d'appui suffisants pour croire à une liaison de sa mère avec Marbeuf, liaison tolérée, sinon encouragée par son père ; que du moins il eut des raisons pour se forger un fantasme qui, comme nous le savons, a toute la valeur d'un fait réel. Et que ce fût réellement le cas, que tel fût le véritable sens du reproche adressé à son père : « d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France », voilà qui est clairement indiqué par un propos de Napoléon datant d'une époque ultérieure, quand il parle des impressions de son premier congé passé en Corse après une absence de huit ans : « Il ne man- « qua à mon bonheur que deux hommes chéris : mon père et « le comte Marbeuf, que nous avions perdu le vingt septem- « bre (cinq jours avant l'arrivée de Napoléon) et que ma fa- « mille regretta longtemps ».

Dans ce rapprochement de Marbeuf et du père, au point de vue de la valeur affective, nous trouvons non seulement la

confirmation de la conception sexuelle de ces mots « il a con-« couru à la réunion de la Corse à la France », mais elle rend très vraisemblable qu'en conséquence de ce fantasme, Napoléon ait dû nourrir une certaine incertitude relative à qui des deux était son père. Ce doute trouva sa projection légale dans l'article du Code Civil : la recherche de la paternité est interdite.

D'ailleurs, à la lumière de ce fantasme, la réflexion de Napoléon, citée plus haut, touchant le connétable de Bourbon : « son crime réel a été d'avoir attaqué la patrie avec des étran-« gers » signifie, dans le langage de l'inconscient : il ne faut pas mettre sa mère en contact sexuel avec des étrangers. Il suffit de se rappeler, que, dans leur ignorance, beaucoup d'enfants s'imaginent que les rapports entre les sexes consistent en un acte de violence contre la femme, en un combat cruel, ce par quoi ces enfants manifestent leurs penchants sadiques, penchants qu'on ne saurait guère refuser au jeune Napoléon. Le reproche adressé au connétable de Bourbon correspond alors parfaitement, quant au sens, au reproche adressé au père.

Et d'autres problèmes se résolvent maintenant ; par exemple lorsque nous entendons Napoléon, à l'âge de dix-sept ans, dans son ouvrage *Sur le suicide,* parler de se tuer, parce que « ses compatriotes chargés de chaînes baisent en tremblant la « main qui les opprime », donc pour une chose qui existait depuis sa naissance, et à laquelle il avait eu le temps de s'habituer : « Français, s'écrie-t-il, non contents de nous avoir « ravi tout ce que nous chérissions, vous avez encore corrompu « nos mœurs. Le tableau actuel de ma patrie et l'impuissance « de le changer, est donc une nouvelle raison de fuir une terre « où *je suis obligé par devoir de louer les hommes que je dois* « *haïr par vertu.* Quand j'arriverai dans ma patrie, quelle « figure y faire ? quel langage tenir ?..... La vie m'est à « charge parce que je ne goûte aucun plaisir et que tout est « peine pour moi. Elle m'est à charge parce que *les hommes* « *avec qui je vis et vivrai probablement toujours,* *ont des* « *mœurs aussi éloignées des miennes* que la clarté de la lune « diffère de celle du soleil. »

Une conséquence de ce fantasme fut évidemment que, dans

la vie sexuelle de Napoléon, l'idée de l'adultère reçut un si puissant investissement que l'adultère lui semblait une faute, un délit graves. Ceci résulte clairement de ses écrits de jeunesse, particulièrement de son *Discours de Lyon,* tout plein d'invectives véhémentes contre le célibat et les célibataires que l'on devrait empêcher par raison d'Etat d'aller demander aux femmes des autres la satisfaction de leurs désirs. Or M. de Marbeuf était garçon, et ne se maria qu'en 1784, à soixante-douze ans ; à ce moment Napoléon avait déjà quinze ans.

D'ailleurs ce complexe nous est dévoilé, selon moi, par une curieuse erreur de Napoléon. Dans son *Mémorial de Saint-Hélène* il raconte qu'à vingt-cinq ans, alors qu'il était général d'artillerie dans l'armée d'Italie, il s'était rendu coupable d'une faute grave : Pour faire plaisir à une jolie femme, Louise Turreau de Lignières, jeune épouse du Représentant du peuple, il avait sacrifié quelques hommes, comme preuve de gratitude pour des faveurs reçues. « J'étais alors encore « fort jeune, fier et heureux de mon petit succès. Alors je « cherchai à me montrer reconnaissant par toutes les atten- « tions dont je disposais. Vous verrez bientôt à quel degré « l'abus du pouvoir peut conduire et de quoi dépend souvent « le sort humain. Car moi, je ne suis pas meilleur que les « autres. Me promenant avec Mme Turreau pendant une belle « matinée de septembre près du Col de Tende, au milieu de « nos positions, il me vint l'idée de jouer devant ses yeux un « peu la guerre. Je commandai l'attaque des avant-postes. « Nous fûmes certes vainqueurs, mais naturellement il ne « pouvait s'agir d'aucun résultat. L'attaque ne fut que pure « fantaisie..... et pourtant quelques hommes restèrent sur « place ! Chaque fois que j'y pense je me fais les plus grands « reproches. »

Gertrude et Frédéric Kircheisen contestent l'exactitude de ce souvenir de l'empereur; d'abord parce que, vu son caractère, il était incapable d'une telle légèreté; de plus, d'après Mme Turreau, ce combat d'avant-postes eut lieu en effet, mais il n'avait nullement été engagé pour l'amour d'elle; donc, pas par vain désir de plaire. D'ailleurs F. Kircheisen démontre de façon très plausible que Napoléon se trompe dans

ses souvenirs, aussi bien sur la date que sur le lieu; car M. et Mme Turreau ne sont arrivés de Paris à Nice que le 21 septembre et ne rejoignirent l'armée qu'après; de plus il est improbable que le combat ait eu lieu dans les environs du col de Tende, car en septembre il n'était plus question de ce col, de sorte que le petit événement cité par Napoléon pourrait avoir eu lieu le 26 septembre, lors de l'attaque de la redoute de l'Union près de Vado.

Or, selon moi, la solution de ce problème ne présentera aucune difficulté ; nous allons, tout comme dans l'analyse du remords névrotique, admettre que le sentiment de reproche est justifié, mettre seulement en doute son contenu, en tenant compte surtout de ce que Kircheisen nous affirme ; c'est-à-dire, nous supposerons que cet indéniable sentiment de reproche se rapporte à un autre sujet, et que son prétendu contenu n'est ici mis en avant que pour en remplacer un autre. Et nous devinons sans peine quel était le sujet véritable de cet auto-reproche, si nous considérons, d'une part que Napoléon s'y accuse d'avoir commis une mauvaise action afin de faire plaisir à une femme, et que, d'autre part, nous apprenons qu'il aurait entretenu dans cette même année des relations adultères avec quatre femmes. (Mesdames Carteux, Ricord, Saliceti, Turreau). Alors « rien d'étonnant à ce que « quelques hommes soient restés sur place. » Et c'est lui, Napoléon, qui, trois ans plus tôt, dans son « Discours de Lyon », demandait qu'on dénonçât les célibataires adultères devant la société entière. « Vous les dénoncerez dès lors à « la société entière. » En effet il se punit lui-même, en faisant à ses fidèles le récit d'un sien forfait.

Cette interprétation est en quelque sorte confirmée par le passage contenu dans le récit : « l'attaque était une pure fantaisie » ; notre expérience de l'interprétation des rêves nous autorise à voir dans ce passage une allusion comme à l'irréalité de la chose contée, c'est un avis au lecteur à lire entre les lignes.

Par contre les mots « abus de pouvoir » me semblent indiquer l'origine de son aversion pour l'adultère et du conflit qui en dérive : l'abus de pouvoir avait été attribué au puissant gouverneur Marbeuf.

Sans aucun doute, c'est à cette même source qu'il faut ramener le soin si caractéristique que Napoléon avait des « apparences » par rapport à son propre mariage. Jamais il n'eut, comme ses prédécesseurs sur le trône de France, de maîtresse en titre ; ce fut toujours avec la plus grande discrétion et dans les appartements intimes des Tuileries qu'il se livrait à l'amour illégitime, bien qu'il n'hésitât jamais à avouer franchement ses infidélités à sa femme, et même à lui parler parfois de ses aventures.

*
* *

Il est évident que ce fantasme de Napoléon a décidé de son attitude envers la femme. Elle a engendré cette *condition de l'amour : l'infidélité* (Freud) et la dépravation de la femme; la femme aimée doit être infidèle, comme l'était sa mère. Cette condition est particulièrement accentuée dans l'inconscient de Napoléon.

Nous pouvons facilement observer ceci dans sa manière d'être avec Joséphine : A peine marié à la belle créole dont il était follement amoureux, et qu'il avait épousée en dépit de toutes les aventures amoureuses qu'on lui prêtait — ou peut-être à cause d'elles —, au cours de son premier mariage, et quoiqu'elle ait été la maîtresse de Barras — ou peut-être parce qu'elle l'avait été —, il est forcé de la quitter, pour rejoindre l'armée d'Italie au titre de commandant en chef qu'on venait de lui conférer. De Milan, il lui écrit des lettres orageuses, ardentes d'amour, et la supplie de venir le rejoindre, car le désir d'elle le consume. Et comme l'ingrate, tout absorbée par les multiples plaisirs de Paris, hésite à se rendre auprès de lui, le malheureux époux, marié depuis quelques mois à peine, dit à Marmont : « Ma femme est ou malade ou « infidèle ».

Or elle le trompe en effet, si ce n'est à ce moment-là, en tout cas peu de temps après, lorsque, arrivée enfin à Milan, elle y resta seule après avoir été peu de temps avec son mari. Napoléon marchait sur Vérone au-devant de l'ennemi. C'est là qu'elle eut avec un officier quelconque, nommé Charles, une liaison qui devint bientôt le sujet des commérages de la ville ; la famille de Napoléon, toujours mal disposée pour Joséphine

(la vieille, comme on l'y appelait), s'empressa de saisir cette occasion pour faire devant Napoléon des insinuations fort transparentes sur la conduite de sa femme. Cependant, dans aucune des lettres qu'il a écrites ensuite à Joséphine, il ne se trouve trace de ces révélations si accablantes. Ces lettres respirent le même intense amour et le même désir ardent que les précédentes, si ce n'est que par ci, par là, il s'y mêle un ton d'amertume, provoqué par l'indifférence manifeste et le silence persistant de l'adorée.

Même lorsque le vainqueur, couvert de gloire, accourt à Milan pour déposer aux pieds de Joséphine l'hommage de ses succès, et pour serrer dans ses bras celle qu'il adore et qu'il désire si ardemment, lorsque à ce moment il acquiert la certitude qu'elle le trompe, — elle est à Gênes avec Charles —, il se lamente une nuit entière, mais ensuite, s'accrochant au piètre faux-fuyant qu'elle lui présente, il lui accorde son pardon dès le lendemain et termine sa lettre par ces mots : « J'ouvre encore une fois ma lettre pour t'envoyer un baiser... » « oh Joséphine ! oh Joséphine ! » et se contente, sous un prétexte quelconque, de faire rayer son rival de la liste des officiers. Ce qui est certain, c'est que cette infidélité de Joséphine n'eut aucune influence sur les sentiments de Napoléon car, un an après, nous lisons dans une lettre de Berthier à Joséphine : « Je vous suis tellement attaché que je vous dirais sûrement si « Bonaparte avait la moindre rancune contre vous. Cela je « vous le jure, non, il n'a rien contre vous. Il vous aime, il « vous adore ».

Et deux ans plus tard, lorsque Joséphine, pendant la campagne d'Egypte, s'installe avec le même M. Charles à la Malmaison pour y filer une véritable idylle et pour passer avec son amant des semaines d'un bonheur sans nuages, ce que la famille et les amis s'empressent de rapporter à Napoléon, il exprime bien quelques plaintes dans ses lettres à Joseph et à ses intimes; de retour à Paris, il s'isole de tout le monde, même de Joséphine, mais, après avoir boudé pendant trois jours, il cède aux instances de ses beaux-enfants et accorde à sa femme un pardon qui semble absolu. Il faut croire que cette aventure, si tragique pour bien des maris, fut vite oubliée par Napoléon, puisque peu après il fait de

la Malmaison son séjour favori, de cette même Malmaison qui avait été le théâtre de la trahison. Et plus tard, durant sa vie commune avec Joséphine, nous ne rencontrons pas un seul indice qui pourrait prouver que l'infidélité de la femme ait jeté une ombre sur les sentiments de l'époux. Que la première ardeur se fût apaisée plus tard, c'est un phénomène habituel à tous les ménages où l'amour cède la place à une affectueuse amitié. D'ailleurs, tous les initiés sont d'accord pour affirmer que ce mariage fut fort heureux, que Napoléon était un époux pacifique et conciliant qui, toujours et partout, pensait à sa Joséphine, qu'il la comblait de cadeaux précieux, qu'en quittant les autres femmes il aimait toujours revenir à elle et se sentait heureux de sa possession; à preuve ces paroles adressées à Rœderer : « Si je ne trouvais le repos et « le contentement dans ma vie domestique, je serais un « homme fort malheureux ».

En présence de cette façon de réagir, je me crois en droit de supposer que la phrase de Napoléon : « L'adultère n'est « pas un phénomène, mais une affaire de canapé; il est tout « commun » était simplement un moyen, une tentative de rendre cette conception voluptueuse de l'inconscient — en en rabaissant la portée et en la généralisant — supportable au conscient, avec lequel elle est incompatible, et d'éviter ainsi un conflit.

Néanmoins, nous l'avons dit, cette exigence inconsciente ne s'adressait qu'à la femme aimée; là où son cœur ne parlait pas ou n'était engagé qu'en partie, il exigeait fidélité et pureté de la femme. Il en est ainsi avec Marie-Louise, pour laquelle il ne ressentait guère ce qu'on peut appeler de l'amour. Bien que sa grande jeunesse, son éducation et son manque de tempérament eussent dû la mettre à l'abri de tout soupçon, il la surveillait de très près. Nul homme n'avait accès dans ses appartements sans la permission de l'empereur ; il ordonnait qu'une dame d'honneur assistât aux leçons; toujours une dame d'honneur devait être présente de jour et de nuit; il fallait, pour parvenir à la chambre de l'impératrice, traverser la chambre d'une dame de la Cour; dans une lettre il adresse à sa femme de sévères remontrances parce que, étant au lit, elle avait reçu Cambacérès. Pour justifier

ces façons d'agir, l'empereur dit : « La souveraine d'un grand « empire doit être au-dessus de tout soupçon » et les biographes, ne sachant comment s'y prendre, s'en tiennent à cette explication.

Quant à nous, nous y voyons une rationalisation, surtout si nous considérons combien il était sévère sur ce point envers les femmes qui n'étaient point si près de son cœur, ou qui lui étaient plus ou moins indifférentes. Voici quelques exemples d'après G. Kircheisen : il ferma lui-même sa Cour à Mme Visconti, maîtresse de son ami intime Berthier, bien qu'elle y eût plein droit de par son rang et sa naissance; l'accès de la Cour fut interdit à la femme de Talleyrand pour la seule raison qu'avant son mariage (que Talleyrand avait d'ailleurs conclu sous la pression de l'empereur), elle avait été la maîtresse de son mari. On refuse un monument à la grande Agnès Sorel parce qu'elle avait été la maîtresse du roi. Et avec quelle ignoble ingratitude le consul et empereur traite la charmante Mme Tallien, la femme gâtée des Parisiens, « Notre-Dame de Thermidor » et « Propriété du gouvernement »; il lui devait cependant de la gratitude pour l'hospitalité qu'elle avait offerte jadis au général Bonaparte, destitué et pauvre, auquel elle avait même procuré un nouvel uniforme. Il lui refusa sans pitié l'entrée de la Cour malgré ses prières réitérées. Déjà auparavant, il avait enjoint à Joséphine de rompre tout commerce avec cette amie, certainement de ses amies la plus intime, et, devenu empereur, il tolère même que Mme Tallien soit désignée dans le bulletin officiel de la police sous le nom de *fille !* Et tout cela parce que cette femme, fort distinguée d'ailleurs, avait mené une vie amoureuse assez mouvementée, il est vrai, bien qu'après son mariage elle ait été irréprochable.

Le grand empereur n'hésite pas non plus à faire dénoncer à son mari Mme Regnault, dont le boudoir est stigmatisé « la plus grande honte de Paris ». Il ne pardonna même jamais à son frère Lucien d'avoir épousé une Mme Jouberton, avec laquelle il avait eu un enfant avant le mariage, qu'il veut faire rompre à tout prix.

Mais nous trouvons aussi chez Napoléon et à un haut degré un élément inséparable de ce *complexe de fille* ou *d'infidè-*

lité : le mépris de la femme aimée et infidèle. Cet élément est chez lui de même transposé. Son mépris de la femme avait valu à Napoléon une certaine célébrité; il ne méprisait pas seulement les femmes dont la vie n'était pas irréprochable, mais aussi celles dont la conduite était impeccable, celles qui avaient accès à cette Cour si froide et guindée; en un mot, il les méprisait toutes. A la Cour, toutes les dames tremblaient devant lui, il les embarrassait par des questions choquantes, parfois brutales; il demandait aux jeunes filles combien d'enfants elles avaient, depuis quand elles étaient enceintes; il blâmait la laideur des laides, trouvait souvent à redire à leurs toilettes et parlait devant tout le monde de leurs aventures. Ce mépris de la femme trouve sa brutale expression dans l'aventure bien connue avec Mme Duchesnois, la célèbre actrice de la Comédie Française. Le Premier Consul lui assigne un rendez-vous dans ses appartements privés ; étant occupé à travailler, il la fait attendre; sur les réclamations de la dame, il la fait se dévêtir pour la renvoyer simplement sans la moindre excuse, après qu'elle l'eût attendu des heures entières, presque nue et grelottant de froid.

Et nulle qualité d'esprit ou d'intelligence ne pouvait atténuer ce mépris; au contraire, ces qualités chez une femme étaient susceptibles, parce que menaçant ce complexe, de provoquer une aversion plus grande de sa part. Le sort de Mme de Stael, bannie de Paris, ainsi que celui de la reine Louise de Prusse et de plusieurs autres, en sont une preuve manifeste.

« Il n'était faible qu'envers une seule », dit G. Kircheisen, « envers Joséphine ». C'est tout simplement qu'elle réalisait sa condition d'amour : l'infidélité de la femme; ses sentiments envers elle, comme toujours dans ces cas-là, se réglaient de telle sorte que les émotions contradictoires, résidant sans heurt l'une auprès de l'autre dans son inconscient, fussent transposées sur d'autres femmes par son conscient, qui lui seul peut créer et ressentir les contrastes. Et ainsi on comprend pourquoi il demandait fidélité et vertu à la femme qui lui était indifférente, tout en éprouvant pour elle le mépris qui, dans son inconscient, revenait à l'objet d'amour.

*
* *

Une singularité du jeune Napoléon, rapportée par tous les biographes, Coston, Chuquet, Fournier, Kircheisen, etc., et qu'il aurait manifestée durant tout le temps de son séjour à l'école de Brienne, c'est-à-dire de sa neuvième à sa quinzième année, et que je rapporte ici textuellement d'après Chuquet, nous démontrera d'une part la valeur affective de ce fantasme, et d'autre part sera une preuve de l'exactitude de notre interprétation :

« Le principal avait distribué entre les élèves une grande « étendue de terrain qu'ils pouvaient remuer et cultiver à « leur guise. Bonaparte décida, força deux de ses camarades « à lui céder leur part, et du sol dont il était maître il fit un « jardin. Il employa l'argent qu'il recevait pour ses menues « dépenses à l'achat de piquets, et une forte palissade défen- « dit l'accès de son petit domaine... Là Bonaparte passait le « temps de ses récréations à lire ou à rêver, et malheur, « raconte un élève, malheur à ceux qui, par curiosité ou par « malveillance, ou par badinage, osaient le troubler dans son « repos ! Il s'élançait furieux de sa retraite pour les repous- « ser, sans s'effrayer de leur nombre. »

Ajoutons ici une autre scène, notée également par tous les auteurs, et que je cite d'après Kircheisen : « La dernière « année de son séjour à Brienne, il fournit un exemple de « cette rage égoïste qui lui faisait oublier toutes les souf- « frances d'autrui dès qu'un incident imprévu troublait ses « propres penchants. Chaque année l'école fêtait la Saint- « Louis en l'honneur du roi. Ce jour-là les élèves avaient « toute liberté. Le comble de la joie était que chaque élève « ayant dépassé la quatorzième année recevait une certaine « quantité de poudre à canon, destinée au feu d'artifice pré- « paré plusieurs jours d'avance. Le bonheur était général; « tous les élèves étaient, durant les semaines qui précédaient « la fête, dans une attente et une surexcitation fiévreuses. « On fut frappé de ce que le jeune Bonaparte, qui allait pour « la dernière fois célébrer la Saint-Louis avec ses camarades, « se montrât plus renfrogné et plus inaccessible que jamais. « De toute la journée il ne quitta pas sa cachette et restait

« courbé sur ses livres et ses atlas. Est-ce que le futur républicain se refusait, dès cette époque, à prendre part à une « fête en l'honneur du roi ? N'était-ce qu'un caprice ? On ne « sait rien des sentiments qui animaient Napoléon à cet « égard dans ce temps-là; toujours est-il que, pour une rai- « son quelconque, il montra une certaine répugnance à se « prêter à la joie générale. Un de ses voisins avait installé « dans le jardin contigu au sien une pièce d'artifice qu'il « avait construite lui-même et qu'il voulait tirer devant quel- « ques amis. Vers neuf heures, les jeunes gens se rassem- « blent dans le jardinet et, pleins d'admiration, se placent « autour de l'œuvre de leur camarade. Tout à coup, une « détonation terrible : quelques étincelles étaient tombées « dans la boîte à poudre, laissée ouverte par imprudence. Il « y eut grande panique parmi les jeunes gens; ils cherchaient « tous à se sauver le plus vite possible. Dans leur trouble, « quelques garçons escaladèrent la clôture en planches qui « séparait le jardin de Napoléon de celui de son voisin, et « en renversèrent quelques-unes qui n'étaient pas bien soli- « des. A ce moment Napoléon, écumant de rage, prend une « hache et se jette sur ceux qui troublaient son repos et les « repousse vers le foyer d'incendie. Que lui importait l'infor- « tune de ses camarades ? Une seule pensée le tenait : On « l'avait arraché à ses études, on avait violé son sanctuaire ».

Quel acte symptomatique d'une prodigieuse éloquence, pour celui qui veut voir ! Dépouillons cet acte de son enveloppe symbolique, et nous apprendrons qu'il nous dit la même chose que « attaquer la patrie avec les étrangers », ou « il a concouru à la réunion à la France », ce qui veut dire qu'on ne doit laisser personne s'approcher de la mère, mais qu'il faut la posséder absolument tout seul.

Pour convaincre le lecteur le plus sceptique de l'exactitude fondée de cette interprétation symbolique, nous n'avons qu'à citer un passage de l'ouvrage de *F. Müller-Lyer* : « Phasen der Liebe », où il est dit (page 24) : « *Selon Napoléon, c'est* « *au mari qu'appartiennent les enfants de la femme,* même « s'ils ont été engendrés par un autre homme; car *la femme* « *lui appartient tout comme ce qui pousse dans un jardin* « *appartient au propriétaire de ce jardin* ». Ainsi Napoléon

« continue à envisager Hortense et Eugène comme *fruits de* « *Joséphine* » (en italique dans le texte). (Masson : Napoléon et sa famille, vol. 1, p. 142).

*
* *

L'étonnement concernant l'attitude et les allures singulièrement moroses et inaccessibles de Napoléon à cette occasion, allures qui semblèrent tout aussi énigmatiques à son entourage d'alors qu'à ses biographes modernes, disparaît quand on se rappelle qu'il s'agissait alors de la fête du roi; que roi, empereur et en général toute autorité est le symbole type du père, que l'effet de ce symbole typique dut être extrêmement grossi lors de cette fête, parce que, comme le rapporte Chuquet, on avait placé au-dessus du portail principal un grand transparent, représentant Louis XVI s'appuyant sur la Justice et la Vérité avec cette légende : *A Louis XVI, notre père*. Ainsi l'attitude de Napoléon, si particulière en ce jour, devient pour nous l'indice de ses sentiments d'éloignement et d'hostilité envers son père, sentiments que nous avions constatés dans le reproche cité plus haut.

Mais ce ne sont pas les seuls indices; car dans ses écrits aussi bien que dans ses lettres, nous trouvons des preuves assez éloquentes de cet état d'esprit. Je rappelle le passage cité plus haut du *Discours de Lyon*, qui exprimait si clairement la transposition libidinale de la mère sur la terre et sur sa possession. Au cours de ce récit, le jeune homme dépouillé de ses droits, rempli d'amertume, se réfugie près de son père qui le console, le secourt et l'apaise. Mais de ce même père il dit là aussi dans un autre passage : « Mon père m'appelle « du sein de l'autre vie » — le père de Napoléon était mort depuis des années — il le met instantanément en garde contre la cupidité qui porte toujours malheur; il lui crie : « Ne « vous laissez jamais séduire par la cupidité ni par la pas- « sion violente ». Et si nous lisons que le jeune homme, « lorsque son âme est accessible à la douleur ou à l'appétit « déréglé, il court près des cendres vénérables de son père « reprendre le goût du devoir et de la simplicité », et si nous

dépouillons ce fantasme de son contenu symbolique, ne voyons-nous pas Napoléon lutter pour ainsi dire contre une défense du père datant des temps immémoriaux, et touchant le désir incestueux de la mère ?

Masson prétend que la « mort de son père (24 février 1785) « ne cause point à Napoléon une douleur qu'il ait besoin « d'épancher en *voceri*. Cela est bon pour les femmes. Lui « la prend en homme, en soldat qu'il est déjà. Tout enfant « il a peu vécu avec lui, depuis six ans il l'a vu une fois pen- « dant une heure. Il ne peut donc éprouver pour lui cette « tendresse qui est surtout faite d'habitude et d'impressions « quotidiennes ».

Tous les biographes sont d'accord pour trouver choquantes les lettres de condoléances que Napoléon adresse à cette occasion à son oncle Lucien, ainsi qu'à sa mère; Chuquet en parle comme suit : « La douleur de Napoléon fut extrême lorsqu'il « sut la mort de son père. Elle ne s'exprime pas dans ses « lettres avec autant de naturel et de vivacité qu'on le vou- « drait. Le ton est digne mais un peu froid, cérémonieux, « solennel. Il y a dans ces lignes tracées par un enfant de « seize ans trop de soin et d'apprêt ».

Encore dix-sept ans plus tard, nous trouvons des traces de cet état d'esprit, lorsqu'en 1802 le Premier Consul repousse la requête et la résolution du Conseil Municipal de Montpellier d'ériger un monument à son père, mort durant son passage dans cette ville, à l'homme auquel le monde est redevable de son grand fils. Napoléon motive son refus par les arguments suivants, assez plats d'ailleurs : « Laissons cela, ne « troublons pas la paix des morts, laissons leurs cendres « tranquilles. Je perdis aussi mon grand-père, mon arrière- « grand-père ; pourquoi ne fit-on rien pour eux ? Cela mène « trop loin ».

C'est pour la même raison, parce qu'il connaissait l'état d'esprit de Napoléon, que Louis Bonaparte fait exhumer le corps de son père à l'insu de son frère, pour le faire transporter à Saint-Leu, où il lui fait ériger un monument funéraire.

L'amour pour son père n'est cependant pas moins intense que cet éloignement ; cet amour est si fort que parfois il le pousse à abandonner son moi psychique pour se sentir *un* avec

son père, pour s'identifier à lui, pour être lui-même le père; et si nous voulons bien voir combien Napoléon fut bien le père, nous n'avons qu'à lire les lettres qu'il écrivait à l'âge de quinze ans à son père et à son oncle Paravicini, lettres relatives aux affaires de son frère Joseph. Avec quelle tendresse, quelle sollicitude, quelle précision ce jeune garçon y discute les questions. « Quel avantage pour la famille », voilà son mot d'ordre.

Après la mort de son père « son unique pensée est de gagner un peu d'argent pour secourir les siens » (Kircheisen). Comme lieutenant en second à Valence, et lors de son premier congé, à l'âge de dix-sept ans à peine, il est accablé par le souci des siens; il se fait toujours instruire par Joseph de leur situation désespérée. Ni à ce moment-là ni plus tard, il ne songe un seul instant qu'il n'est que le puîné, et que le rôle de soutien de famille reviendrait plutôt à Joseph son frère aîné. Il prend au contraire sur lui, et cela avec un empressement tout naturel, toutes les charges de famille, quelque lourdes et diverses qu'elles soient. Au séminaire ecclésiastique d'Aix, il intervient en faveur de Lucien ; il prolonge son congé à Ajaccio pour que les siens puissent profiter de ses émoluments ; à Ajaccio il fait tous ses efforts pour obtenir un résultat dans l'affaire de la subvention suspendue de la pépinière des mûriers ; il fait à cet effet un voyage à Paris, où il se présente chez qui de droit. « Il ne négligea rien pour faire respec-
« ter ses droits, et montra en cette occasion la même ténacité
« et la même persévérance que son père ; il ne se laisse pas
« éconduire trop vite, il était bien trop le fils de Charles » (Kircheisen). Il défend si bien les intérêts de la famille qu'il remporte un succès partiel. Mais cela ne lui suffit pas; il s'adresse à Versailles, obtient une audience de Brienne, ministre des Finances, et lui présente la requête d'une bourse pour Lucien. Et tout cela alors qu'il avait à peine dix-sept ans ! De retour à Ajaccio, nous le voyons aider vaillamment sa mère, il écrit pour elle toutes sortes de requêtes, il est « son
« conseil et son interprète près des autorités et se donne la
« plus grande peine pour alléger le sort de sa mère ».

Ses sœurs et frères témoignent eux-mêmes combien il se sentait père, et combien eux-mêmes le regardaient comme tel.

Joseph dit par exemple : « Quand Napoléon parlait, il fallait « s'incliner, et nous obéissions tous ». Lucien, dans ses Mémoires, raconte : « On ne discutait pas avec lui, il se fâchait « des moindres observations, et s'emportait à la plus petite « résistance ». Même Jospeh n'osait répliquer à son frère. Sa sœur Marianne-Elisa le dit encore plus ouvertement, lorsque, pour demander à quitter Saint-Cyr, elle écrit dans sa requête : « N'ayant jamais connu d'autre père que mon frère... »

Pauvre lieutenant à Auxonne, il prenait chez lui à sa charge son plus jeune frère Louis, plus tard roi de Hollande, pour lequel on ne pouvait obtenir de bourse. De sa maigre solde de lieutenant il l'entretient, et, s'imposant les plus durs sacrifices, il l'instruit et l'élève avec grand soin ; il est fier de ses progrès comme seul un père peut l'être de son enfant, il écrit : « Sûrement il deviendra le meilleur de nous quatre ».

Après la fuite de Corse, c'est lui, le capitaine Bonaparte, qui entretient seul sa famille, presque dénuée de toutes ressources, quoique ses ressources à lui fussent bien restreintes. Et bientôt après, lorsque, sur son refus de se laisser transférer de l'artillerie à l'infanterie, général rayé du cadre des officiers, il erre dans Paris, presque sans moyens de subsistance, plein d'amertume, désespérant de lui et de la vie, le bonheur des siens est toujours le centre de ses préoccupations. Bien que malheureux et sans espoir, « là où il s'agit de sa famille », écrit Masson, « il n'est plus le même. Alors nulle peine ne « lui répugne et rien ne lui est trop onéreux. Et en ces jours « il donne tant de preuves de dévouement pour les siens, que « le doute de la vivacité, de la profondeur et de la force de « ses sentiments devient impossible ». Je ne saurais que me joindre à Masson, quand il nomme paternelle cette sollicitude de Napoléon; car seul le sentiment paternel le plus intense pouvait lui dicter les paroles suivantes qu'il adressa à Joseph : « Tu sais, je ne vis que par la joie que je prépare aux miens. « Si mes espérances sont favorisées par le bonheur qui ne me « quitte jamais dans mes entreprises, je pourrai vous rendre « heureux et remplir vos vœux ».

A l'époque de son élévation, après le treize vendémiaire, les siens ne cessent d'être l'objet de sa plus tendre sollicitude, que dis-je ? ils le sont plus que jamais ! Le chef de l'armée

de l'intérieur, surchargé de travail, qui chaque mois fait parvenir à sa famille des sommes considérables, trouve encore les loisirs nécessaires pour aplanir le chemin et assurer l'avenir des uns et des autres. Tantôt c'est à Joseph qu'il procure des recommandations utiles, tantôt il obtient pour Lucien une place avantageuse ; il s'occupe de la carrière d'officier de Louis, fait entrer le petit Jérôme dans une pension de Paris et s'intéresse aux progrès de ses études. Il caractérise au mieux lui-même son activité quand il écrit : « Je ne puis faire « davantage que je ne fais déjà pour tous ».

D'après Masson, il aurait manifesté, pour servir les siens, « une diligence, une patience, une volonté qui seraient justement étonnantes si on ne l'avait pas vu à l'œuvre plus tôt, si l'on ne savait quels efforts il faisait pour eux depuis la mort de leur père ».

Cependant il ne prend pas seulement les devoirs de père à sa charge, il s'en arroge aussi les droits pour décider du sort de ses frères et sœurs, et il étend ces prérogatives jusqu'au domaine le plus intime et le plus réservé, jusqu'à leurs amours et à leurs ménages ; l'histoire des mariages de Marianne-Elisa, de Jérôme et surtout celui de Lucien en font preuve. La mercuriale épistolaire qu'il envoie à Pauline après son mariage avec Borghèse n'est pas moins instructive à cet égard. Pauline n'aime pas beaucoup Rome, et aurait grande envie d'échanger cette ville, ainsi que le mari, contre Paris. Napoléon, quoique occupé de grandes affaires, lui écrit : « Aimez votre mari et sa famille, soyez prévenante, accommodez-vous des mœurs de la ville de Rome et mettez-vous bien dans la tête que si, à l'âge que vous avez, vous vous laissez aller à de mauvais conseils, vous ne pouvez plus compter sur moi. Quant à Paris, vous pouvez être certaine que vous n'y trouverez aucun appui et que jamais je ne vous recevrai qu'avec votre mari. Si vous vous brouillez avec lui, la faute serait à vous, et alors la France vous serait interdite, vous perdriez votre bonheur et mon amitié ». Et Masson ajoute : « Toutefois, s'il fait la grosse voix, il n'est pourtant point si méchant qu'il en prend l'air », car il adresse pour cette même affaire une lettre à l'oncle Fesch, pleine de prévenance et de tendresse. Tout comme un père chez qui, poursuit Mas-

son, « dans la tendresse envers les siens, dans l'indulgence incessante avec laquelle il traite leurs fautes les plus graves, dans les illusions qu'il se fait sur eux, dans son zèle de les porter aux plus hautes places, sans considérer autre chose que les liens du sang qui les unissent, on ressent ainsi qu'un point faible de sa raison est aussi un trait charmant de son cœur. »

Et combien cette paternité vibrait toujours en lui ! Même au moment de la catastrophe retentissante de sa chute, après avoir signé à Fontainebleau l'acte d'abdication, il ne trouve rien d'autre à dire à Caulaincourt que les paroles suivantes : « Faites en sorte que ma famille ait tout ce qu'il lui faut; c'est tout ce que je demande ».

*
* *

De tous ses prédécesseurs sur le trône de France, de même que de toutes les autres figures de l'histoire, il n'en est pas pour qui l'empereur Napoléon ait éprouvé autant d'admiration et de vénération que pour Charlemagne.

A toute occasion il rappelle sa mémoire, lui dédie le magnifique monument de la place Vendôme, lui érige une statue à Aix-la-Chapelle et entoure les reliques de Charlemagne d'une vénération particulière.

Il prend Charlemagne en modèle et en exemple, tant en grand qu'en petit, car non seulement, à l'instar de Charlemagne, il demande au pape, et à lui seul, son investiture, mais le costume de la cérémonie du Sacre est dessiné sur le modèle de celui de Charlemagne, et l'empereur choisit également pour lui-même les armoiries qu'on attribue à Charlemagne; le jour du couronnement il porte les anciens insignes impériaux, la couronne, le sceptre et le glaive. La plupart des titres dont il décore ses grands dignitaires sont également empruntés au Saint Empire Romain de Charlemagne.

Comme lui, Napoléon a ses ducs et ses comtes, et, s'il nomme des chevaliers et des barons, c'est parce que ces titres existent également dans le Saint Empire de Charlemagne. Enfin si, par le sénatus-consulte du 17 février 1810, il confère au fils qu'il espère le titre et les honneurs de Roi de

Rome, avant même de conclure son second mariage, quelle preuve faut-il encore pour faire voir combien le préoccupent sans cesse les réminiscences de Charlemagne et de son empire !

Il rêve d'identifier complètement son empire à celui de Charlemagne, mais il y a plus: maintes fois Napoléon se désigne lui-même par le nom de Charlemagne, lorsqu'il dit p. e. « Je suis Charlemagne parce que comme Charlemagne je « réunis ma couronne de France à celle de Lombardie et que « mon empire touche à l'Orient », ou quand il écrit au cardinal Fesch, son envoyé à Rome : « Dites que je suis Charle- « magne, votre empereur, et que je veux être traité comme « tel ». Masson, à l'ouvrage duquel, *Napoléon chez lui,* sont pris les détails ci-dessus, explique cette attitude de Napoléon par sa tendance à donner plus d'importance au principe d'autorité représenté par lui et à l'affirmer, lequel principe manquait de l'appui le plus naturel et le plus puissant : d'une lignée de prédécesseurs au trône. C'est dans ce but qu'il aurait choisi Charlemagne comme modèle et exemple, parce que leurs destinées présentaient de grandes analogies. Pas plus que Charlemagne Napoléon n'avait aucun droit héréditaire; comme lui il était fondateur d'une dynastie nouvelle, comme lui il avait été élu par la nation entière ; lui aussi avait les yeux tournés vers l'Italie par lui-même deux fois conquise, lui aussi regarde son empire comme incomplet, s'il ne peut réunir sous son sceptre les Français et les nations de la péninsule hispanique. Lui aussi avait vu les Allemands de l'Est s'insurger contre le principe représenté par lui, et ses paladins avaient avec lui étouffé la rébellion. C'est pourquoi il aurait résolu de rallier la quatrième dynastie à la deuxième, et aurait fait de Charlemagne son « auguste prédécesseur ».

Voilà ce que croit Masson. Quant à nous, qui connaissons bien les modes d'expression de l'inconscient, d'apparence parfois si bizarre et comme tirés par les cheveux, et qui se servent des possibilités les plus saugrenues, et surtout des analogies de son les plus superficielles, nous nous rappellerons que le père de Napoléon s'appelait *Charles-Marie,* et serons convaincus que l'identification si absolue de Napoléon avec Charlemagne ne doit certes pas être entièrement attribuée à

la pensée consciente de Napoléon, mais, à un certain degré du moins, par la voie de la consonnance, doit être dérivée de l'identification inconsciente de l'empereur à son père. Comme preuve à l'appui, je répète l'exposé du sénatus-consulte cité plus haut, où il est dit :

« Napoléon s'abstint, aux premiers jours de sa gloire, d'en-« trer à Rome en vainqueur. Il se réserve d'y paraître en « père. Il veut y faire, une seconde fois, placer sur sa tête la « couronne de Charlemagne » !

C'est que, pour la psychologie infantile, qui survit dans l'inconscient, le père n'est pas seulement le roi et l'empereur, il est aussi, toujours, « le Grand » !

III

Nous venons de dépeindre l'état psychique du jeune Bonaparte jusqu'à la période traitée ici : il consiste en une fixation extraordinairement puissante à sa mère et, envers son père, en l'attitude qui correspond à cette fixation, avec ces sentiments contraires, amour et haine, que la psychologie des névroses connaît si bien sous le nom d'ambivalence.

Cet état psychique de Napoléon est le facteur qui dispose son âme à diverses éventualités : si la réalité vient à lui faillir, il pourra en résulter une névrose, si au contraire la réalité lui est favorable, une sublimation de la plus haute valeur pourra se développer.

La preuve en est que, vu la charge immense, d'après ce que nous venons de dire, qui pesait sur l'âme de Napoléon, les germes de la névrose existaient effectivement. Presque toutes les descriptions que les biographes tracent du jeune Napoléon contiennent pour les initiés les indices d'une névrose d'enfance et de puberté. Coston, par exemple, relève que, déjà à l'école d'Autun, Napoléon était morose et pensif, qu'il ne causait avec personne, se promenait solitaire ; et Jung trace de lui, à cette même époque, le portrait suivant : « Quel enfant ! « C'est un sauvage, un instinctif. Avec son teint pâle, ses « cheveux raides, sa petite taille, son regard fixe, son air

« chétif » ; puis il remarque : « Solitaire il a été, solitaire il « est, solitaire il restera ».

Ce caractère taciturne et renfermé, tout asocial, que les auteurs s'expliquent par la nostalgie de la patrie corse, et que Napoléon lui-même avoua plus tard, en disant qu'il avait toujours été mélancolique, s'aggrave encore pendant son séjour à Brienne. Condamné un jour à une pénitence qu'il devait vivement ressentir : il lui fallait dîner à genoux, au seuil du réfectoire, vêtu d'une haire — il se dérobe à la punition, au moment de la subir, par une forte attaque de nerfs et des vomissements.

Tous les auteurs s'accordent à noter les façons étranges, anormales, moroses, craintives et renfermées de Bonaparte dans la pré-puberté ; ils remarquent son penchant à la solitude, cause de son impopularité auprès de ses camarades ; Napoléon en convient d'ailleurs lui-même : « Mes camarades « ne m'aimaient guère ». Et dans sa peinture du Napoléon de cette période, Chuquet parle de « ses lèvres nerveusement « contractées », de ses accès « de colère et de fureur », tandis que Jung, certes le plus doué de ses bibliographes au point de vue de l'intuition, remarque : « L'enfant se replia sur lui-« même, vivant d'une existence toute d'imagination, de rêve-« ries et de souvenirs » et met au compte de « l'impétuosité « des idées qui bouillonnaient dans ce cerveau d'adolescent » l'anomalie de caractère du Napoléon de quatorze ans. Un an plus tard, encore à l'école militaire de Paris, Chuquet note l'introversion chez Napoléon, quand il dit : « Il est toujours « dans ses idées ». Et Jung, avec une grande perspicacité, porte le diagnostic de « début de névrose », racontant que le lieutenant Bonaparte, pendant son premier congé en Corse, inquiète les siens par des tirades empruntées à Rousseau et à Voltaire, qui ne trouvaient écho que près du vieil oncle, resté Corse par le cœur, tandis que la mère, impassible, les écoutait placidement, car « elle croyait son fils malade. De fait il « l'était moralement. Une fièvre nerveuse le minait » ; et en parlant du traité *Sur le suicide,* Jung écrit : « Tout est étrange « dans ce cri d'un Werther de dix-sept ans, officier du roi. La « haine de la France, l'âpre désir de jouissances qu'il ne peut « se procurer, les tableaux érotiques, la soif de la gloire, le

« besoin de poser pour ses concitoyens, la haine de ce qui « l'entoure, tout se retrouve dans cet écrit d'un malade, d'un « inconscient, dont une fièvre bizarre, véritable fièvre d'hal- « luciné, va diriger tous les actes, jusqu'à ce qu'il ait accom- « pli ses rêves les plus insensés » ! Bien que nous trouvions plus tard, dans la vie de Napoléon, dispersés, il est vrai, bien des traits névrotiques, nous nous bornerons au matériel déjà cité qui confirme notre assertion qu'une névrose aurait aussi bien pu naître d'une pareille tension psychique.

Malgré l'immense importance que nous attachons à la libido, sans doute exceptionnelle, de Napoléon, nous croyons cependant que ce furent les conditions réelles dans lesquelles il vivait alors qui endiguèrent et empêchèrent l'éclosion d'une névrose improductive et destructrice, et qui, avec ce même matériel psychique, engendrèrent au contraire une destinée plus grandiose, plus variée, plus productive que tout ce que nous connaissons dans les annales de l'histoire, une destinée que saurait à peine se figurer l'imagination la plus exaltée.

Il est vrai que cette manière de voir nous met en contradiction avec l'empereur déchu qui, à Sainte-Hélène, dans un accès de modestie exagérée, oubliant l'enjeu de sa propre personnalité, disait : « Rien n'était plus simple que mon éléva- « tion... elle résidait dans le caractère particulier du temps... « je suis le produit des circonstances » ; mais nous sommes d'accord avec certains biographes, entre autres Kircheisen quand il dit : « L'époque à laquelle vivait Napoléon poussait « son génie », et « ses facultés extraordinaires ne purent se « développer que dans une atmosphère comme celle de la « Révolution ». Cependant nous, qui ne nous bornons pas à la simple constatation de cette influence, nous chercherons à nous expliquer comment elle eut lieu et fut mise en valeur dans une direction bien déterminée.

*
* *

Lorsqu'on connait le principe dynamique d'après lequel travaille notre appareil psychique, on sait que, dans les sentiments ambivalents, les tendances opposées ne se concentrent sur le même objet d'amour qu'aussi longtemps que le senti-

ment négatif peut être encore neutralisé par l'amour. Là où ce n'est plus le cas, il y a multiplication de l'objet, d'où se formeront par les deux courants libidinaux, se mêlant en proportions inégales, des séries entières de nuance tantôt positive, tantôt négative.

Chez Napoléon, où une libido puissante rendait peut-être plus difficile la concentration de ces deux courants opposés sur le même objet, ce processus est facile à constater ; telle est aussi la situation psychique fondamentale sur laquelle nous allons baser la compréhension de nos problèmes.

Chez lui aussi nous voyons une série de pères ; sans parler de Charles Bonaparte, citons pour commencer seulement Marbeuf et Paoli, et observons comment son attitude en présence des diverses imagos du père est, ce qui est naturel, aussi ambivalente qu'à l'égard de l'original.

Nous parlerons séparément des rapports avec Paoli ; pour le moment remarquons seulement qu'envers Marbeuf Napoléon n'éprouvait pas seulement cette haine à laquelle l'analyse nous a fait conclure, mais que les indices d'un certain attachement de sa part ne manquent pas. Nous avons parlé déjà d'une manifestation de ce genre chez Napoléon (page 314) nous voulons relever ici, avec Chuquet, que Napoléon, qui mena dans ses écrits une campagne impitoyable contre les généraux français qui administraient la Corse avant la déclaration d'autonomie, n'y mêle jamais le nom de Marbeuf, et se contente d'en citer d'autres, comme Narbonne, Fritzlar ou Sionville, bien que justement ce fût Marbeuf qui, sur une plaque commémorative, était désigné « comme le tyran de la « Corse agonisante ».

Toutefois la liste des personnages cités plus haut n'épuise pas la série des pères chez Napoléon. Comme nous l'a montré l'acte si symptomatique de l'école de Brienne, nous y trouvons aussi le *roi*, ce père qui, de par l'évolution historique, a mis une si profonde empreinte dans le cœur humain.

Pour tous les biographes, Bonaparte est, dans cette période de sa vie, un républicain convaincu, fanatique ; Charlotte Robespierre, qui le désigne même du nom de « Montagnard », en a témoigné, et ses entretiens bien antérieurs de Valence avec Montalivet et Sucy, mais surtout ses œuvres de jeunesse, où

l'officier royal se dévoile ennemi acharné de la royauté qu'il sert, ne laissent pas planer sur ses sentiments le moindre doute. Ainsi il commence la *Dissertation sur l'autorité royale*, disant : « Cet ouvrage commencera par des idées générales « sur l'origine et l'accroissement que prit dans l'esprit des « hommes le nom de roi..... cet ouvrage entrera ensuite dans « les détails de l'autorité usurpée dont les rois jouissent au- « jourd'hui dans les douze royaumes de l'Europe ». « Il n'y « a que fort peu de rois qui n'eussent pas mérité d'être dé- « trônés ». Et dans le *Discours de Lyon :*

« On sait assez combien les rois ont toujours été égoïstes : « ils croient porter dans eux leur peuple, leur nation, etc. »

Nous trouvons dans le traité *Sur l'amour de la patrie* un indice significatif, pour l'analyste, de la source et de la nature de cette haine de la royauté ; c'est le passage où Dion de Syracuse est cité en exemple d'un pur et véritable amour de la patrie. Il est dit : « Dion possède une grande fortune, une race « distinguée, une considération acquise. Que manque-t-il à « son bonheur ? Ames énervées, vous ne pouvez deviner et « vous osez parler ? Sa patrie est esclave d'un tyran qui est « son allié, d'un tyran qu'il aime et considère, mais enfin « d'un tyran ». Ce qui justifie ma conclusion, d'après laquelle ce passage serait un reflet de la relation psychique de Napoléon à son père, même plus que cela : pour Napoléon lui-même l'analogie est devenue ici trop transparente, les tendances inconscientes ayant pénétré trop avant, aussi, sans aucune nécessité, a-t-il biffé ce passage cependant correct aussi bien par la forme que par le fond, et lui en a substitué un autre, où il ne fait plus du tout mention de la parenté, de l'amour ou de l'estime de Dion pour Denys. Dans l'édition de Masson, c'est, des passages biffés, le second en longueur.

Après avoir ainsi trouvé chez Napoléon de solides bases à la supposition que l'image du roi se soit substituée à celle du père, nous ferons remarquer que, précisément en ceci, on peut observer ce que nous avons postulé plus haut : il y avait dans la vie de Napoléon une coïncidence opportune entre son fantasme et la réalité ; coïncidence rare de ces deux facteurs décisifs de la destinée humaine.

La jeunesse de Napoléon s'était déroulée dans le cadre de

la grande Révolution, bouleversement unique dans son genre, où la haine phylogénique contre le père était plus déchaînée que jamais, et tenait les âmes humaines sous son joug. F. Müller-Lyer (5), partant d'un tout autre point de vue, purement sociologique, nous montre quelle brèche colossale cette Révolution avait faite alors dans la position du père, inébranlable jusqu'alors.

Cete haine générale contre le père a pour conséquence chez Napoléon que, chez lui aussi, le complexe paternel s'anime, s'embrase et est soumis à de fortes oscillations; la libido des foules, di igée toute vers le père, donne à son symbole, le roi, pour Napoléon, une réalité de chair et de sang, devient une réalité vivante vers laquelle Napoléon tourne maintenant sa propre libido jusqu'alors si stérile, destructive même dans sa fixation au père.

Napoléon devient, ce qui est la preuve de ce qui précède, aussi ambivalent envers le roi qu'envers le père (et Marbeuf), la moitié seule de son âme est révolutionnaire et ennemie des rois, l'autre moitié reste hostile à la révolution et favorable au roi. Déjà, dans le passage cité plus haut, on trouve des traces de l'amour de Dion pour Denys, mais on les rencontre aussi, selon les auteurs, dans l'histoire de la jeunesse de Napoléon. A Seurre, où, en 1780, il doit réprimer « les émeutes de deux sous », Coston dit qu'il s'exprime en termes acerbes contre les révolutions en général. Lorsque des émeutes analogues éclatent quelques semaines plus tard dans la ville d'Auxonne, où il est en garnison, la populace en délire lui inspire du dégoût et il désapprouve les malédictions proférées contre la famille royale (Kircheisen). Coston nous dit que Napoléon, après le serment prêté à la Constitution nouvelle le 14 juillet 1791, s'exprima comme suit : « Jusque là, si j'eusse reçu l'ordre de « tourner mes canons contre le peuple, je ne doute pas que « l'habitude, le préjugé, l'éducation, le nom du roi ne m'eus- « sent porté à obéir ». Après que la tentative d'évasion du roi eût échoué (20 juin 1791), ce qui fixa irrémédiablement le destin de Louis XVI, nous entendons dans un discours prononcé par Napoléon au club de Valence des accents pleins de

(5) F. Müller-Lyer : *Die Familie*. Munich 1912, pp. 196 à 202.

bienveillance pour le roi, il parle d'une fatalité qui poursuit celui-ci : « La faute de tout cela pèse sur les conseillers du « roi qui le précipitèrent dans l'abîme ». Sa sympathie pour le roi devient tout à fait évidente dans les réflexions que lui inspirent les scènes du 20 juin et du 10 août 1792. Car le premier de ces jours, où le roi est hué et conspué par la populace des faubourgs, pénétrée de force aux Tuileries, et où le roi est coiffé d'un bonnet de jacobin, Napoléon dit à son ami Bourienne : « Coglione ! Comment a-t-on pu laisser entrer cette « canaille ? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du « canon, et le reste courrait encore. » Il n'eut au 20 juin que sympathie et « respect pour Louis XVI. Il loua son courage et sa fermeté », dit Chuquet. Sa sympathie pour le roi se manifeste encore plus clairement le 10 août, où des bandes jacobines, assaillant les Tuileries, massacrent les Suisses de la garde, et dans leur rage folle, forcent le roi à se réfugier à l'Assemblée Nationale où il est suspendu et arrêté, ce qui fait dire à Napoléon : « Je sentis que si on m'avait appelé, j'aurais « défendu le roi ».

Cependant, vu la dépendance où était l'attitude de Napoléon des sentiments de la collectivité, il n'est guère surprenant que la haine et l'exaspération contre Louis XVI, allant en augmentant pendant l'acte final de cette tragédie, aient aiguillé la libido de Napoléon dans la même direction, et qu'elles aient portée au comble la tendance négative inhérente à son attitude envers le père. Car nous voilà arrivés à la période — depuis le commencement de novembre 1792 — où ont lieu à la Convention les débats si poignants relatifs à Louis XVI détenu au Temple; la France entière retentit des discours qu'on y entend, ces discours qui, tel celui de Robespierre, au 3 décembre, sont empreints « de la plus profonde horreur de « la royauté », flétrie à l'égal du roi.

Mais il y a, pour Napoléon, dans la figure de ce Souverain, un trait particulier susceptible d'éveiller toute sa haine contre le père et de la porter à l'extrême. Car, pendant ces années de la Révolution, le roi est sans cesse soupçonné d'appeler à son secours les puissances étrangères, afin d'attaquer la patrie avec elles. Ne lui reproche-t-on pas dans les débats de la Convention d'avoir, pour châtier son peuple, appelé aux armes

ses confrères, « les tyrans étrangers » ? Et dans son procès, son principal crime consiste en « complots contre la sécurité « générale de l'Etat » !

Donc, comme son père, Charles Bonaparte, dans les fantasmes du jeune Napoléon, Louis XVI veut livrer la mère aux étrangers ! Quoi d'étonnant alors qu'un écho puissant s'éveille, et que, sous cette poussée, les cendres mal éteintes de l'ancienne haine contre le père se raniment et renaissent en un feu dévorant !

Et voilà comment la destinée de Louis XVI façonne à proprement parler aussi la destinée de Napoléon.

C'est cette destinée de Louis XVI qui, comme nous allons le voir, détermine et fixe l'attitude de Napoléon aux deux points de vue essentiels qui constituent le sujet de cette étude.

*
* *

Avant tout son attitude envers la France. Il n'est pas difficile de montrer que cette attitude suit dans ses oscillations les péripéties de la tragédie royale.

Ainsi, à l'occasion de la fuite manquée du roi (30 juin 1791) lui qui, dans son intransigeance corse, ne s'était jamais intéressé de façon active à la politique de la France, oublie totalement les différences nationales et les subordonne à la question de la Constitution. A Valence, au Club des Amis de la Constitution, l'officier royal prononce en effet devant une assistance enthousiaste un discours empreint du plus ardent amour de la liberté.

Et lorsque, le 14 juillet 1791, les troupes et les citoyens prêtent le serment de fidélité non plus au roi, mais à l'Assemblée Nationale comme suprême instance, il pousse un soupir de soulagement, disant : « que maintenant il ne connaissait plus que « la Nation ».

Peu de jours après (27 juillet 1791), tout entier encore sous l'impression des humiliations et des restrictions imposées au roi, Napoléon, « la cervelle pleine de la grande chose publique », et poussé par « le sang méridional qui coule dans mes « veines avec la rapidité du Rhône », adresse à Naudin, commissaire de la guerre, une lettre citée comme étrange par

tous les auteurs, dans laquelle le ralliement à la France s'exprime pour la première fois : « Tranquille sur le sort de « mon pays (la Corse), et la gloire de mon ami (Paoli), je « n'ai plus de sollicitude que pour la mère-patrie ».

Nous croyons que c'est la forte ambivalence contre son père qui explique la courte durée de l'élan de Napoléon vers les Français : bientôt nous le voyons redevenir Corse, rentrer — deux mois plus tard — à Ajaccio et y déployer cette activité, dont le but est de chasser les Français et qui aboutit enfin à l'assaut de la citadelle.

Si, malgré les deux scènes du 20 juin et du 10 août 1792, — citées par nous, où il se trouvait chaque fois de cœur du côté du roi, — scènes dont Napoléon parle à Sainte-Hélène, disant de celle du 10 août : « Jamais depuis aucun « de mes champs de bataille ne me donna l'idée d'autant de « cadavres que m'en présentèrent les masses des Suisses », Napoléon ne se décide pas encore à se tourner vers la France, la raison en est sûrement la même : l'ambivalence envers le père. Car, selon Chuquet, à ce moment-là « son imagination « n'est pas calmée et, pour parler comme lui, elle le tour- « mente. Il n'a que son île dans la tête et c'est à elle qu'il « revient sans cesse ». Il parle aux siens de l'état de la France, d'un ton qui semble froid et presque indifférent, et l'on « croirait à première vue qu'il est un de ces étrangers « dont Paris lui semblait inondé, et qu'il n'observe les cho- « ses qu'en simple curieux ». C'est à ce moment encore qu'il écrit à Joseph : « Il est plus probable que jamais que tout « ceci finira par notre indépendance », et où, malgré une sévère réprimande du ministre, il se rend le 15 octobre en Corse, au lieu de rejoindre son régiment.

Mais, trois ou quatre mois plus tard, nous voyons Napoléon se rapprocher à nouveau de la France, sous l'impression des débats de la Convention, qui avaient si puissamment réveillé en lui les sentiments négatifs envers le père, et aussi sous l'influence du procès que la Convention intente au roi en décembre. D'après Chuquet, aux élections administratives qui eurent lieu en Corse à ce même moment, et dont nous avons déjà parlé, Napoléon aurait exhorté ses compatriotes à sympathiser avec la France.

Mais ce n'est qu'après l'arrêt de mort, prononcé contre le roi le 18 janvier 1793, que le rattachement de Napoléon à la France se fait de manière nette, décisive, irrévocable.

Le chancelier Pasquier en parle ainsi dans ses Mémoires : « Bonaparte, attaché d'abord, comme Pozzo, à Paoli, ne « tarda pas à s'en séparer, pour défendre les droits du gou- « vernement français. Ce fut sur la nouvelle de la condam- « nation de Louis XVI qu'il prit ce parti. Je tiens ce fait de « M. de Sémonville qui alors était en Corse avec le titre de « commissaire du gouvernement français. Bonaparte vint, « l'éveilla au milieu de la nuit. « *Monsieur le Commissaire* », dit-il, « *j'ai bien réfléchi sur notre situation, on veut faire « ici des folies; la Convention a sans doute commis un grand « crime et je le déplore plus que personne, mais la Corse, « quoiqu'il arrive, doit toujours être réunie à la France ; elle « ne peut avoir d'existence qu'à cette condition; moi et les « miens nous défendrons, je vous en avertis, la cause de « l'union* ».

C'est seulement alors que le père, l'auteur détesté de tant de maux, celui qui empêchait Napoléon de posséder la mère et la partageait cependant avec des étrangers, c'est seulement lorsqu'il eut enfin expié de sa tête ses crimes, que Napoléon se rallie définitivement à la France.

L'exécution du roi a réalisé la partie essentielle de son fantasme œdipien; il est donc tout naturel que, par le rattachement à la France, il prenne possession de la mère libérée et achève ainsi la réalisation symbolique.

De plus, cette acceptation d'un état de choses créé par le père est aussi l'identification avec ce père, partant une expression de l'amour.

Et cette identification est à la fois la résultante d'un sentiment de culpabilité qui s'éveille après que la haine est assouvie, témoin les paroles à Semonville du « grand crime qu'il déplore plus que personne » et devient de ce fait aussi un rachat et une expiation.

Et enfin l'identification de Napoléon avec Marbeuf pourrait bien aussi avoir déterminé cet état expiatoire.

Avec ce sans-gêne de l'inconscient que nous connaissons si bien par les rêves et les symptômes névrotiques, et qui ne

tient compte que des besoins momentanés, la France, qui jusqu'alors signifiait pour Napoléon Marbeuf et l'abandon de la mère à celui-ci, devient maintenant le symbole de la mère elle-même, la *mère-patrie*, vers laquelle il tournera désormais son ardent amour, qu'il convoitera passionnément, qu'il appellera son « étoile polaire » et qu'il défendra jusqu'à l'extrême.

*
* *

Parmi les quatre hommes que l'imagination de Napoléon avait revêtus des attributs du père, — nous connaissons, outre Charles, encore Marbeuf, Louis XVI et Paoli, — c'est à Paoli que revient une place toute spéciale, puisqu'il représente l'idéal du père, le bon père, le père modèle.

Paoli était bien l'homme propre à incarner cet idéal, lui que les Corses avaient appelé « il babbo » (le père), que les Bonaparte nommaient le compère, Paoli, avec l'auréole radieuse de son passé surtout, de son héroïsme pendant les guerres de l'indépendance. Dans le langage de l'inconscient, il figurait le père qui protège la mère contre les étrangers, qui repousse ces derniers; il était l'opposé du véritable père qui prête la main afin d'unir la mère à l'étranger Marbeuf. Le puissant amour de Napoléon, avec toutes les manifestations sublimées d'admiration et de vénération, se tourna donc tout naturellement vers Paoli.

Ainsi voyons-nous cette radieuse image du père dominer toute l'enfance, toute la jeunesse de Napoléon, cette image tenir à cette époque toute la place dans son cœur.

Aussi Napoléon reste-t-il fidèle avec un enthousiasme constant à cet idéal de père, même pendant son séjour à Paris de l'été 1792. Lorsqu'il rêve que la France, vu sa faiblesse intérieure, sera incapable de conserver la Corse et y renoncera sans lutte, après quoi la Corse aura un gouvernement national, il pense que Paoli sera à nouveau le général, le Régent de la Corse, comme avant l'occupation française, et il dit : « Il est tout, il sera tout ».

Cependant, à mesure que la destinée du roi, détenu prisonnier, devient plus sombre, plus tragique, durant les dé-

bats de la Convention et durant le procès, la haine soulevée contre lui vibre également dans le cœur de Napoléon, et actualise l'ancienne haine contre le père. Napoléon, de plus découragé par l'attitude réservée du gouverneur, s'éloigne de plus en plus de l'idéal de sa jeunesse.

Quoique nul témoignage authentique ne s'en trouve dans l'histoire, il me paraît quand même hors de doute, pour des raisons psychologiques, que l'animosité ouverte et définitive de Napoléon contre Paoli ne peut dater que du moment où le roi fut décapité. Car Napoléon, dans son besoin — qui le différencie si nettement des névropathes — de trouver appui et contact dans la collectivité et dans la réalité, réalité qui, en ce point décisif comme en tant d'autres, est d'accord avec sa propre constellation psychique, est poussé, par ce dernier événement, à prendre définitivement l'attitude négative extrême envers le père.

Tout père, quelque bon, quelque idéal qu'il soit, doit être renversé par le fait seul qu'il est le père, de même qu'Oncken (6), parlant du sort de Louis XVI, le qualifie : « Le « meurtre d'un roi, rien que parce qu'il était roi ».

Et c'est ainsi que la dernière imago paternelle de Napoléon, Paoli, doit tomber. Napoléon n'hésite plus à se déclarer ouvertement son adversaire et à s'allier étroitement et définitivement à Saliceti, ennemi acharné de Paoli.

Notre déduction, d'après laquelle l'exécution du roi fut déterminante pour l'évolution de Napoléon, se trouve confirmée par ceci : à un moment où il ne pouvait être question de sentiments ni politiques ni nationaux, Paoli étant alors aussi fidèle à la République que Saliceti, Napoléon, ayant à choisir entre les deux, se décide pour Saliceti et s'attache à celui-ci.

Or Paoli ne s'est pas fait faute de condamner l'exécution du roi; il entendait que les Corses fussent bien les ennemis des rois, mais non pas leurs bourreaux; tandis que Saliceti était le seul parmi les députés corses qui eût voté la mort du roi.

D'autres mobiles inconscients existaient cependant encore,

(6) Wilhem Oncken. Das Zeitalter der Revolution, des Kaiserreiches und der Befreiungskriege. Berlin 1884, bei Grote.

susceptibles de pousser Napoléon à un changement d'attitude envers Paoli. Après la disparition du père (roi), il s'identifie comme nous l'avons déjà dit avec ce dernier, se fait père lui-même; et, ce qui confirme cette manière de voir, il adopte le programme du père (l'union de la mère avec Marbeuf); rien d'étonnant alors qu'il veuille faire disparaître Paoli, cette dernière image du père.

D'ailleurs, conséquence de cette identification, il lui faut répéter la façon d'agir de son père envers Paoli; Charles, après avoir été pendant des années le fidèle adhérent de Paoli, n'a-t-il pas abandonné également ce dernier pour se tourner vers les Français, de sorte que Napoléon, ce faisant, ne fait qu'imiter son père ?

Il est très suggestif que tous ces mobiles se trouvaient fortement soutenus et nourris par le paolisme de plus en plus manifeste de beaucoup de représentants de la Convention, paolisme que Napoléon, avec ses tendances maintenant exacerbées, pouvait interpréter non seulement comme un acte de défense, mais plutôt comme un désir de Paoli de s'arroger le pouvoir souverain et de reprendre la lutte contre la France. Or maintenant que l'identification avec le père est effective, Napoléon, restant fidèle au nouvel état de choses créé par Charles, se retourne énergiquement contre le paolisme naissant, comme peu de temps avant, il s'était retourné contre ce commencement du mouvement défectif des Corses, qui n'était rien autre qu'une protestation contre l'exécution du roi. Les paroles adressées à Semonville en témoignent : « On est ici sur le point de commettre une grande folie ».

Cependant, ce serait méconnaître l'essentiel de l'ambivalence et sa force chez Napoléon, que de croire que maintenant la ligne de conduite de celui-ci envers Paoli sera toute droite et uniquement tracée par la haine. Dans cette lutte elle-même, le pôle positif, l'amour pour Paoli, se manifeste encore très vivement : il tente de se rapprocher de Paoli après le décret d'arrestation du 2 avril, il fait tous ses efforts pour atténuer le conflit, et surtout l'adresse de défense s'empreint d'une énergique ardeur. Il est vrai que la forme de cette adresse « semée d'interrogations », comme dit Chuquet, fait supposer chez l'auteur un certain manque d'assurance intérieure; elle

contient, d'après nous, comme une question qu'il s'adresse à lui-même sur les mobiles de sa prise de parti, dont il semble se demander jusqu'à quel point elle est sincère.

A toutes les causes notées par les historiens et que nous avons estimées à leur juste valeur, comme par exemple l'hostilité manifeste de Paoli après la publication de la dénonciation de Lucien et la persécution de la famille Bonaparte qui en résulta, nous ajouterons encore un mobile affectif puissant, provenant de l'inconscient, qui eut également pour effet de faire taire l'amour de Napoléon pour Paoli.

L'attitude négative s'accentue et devient définitive, l'écrasant acte d'accusation en est un flagrant témoignage.

Plus j'ai pénétré avant dans l'histoire de Napoléon, et surtout dans la partie traitée ici, plus j'ai acquis la conviction que le mobile décisif qui rendit irrévocable la rupture avec Paoli fut l'attitude dont Napoléon soupçonnait Paoli à l'égard de l'Angleterre et qui, en effet, d'après les recherches récentes, fut alternante et progressive.

Au début de son conflit avec le gouvernement, Paoli était en effet Français convaincu, et ne songeait nullement à trahir la France pour l'Angleterre ; à ce moment-là, les reproches que la malveillance lui adressait n'étaient qu'une calomnie à laquelle, il est vrai, les anciennes relations de Paoli avec l'Angleterre, ainsi que sa sympathie pour ce pays, pouvaient donner une certaine apparence de vérité. Ce n'est que par la suite que Paoli, exaspéré et par la méfiance du gouvernement et par les nombreuses cabales et intrigues dirigées contre lui et par l'animosité prématurée de la Convention, se rapprocha progressivement de l'idée d'un arrangement avec l'Angleterre, jusqu'à ce qu'il ait peu après livré effectivement la Corse à ce pays.

Napoléon, comme il l'a dit à Sainte-Hélène, était alors lui-même sous l'influence de ces bruits; une hostilité contre Paoli grandissait rapidement en lui; ainsi s'explique la contradiction flagrante entre les deux adresses, qu'un mois sépare à peine l'une de l'autre. Dans la première, il ne croit pas encore Paoli suspect, ou, si la forme interrogative de cette adresse est le signe d'un manque d'assurance, et si l'argumentation qui la suit paraît vouloir combattre des dou-

tes intérieurs, l'auteur ne veut pas admettre cette possibilité. Mais plus tard les suspicions se renforcent et, de par l'attitude irréconciliable que Paoli maintient, malgré la complaisance de la Convention, et parce qu'à ce moment les négociations avec l'Angleterre ont probablement eu lieu déjà; ces suspicions deviennent bientôt pour Napoléon la certitude à laquelle il donne une expression non déguisée dans l'adresse d'accusation, inspirée aussi, nous le savons, par d'autres mobiles.

Les réflexions suivantes nous prouvent bien que ce fut précisément la politique anglophile de Paoli qui pesa si lourdement sur la destinée de Napoléon. Il est authentique que, pendant son adolescence, Napoléon avait eu beaucoup de tendresse et de sympathie pour l'Angleterre et les Anglais, ce qui lui avait valu d'être traité d'« anglomane » à Ajaccio, tout comme son frère Joseph et son ami Masseria. Nous ne pouvons que donner raison à Chuquet qui, après avoir cherché les origines de cette prédilection de Napoléon pour l'Angleterre dans la lecture de Rousseau, de Raynal et de Boswell, finit par les trouver surtout dans l'accueil que Paoli avait jadis trouvé en Angleterre. Napoléon manifeste très nettement cet amour pour l'Angleterre dans l'écrit *Nouvelle Corse* déjà cité, où quelqu'un sauve sa vie en se faisant passer pour un Anglais, tandis que les Français sont tués sans pitié.

Or, depuis la fuite de Corse, nous observons chez Napoléon une évolution dans un sens tout opposé, radicalement anglophobe. D'après Coston, nous le voyons, dans les premiers jours de septembre 1793, occupé à la pacification du Midi en révolte; il court spontanément à Paris à la nouvelle que, grâce à une trahison, Toulon avait été livré aux Anglais, et sollicite le commandement de l'artillerie au siège de cette forteresse. Il est vrai que cette assertion de Coston est tout à fait négligée par les historiens modernes qui prétendent au contraire que ce fut Saliceti qui aurait offert à Napoléon ce commandement, devenu vacant par la mort du prédécesseur. Des années plus tard, nous lisons dans sa réponse aux journaux anglais (13 octobre 1803) : « Vous jouis-
« siez en Europe de la réputation d'une nation prudente,
« mais vous êtes bien dégénérés depuis le temps de vos ancê-

« tres. Tous vos discours inspirent sur le continent le mépris « et la pitié ». Et dans la lettre aux Anglais du 15 août 1805 : « Ne croyez pas avoir des alliés sur le continent. Vous êtes « l'ennemi de toutes les nations et tous sont contents de vous « voir humiliés ». Tout le monde connaît son attitude envers l'Angleterre et les Anglais dans les années suivantes, attitude qu'il a cherché à motiver par des arguments politiques, qu'il a, pour parler en psychanalyste, « rationalisée ». Les Anglais étaient devenus sa bête noire; il relevait sans cesse leur influence corruptive (voir les lettres d'Italie au Directoire), il voulait les bannir du salon de M[me] de Rémusat, il les considère toujours comme ses ennemis jurés ; il voulait soulever l'Europe entière contre eux; contre eux il décrète pendant des années le blocus continental, leur fermant tous les ports, du Hanovre jusqu'à Tarente, et pendant son séjour à l'île d'Elbe il écrit : (Considérations sur l'état de l'Europe). « Quant aux Anglais, je dirai seulement que l'histoire ne « cite aucun fait qui prouverait qu'un peuple commerçant ait « jamais travaillé pour le bonheur de l'humanité ». Et la haine de l'Angleterre dirigea la course de cet astre unique de la Corse jusqu'à ce qu'il s'éteignit à Waterloo.

L'attitude de Napoléon envers l'Angleterre nous donne ainsi l'impression nette d'être au moins également affective, d'avoir la force d'un complexe, et nous confirme dans notre assertion antérieure d'après laquelle ce fut l'attitude de Paoli envers l'Angleterre qui joua dans le conflit de Napoléon non seulement un rôle essentiel, mais décisif et amena la rupture violente avec Paoli, ainsi que l'hostilité acharnée contre ce dernier.

Et nous n'avons pas grand peine à interpréter cette réaction chez Napoléon contre Paoli — bien que son amour pour la France datât à peine de quelques mois — si nous tenons compte des fantasmes inconscients de Napoléon. Car Paoli ne songe à rien moins qu'à renouveler le grand crime, commis jadis par Charles Bonaparte, et dont Napoléon venait à peine de prendre son parti, au prix de quels sacrifices ! Ainsi, ce père excellent est, lui aussi, prêt à livrer la mère aux étrangers, tout comme avaient fait les mauvais pères, Charles et le roi, dont le dernier vient de payer son crime de sa tête !

Maintenant que ce pilier tout-puissant de son âme s'est écroulé, il fait tous ses efforts pour défendre la mère contre les perfides desseins de ce père; mais en même temps il démolit, pour toujours et d'un seul coup, le temple qu'il avait dressé jadis à ce père; *le sort du roi lui a appris comment il faut traiter les pères perfides et il va jusqu'à demander la tête de Paoli,* en l'accusant du crime de haute trahison devant la Convention assoiffée de sang.

C'est donc grâce à cet effondrement définitif et total de l'amour pour le père, provoqué par le conflit avec Paoli, que ce conflit devint d'une portée éminente aussi bien pour la personnalité de Napoléon que pour l'histoire de l'univers.

Les paroles que l'empereur adresse à Talleyrand, lorsque celui-ci, croyant lui être agréable, lui remet le manuscrit du *Discours,* qu'un courrier spécial était allé chercher à Lyon, sont la preuve indéniable de l'influence catastrophique que ce conflit eut sur la personnalité de Napoléon, et du nombre de vertus éthiques qu'il fit périr ! L'empereur le lui arracha des mains, et le jeta au feu « parce qu'il débordait de sentiments « et de principes qu'il n'aurait pas été flatté d'avoir nourris « dans sa jeunesse au cas où on les lui aurait reprochés ».

Pour l'histoire de l'univers, ce conflit fut d'une portée incommensurable; car l'inconscient de Napoléon adopta définitivement et uniquement l'attitude négative envers le père. C'est contre celui-ci qu'il allait désormais engager une lutte incessante et sans pitié.

IV

A partir de ce moment, le désir inassouvi de posséder la mère trouble sans cesse l'âme de Napoléon, et la lutte passionnée qu'il engage pour l'arracher au père constitue certes l'épopée la plus prodigieuse de l'histoire de l'humanité. Tel est le fil conducteur de cette existence unique au monde, la ligne de conduite à laquelle il subordonnera tout, qu'il poursuivra partout et toujours et par tous les moyens. « Car je ne « suis pas un homme comme un autre et les lois de morale « et de convenance ne peuvent être faites pour moi ».

Avant tout, ses rapports avec la Corse nous apparaissent maintenant changés. Car, de quelque façon que le petit garçon se soit expliqué l'abandon de sa mère à Marbeuf par son père, surchargé d'occupations, toujours est-il que désormais, pour Napoléon, la Corse non plus n'a plus la moindre valeur affective. En 1795, étant inspecteur de l'artillerie, il doit se joindre à une expédition, qui n'a d'ailleurs pas lieu, ayant pour but de reprendre l'île aux Anglais; l'année suivante, commandant en chef de l'armée d'Italie, il organise lui-même une action en vue de reconquérir la Corse, mais nul affect ne se rattache plus pour lui à cet événement. Fournier a raison de dire : « Sa patrie n'était plus de force à lui inspirer un inté- « rêt supérieur à celui que lui inspirait par exemple Corfou « ou Malte ».

Bien plus : c'est évidemment en vertu du même complexe que, comme Masson le rapporte, Napoléon, devenu le tout-puissant Premier Consul, se montre ingrat envers sa patrie et ses compatriotes, d'après Mme Laetitia elle-même qui, en dépit du changement inespéré de sa situation, était restée fidèle à son passé aussi bien qu'à la Corse : « Mais depuis « Toulon, voilà comment il est; il ne permettait même pas « qu'on lui adressât la parole en corse ».

Ce n'est qu'après bien des efforts que Madame Mère parvient à obtenir de l'empereur qu'il règle la situation de toute la parenté corse. Car, de toute la grande cohorte corse d'autrefois, Napoléon n'a pris que deux hommes dans son entourage (Arrighi et Ornano), ces deux-là d'ailleurs, après les avoir éprouvés en Italie, en Egypte, à Saint-Domingue, depuis Cadix jusqu'à Moscou ! « Mais maintenant assez de Corses »; il ne songe pas à leur livrer la France; il leur assigne la Corse et sacrifie même tous ses biens dans l'île, qu'il distribue entre eux, tout cela pour qu'ils ne viennent pas envahir la France !

Grâce à cette indifférence et à cette aversion, Buttafuoco peut maintenant retourner contre le lieutenant Bonaparte le reproche qu'en son temps celui-ci avait fait (page 277). Dans ses écrits posthumes il apostrophe ainsi l'empereur : « Que « de motifs la Corse n'a-t-elle pas de vous dire : Quoi, mon « fils, ton cœur est-il insensible pour l'île où vous reçûtes le « jour? Quand vous fûtes parvenu à l'âge de raison, j'au-

« gurai bien de vous. Lorsque je vous vis sur un grand théâ-
« tre, mon cœur tressaillit de joie; j'espérais alors que votre
« patrie, que vos frères vous seraient chers. Il est affreux
« qu'un de leurs frères les néglige à ce point ».

Or, à présent que la Corse est déchue et perdue pour lui, nous voyons Napoléon commencer une chasse infatigable et insatiable à un substitut de ce premier amour; son imagination inassouvie convoite un pays après l'autre, formant ainsi une série de succédanés qui cependant, comme tels, ne sauraient satisfaire son avidité, ne fût-ce que de loin. Au cours de cette recherche effrénée il plonge les pays dans une mer de sang, il répand la terreur sur l'univers, il transforme l'aspect de l'Europe, et tout cela en vain, sa soif reste inassouvie !

Comme premier chaînon de cette longue série de substituts il convoite l'Italie, le pays qu'il a le plus tenacement convoité. Nous lisons dans le Mémorial de Sainte-Hélène : « En
« janvier 1795, Napoléon passa une nuit sur le Col de Tende,
« d'où à l'aube il aperçut les belles plaines qui étaient déjà
« l'objet de ses pensées ».

Nous savons quels torrents de sang il versa pour ce pays avec le secours des Autrichiens, des Sardes, des Napolitains, même du pape : et pour comprendre la portée de cette exclamation, nous relèverons, après Chuquet, que Mme Laetitia, née Ramolino, était Italienne autant que Corse. Un petit détail confirmera ma déduction : Napoléon se servit pour la dernière fois de son nom italien : Napolione Buonaparte, lorsqu'il signa son acte de mariage avec Joséphine de Beauharnais. La lettre qui suit de près cet acte, et qu'il écrit à Rossi une semaine plus tard, porte déjà la signature française Bonaparte, la seule dont il se servira désormais. Notons aussi à cette occasion le fait, apparemment insignifiant, que, dans ses lettres d'amour à Joséphine, il lui donne souvent de petits noms italiens.

A peine la paix conclue, il s'empresse déjà, en souvenir de la Corse évidemment, de s'emparer des îles de Malte, de Corfou, de Zante, car « elles sont pour nous d'un plus grand in-
« térêt que l'Italie » (Lettres au Directoire).

De là nous le voyons courir en Egypte, en Palestine, il

veut aller à Damas, à Alep, à Constantinople, car « je renverse la Turquie, je fonde en Orient un grand empire et je « reviens à Vienne par Andrinople ». Sans oublier les Indes que son imagination d'une avidité sans exemple dévore également. Et l'empereur ne se contente pas non plus de la « Maîtresse », comme il nomme lui-même la France, mais il convoite les autres pays avec le même appétit que le commandant en chef et le consul ; nous le voyons renverser et refondre des empires, transformer le globe terrestre, pour « mettre », comme il dit, « l'Europe à ses pieds », voire pour « être le maître de l'Univers » ; et tout cela, poussé par le désir incestueux de la mère, et avec un défi immense porté au père, désir et défi uniques dans l'histoire de l'humanité !

Il faudrait récapituler ici l'histoire entière du siècle de Napoléon si on voulait montrer en détail la haine et le défi que, dans cette course sans fin après la mère, Napoléon éprouvait à l'égard des images du père, les différents souverains de l'Europe. Rappelons brièvement son attitude à l'égard de l'empereur François d'Autriche, du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, des rois d'Espagne, de Portugal, de Naples, des rois allemands et des princes confédérés, et même du pape Pie VII ; comme il les provoque, comme il les tourmente, les humilie, les rabaisse, les avilit après les avoir vaincus, et comme il leur fait sentir leur dépendance ! Voici quelques exemples cités par les auteurs.

Fournier : « Les princes de la Confédération du Rhin se « réunirent à Dresde pour offrir leur hommage au Corse, qui « les dominait plus absolument que n'avait fait depuis long- « temps un empereur romain de la nation allemande. Fran- « çois d'Autriche, le dernier de ceux-ci, était présent. Na- « poléon avait-il désiré cette entrevue avec son beau-père, « pour se servir de sa parenté avec la plus ancienne dynastie « du monde, comme moyen de se faire valoir ? A ce moment- « là, il avait invité François I[er] à l'accompagner dans son ex- « pédition guerrière. La chose n'aboutit pas d'ailleurs. Tou- « jours est-il que l'empereur d'Autriche, malgré l'intimité « avec son gendre, était tout comme le roi de Prusse et les « autres petits souverains, le valet très-obéissant de ce tout- « puissant parvenu... »

G. Kircheisen, en parlant de l'entrevue de Tilsitt que suivit immédiatement la défaite de Friedland, si décisive pour la Prusse : « En effet, une entrevue entre les deux empe-« reurs eut lieu le lendemain 25 juin 1807, sur un radeau du « Niémen. Le roi de Prusse, Napoléon ne l'ayant pas invité, « resta sur la rive... Ensuite les monarques se rencontrè-« rent à Tilsitt... Napoléon évita de discuter les questions « pendantes avec Frédéric-Guillaume, et le traita comme un « personnage sans importance. Il s'entretint avec lui des cho-« ses les plus futiles, comme de boutons d'uniforme, de sha-« kos, et ainsi de suite et saisissait chaque occasion de se « moquer de lui ».

Dans une lettre de la duchesse Louise de Saxe-Weimar (d'après la même source) : « ... Vous ne pouvez vous figurer « avec quelle désinvolture Napoléon traite les quatre rois « venus à Erfurt. Je vous assure, cela vaudrait la peine d'être « vu. Par exemple hier il leur fallut attendre avant le dîner « une heure entière dans le vestibule.... »

Cependant aucune dynastie ne fut haïe par lui autant que celle de Louis XVI, les Bourbons ; il n'était encore que commandant en chef que déjà il refusait sèchement leurs offres brillantes ; en parlant d'eux, il disait que « au cas de leur « restauration, il aurait bien su les déposséder à nouveau » ; après Austerlitz, il proclame dans un simple ordre du jour : « que cette dynastie avait cessé de régner à Naples », et, devant l'Europe consternée, il fait fusiller le duc d'Enghien, innocent rejeton de cette dynastie.

Enfin, une déclaration, datant de 1804, montre qu'il ne veut tolérer aucun père, et les remplacer tous « car la tran-« quillité ne reviendra pas en Europe, tant qu'elle ne sera pas « réunie sous *un seul* chef, sous un Empereur ». Ces paroles trahissent les véritables et les plus profonds mobiles des actes de l'Empereur.

Dans cette âme en apparence solitaire, qu'on pourrait présenter comme le paradigme de l'ambition, se dévoilent ainsi des instincts libidinaux tels que la destinée la plus prodigieuse du monde apparaît à son tour, en dernier ressort, comme déterminée par la sublimisation de mobiles sexuels.

Je prétends que cette réduction aux instincts typiques que

l'on trouve chez tous les hommes ne diminue en rien la grandeur ni l'importance de cet homme, phénomène naturel incomparable et il convient de dire avec Wolseley qu'il fut « le plus grand d'entre les grands ».

Nous ne contredirons pas non plus Victor Hugo : « Il avait « tout, il était parfait. Il avait dans son cerveau le cube des « facultés humaines poussées à la sixième puissance. Il fai- « sait des codes comme Justinien, il dictait comme César, sa « causerie mêlait l'éclair de Pascal au coup de foudre de « Tacite, il faisait l'histoire, et il l'écrivait... à Tilsitt il en- « seignait la majesté aux empereurs, à l'Académie des scien- « ces il donnait la réplique à Laplace... »

Comme conclusion analytique, nous ajouterons que l'admiration et l'intérêt toujours en éveil pour cette grande figure résident en dernier lieu dans le formidable retentissement que ce complexe d'Œdipe si puissant et si transparent éveille en chacun de nous, en proie aux mêmes conflits plus ou moins refoulés.

Peut-être fut-ce moins par calcul, comme Fournier le croit, que sous l'empire du même sentiment qu'à Erfurt, comme on jouait l'Œdipe de Voltaire devant un « parterre de rois », Alexandre de Russie se leva et alla embrasser Napoléon aux applaudissements de toute la salle.

Bibliographie

I. A. Chuquet. — La Jeunesse de Napoléon, Paris 1897.

II. Coston. — Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte. Paris 1840.

III. A. Fournier. — Napoleon I. Eine Bibliographie, Wien-Leipzig 1913.

IV. Jung. — Bonaparte et son temps d'après les documents inédits, Paris.

V. G. Kircheisen. — Die Frauen um Napoleon. München 1912.

VI. F. M. Kircheisen. — Napoleon, sein Leben und seine Zeit. München 1911.

VII. HANS LANDSBERG. — Napoleon's Briefe. « Das Museum ». Berlin 1906.
VIII. LUCIEN BONAPARTE. — Mémoires, édités par Jung.
IX. TANCRÈDE MARTEL. — Napoléon Bonaparte. Œuvres littéraires. Paris 1888.
X. F. MASSON. — Napoléon dans sa jeunesse. Paris.
XI. F. MASSON. — Napoléon et sa famille.
XII. F. MASSON. — Napoléon intime.
XIII. MASSON et BIAGI. — Napoléon, Manuscrits inédits.

Considérations Psychanalytiques sur l'Art Moderne

Par Jean FROIS-WITTMANN (1)

Sommaire

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 8 décembre 1928.
Les chiffres gros mis entre parenthèses *au-dessus de la ligne* renvoient aux références qui se trouvent à la fin du mémoire ; les petits chiffres insérés dans la ligne renvoient aux notes placées au bas des pages.

INTRODUCTION

La Psychanalyse et l'Art moderne

Le vieux conflit entre l'artiste et le public, qui se termine toujours par la victoire du premier, traverse en ce moment une phase décisive : des attaques de plus en plus sérieuses sur la conception traditionnelle des arts se sont produites juste avant, pendant et après la guerre, et un art complètement subjectif (cubisme, expressionnisme, surréalisme), avec des œuvres, des talents, des théories, paraît s'être installé pour rester. Qui peut aider à résoudre le conflit ? Le critique, n'exprimant que les théories des artistes ou les préjugés de l'amateur, ne représente que l'une ou l'autre des forces en présence. Le psychanalyste au contraire devrait pouvoir agir dans ce cas comme dans ceux dont il s'occupe, et obtenir la résolution du conflit.

Il a en effet à sa disposition une méthode qui, de simplement thérapeutique qu'elle était, a été appliquée avec succès à l'étude des foules, de la mentalité primitive, de l'art, de la religion, etc., — bref de tout ce qui, dans les manifestations sociales du comportement humain, relève plus directement de l'affectivité. Dans le domaine de l'art, Freud, Rank, Sachs, Jones et autres ont étudié en détail les personnalités et les productions artistiques. Mais les considérations cliniques et individuelles ne sont pas toujours suffisantes, et on peut tâcher de découvrir, dans les résultats des études partielles, sinon une philosophie de l'art, au moins (et c'est là l'accomplissement suprême d'une science) des généralisations qui nous aident

à clarifier notre attitude (comme Freud a eu le courage de le faire récemment pour la religion dans « L'avenir d'une illusion »), et à diriger le public dans sa demande constante de comprendre l'artiste et son art. Rank (19), v. Sydow (27), Pfister (18), ne se sont pas contentés d'un traitement purement technique, mais ont tiré des conclusions théoriques, le premier en faveur des romantiques, le second, des classiques, et le dernier, contre les expressionnistes. Devons-nous penser que notre *désir que les psychanalystes définissent leur attitude vis-à-vis de l'art moderne* est comblé par le livre de Pfister, à peu près le seul existant sur ce sujet, ou par le silence réservé des autres analystes ? L'affirmative impliquerait que cette attitude est plus ou moins franchement hostile aux modernes, et en faveur des artistes traditionnels. Le présent article est écrit dans l'espoir que la réponse n'est pas définitive. Pourquoi a-t-elle été jusqu'ici défavorable ?

Il semble que la faute en soit dans la nécessité même de traiter le contenu psychique comme du matériel analysable, ce qui peut entraîner une disposition à voir dans le produit une collection de symptômes, dans le producteur un névrosé, — faute admirablement évitée par Freud dans son « Léonard » et qu'il recommande d'éviter. L'universalité du développement psychologique permet de trouver des preuves de fixations et de régressions chez n'importe quel homme et n'importe quel artiste, normal ou non (2). Une œuvre ne saurait être condamnée d'après les symptômes et tendances qu'elle exhibe, mais seulement d'après la valeur culturale et artistique de ceux-ci ; valeur que nous ferons dépendre de *la pureté de leur rapport avec la nature et le but de la création artistique telle que l'a élucidée la recherche analytique.* Déterminer ce rapport est le moyen de s'assurer de la validité de l'art moderne, et, en

(2) L'évaluation scientifique des œuvres ou personnalités artistiques est-elle toujours objective ? Le « caractère » de l'analyste a une part importante dans ses conclusions : le présent travail est évidemment influencé par des activités artistiques antérieures, et il serait intéressant de comparer les études des analystes russes (par exemple d'Ermakoff) à celles du Pasteur Pfister. L'amplitude de l'excursion du moi est proportionnelle au manque de données sur le territoire à explorer. L'important est de prouver qu'une conclusion, même si elle a des racines affectives, est aussi plus juste qu'une autre dans le domaine de la réalité. C'est tout ce qu'on demande aux thèses du savant, de l'économiste, du politique. J. F. W.

général de savoir quelle forme d'art est la mieux faite pour gagner l'adhésion des psychanalystes. Mais nous devons d'abord obtenir un type en réduisant à leurs éléments fondamentaux les caractéristiques de la création artistique, et éliminer les éléments appartenant à d'autres domaines comme non authentiques, non conformes au type. La méthode employée ici est une méthode de comparaison critique et de différenciation, dans le but d'arriver à de nouvelles définitions : les données analytiques concernant la psychologie des artistes sont poussées jusqu'à leurs dernières conséquences logiques, puis comparées avec les idées principales (explicites ou implicites) des artistes modernes d'une part, et de leurs critiques de l'autre (3). Ainsi ce travail ne met en question que les conclusions, dont la principale est le rejet des œuvres modernes parce qu'elles contiennent des symptômes névrotiques, ce qui repose sur la prémisse (fausse ainsi qu'il sera montré) que l'artiste doit être parfaitement normal, et que l'artiste traditionnel l'est plus que le moderne.

(3) Les analyses trouvées dans la littérature sur le sujet, ainsi que celles de huit patients *artistiquement doués* (y compris la mienne propre) sont acceptées sans discussion, et aucune interprétation nouvelle de matériel n'a été tentée. C'est dire que les divers symptômes trouvés précédemment (exhibitionnisme, narcissisme, etc.) sont également admis. Aux termes : *art. artiste,* on a donné le sens populaire, très large ; au terme *créer,* le premier sens du verbe πο έω ; inventer, faire apparaître un fait nouveau. Par *art moderne,* on entend cette forme d'art qui depuis le début du siècle a rompu avec l'art traditionnel (post-impressionisme, cubisme, expressionisme, etc.) ; par *esthétique,* les postulats d'un artiste ou d'une doctrine, ou ceux qu'une œuvre paraît contenir. J. F. W.

CHAPITRE PREMIER

L'Artiste et la Création artistique

§ I, — LA FICTION ET L'ŒUVRE

Des trois routes ouvertes pour la solution d'un conflit infantile (perversion, névrose, sublimation), la psychanalyse nous apprend que la sublimation est la route qui mène à l'art, comme à maintes autres activites socialisées. Elle nous apprend aussi que le jeu des enfants, le rêves, la rêverie, la création artistique (comme la fiction inconsciente, le symbole, le mythe, l'hallucination) sont des phénomènes parents qui résultent de l'insuccès du désir de se satisfaire dans la réalité. L'imagination de l'artiste se rapproche donc du processus primaire de l'inconscient et non du processus secondaire (pensée réaliste) du préconscient. L'énergie de la pulsion créatrice vient des fictions inconscientes, des objets imaginaires de l'enfance, vers quoi la libido insatisfaite a rétrogradé (introversion). Ce qui revient à dire que peut-être une *légère tendance schizophrénique* est présupposée chez l'artiste.

Mais la fiction artistique se différencie de celle du songeur par le fait qu'elle se manifeste au dehors, prend forme par une altération relative de la réalité : l'œuvre (4). D'où vient l'éner-

(4) Qu'une altération plus directe de la réalité ferait de l'artiste un homme d'action est prouvé par le fait qu'ils sont inhibés par cette dernière. Les plus récents poètes, qui veulent « pratiquer » (au sens grec) leur attitude poétique, ne le font souvent qu'aux dépens de leur production. La question est de savoir dans quelle mesure la fabrication de poèmes est indispensable

gie nécessaire pour l'exécution de l'œuvre, le second moment de la création artistique ? L'exhibitionnisme, qui semble primordial, n'est évidemment pas la seule explication (5). D'abord *la libido de l'artiste n'est jamais complètement introvertie,* mais revient vers la réalité par le canal du moi, sur lequel les excitations dues au conflit sont projetées, et où elles sont élaborées (Rank 19). Ensuite, pour le contact effectif avec le monde extérieur qu'est la production proprement dite, il paraît nécessaire qu'il y ait des tendances du moi assez bien organisées, et un certain degré de charge affective sur la réalité, ce qui suppose l'existence de libido objectale. Sachs appuie sur le facteur social comme distinguant l'écrivain du songeur : faire un effet positif sur les autres, sortir des limites du moi est ce qui dissipe le sentiment de culpabilité. Alexander (1) n'oublie pas le côté génital de la création. Donc quand Rank dit que l'artiste a sa place entre le rêveur et le névrosé, il serait aussi juste de le mettre entre le rêveur *ou* le névrosé et le normal, puisque l'objectification de la fiction, même pour des gains narcissiques, requiert une action « alloplastique », de la socialisation et du travail, bref une certaine soumission aux demandes de la réalité (6).

Si nous récapitulons les premiers points acquis, à savoir que l'artiste vit dans sa fiction, et, en créant, se sublime et se socialise, je crois que même le plus radical des expressionnistes ne peut être accusé de faire le contraire. Mais la large définition sur laquelle Freud et Rank sont d'accord, tout en

à la poésie. S'il y a rapport réversible entre l'art et l'action, il s'ensuit que l'action peut avoir un caractère poétique. Un fait existe : les livres des grands hommes d'action sont des « commentaires » secs et froids ; comme s'il était resté assez de libido pour écrire le livre, mais que la fiction eût été satisfaite dans la réalité, et sa force motrice utilisée complètement dans l'action. Le public, à l'aide de ses propres fictions, retrouve dans les mots pâles le lyrisme de l'acte ; mais le même renversement peut se produire dans son cas, et on a très peu lu le livre de Lindbergh pour la simple raison que le public avait épuisé son expérience poétique durant le « moment lyrique » que lui procura le vol lui-même. J. F. W.

(5) Les divers modes de manifestation artistique doivent être dus, ou à des facteurs psychogènes très forts, ou à l'importance érotique constitutionnelle de certains organes des sens, déterminant une prédisposition au désir de toucher, de voir, de barbouiller, de jouer avec les sons et les mots, etc. J. F. W.

(6) La présence de libido objectale et de génitalité est en outre indiquée par la réversibilité des investissements libidinaux du travail artistique et de l'objet amoureux. J. F. W.

constituant une base excellente, laisse de côté des points très importants sur lesquels on condamne les artistes modernes, et qui doivent être examinés de plus près : livrons-nous à cet examen.

§ 2. La fonction d'information de l'œuvre d'art

La *fonction d'information* de l'œuvre d'art s'oppose à sa fonction expressive : Les spécialistes ont souvent vu dans le besoin de communication (à quoi ils ajoutent l'imitation et l'exhibition de soi) le principal facteur de l'activité artistique; mais l'évolution du dessin enfantin n'indique rien de ce genre. Dans les premiers griffonnages, l'activité motrice rhytmique est seule satisfaite; une tendance à produire des formes apparaît bientôt, avec un sens (au début purement arbitraire) attribué aux griffonnages. Enfin le dessin véritable apparaît, stade schématique ou notionnel (dans lequel il y a correspondance non avec l'objet, mais avec le concept de l'objet) et stade du réalisme visuel (Cf. Paulsson, **17**). La nature des fictions accompagnant les dessins prouve que le premier rôle de ceux-ci n'est pas la copie ou l'information, mais bien l'expression de ces fictions (7). Ce n'est qu'à cause de l'insistance des adultes ou de son désir d'attirer leur attention que l'enfant leur communique ses dessins et leur en donne une explication, souvent volontairement mensongère. La plupart des enfants dessinent solitairement, dans un coin de la chambre, satisfaits de la réalité qu'ils se sont créée par leurs fictions dessinées, comme ils le sont de cette autre réalité imaginée, le jeu. Peut-être aussi le dessin sert-il à maîtriser les excitations venues du difficile contact avec le monde extérieur. Une compulsion à la répétition, comme celle que Freud voit dans le jeu, pourrait expliquer le caractère stéréotypé de certains dessins.

La question est beaucoup plus compliquée en ce qui concerne l'art primitf, tant ses origines sont diffuses et surdéterminées : la décoration du corps est nécessitée par la magie,

(7) Cf. S. Morgenstern (**15**). Les fictions de castration de l'enfant dont il est question avaient engendré en même temps son mutisme, et des dessins chargés de leur expression. Les dessins disparurent quand le débouché plus direct de l'analyse les rendit inutiles. J. F. W.

la mimique l'est par la chasse, etc... On trouve bien à la base des arts l'émotion, la fiction et l'expression, mais rien de défini quant à la communication. Jean Harrisson (**13**) a montré qu'au moins le drame, par le dromenon, est le descendant direct du rituel, avec lequel la plupart des autres arts ont probablement aussi des attaches : le peintre de Cro-Magnon peut n'avoir été, comme le chef des participants de la danse chorale, qu'un représentant spécialisé du groupe, dont il ne faisait qu'exprimer les sentiments (les siens y compris) envers les objets du culte ou de l'intérêt de ce groupe. Ainsi l'art apparaît comme un appendice à l'expression des émotions, comme le geste et le langage, et comme l'outil l'est à l'activité motrice pratique. Ce n'est que lorsque le cercle parfait de la situation où tous étaient acteurs s'allongea jusqu'à se séparer en deux, acteurs et spectateurs, que put apparaître un art de communication, utilisant, comme le langage, des moyens plus ou moins conventionnels. Le développement en est donc relativement récent (8).

§ 3. — LA FONCTION D'IMITATION DE L'ŒUVRE D'ART

Le dogme de l'imitation de la nature repose sur une pétition de principes, et n'est correct ni pour le primitif ni pour l'enfant. Il est vrai qu'il n'y eut jamais d'art complètement abstrait, et que l'art des primitifs et des enfants utilise d'une façon ou d'une autre des objets naturels. Mais il est aussi vrai qu'ils prennent avec l'objet les plus grandes libertés, pour la raison que leur vue de la nature est différente de la nôtre, et que l'objet pour eux ne représente pas *ce qu'il est.*

(8) La parenté de l'art avec le rituel peut expliquer sa nature ésotérique. De plus chaque artiste garde envers le public l'ambivalence du dessinateur enfantin vis-à-vis des parents, qui pour lui (comme ceux qui regardent pour le danseur primitif) sont les non-initiés : l'artiste doit gagner la faveur du public, il doit se faire aimer, — et pourtant il doit préserver son univers privé et l'exprimer comme bon lui semble ; la « gent irritable » défie le public qu'elle recherche. Cette double attitude ne doit pas être perdue de vue si l'on veut comprendre que l'information n'est pas le premier but de l'art. Quant à l'origine sociale de l'art, elle ne contredit pas le côté privé du dessin enfantin : les pensées infantile et primitive se ressemblent, mais le secret, imposé à l'enfant par son antagonisme envers ses parents, n'est pas nécessaire chez les primitfs qui sont tous au même stade de développement et liés par leurs émotions collectives, leur attitude vis-à-vis des forces naturelles, des morts, du totem, etc. J. F. W.

On dit que c'est la « contemplation de la nature » qui est à la base de l'art (9), et c'est possible. Mais le manque de séparation du moi d'avec le monde extérieur empêche les perceptions sensibles d'être correctement interprétées. Le culte des forces naturelles, l'identification des clans humains avec des animaux, sont des exemples de l'introjection générale de la nature dans la société. Cet état de choses n'est guère favorable à une imitation de la nature qui, animée, personnalisée, formant un tout avec la fiction ou la magie, ne peut manquer d'être falsifiée et déformée. En réalité, ce qui semble distinguer ce stade de la contemplation de la nature est une accentuation du côté fiction plutôt que du côté nature. Quant aux déformations de l'enfant, elles sont également des raisons psychologiques : elles répondent à sa façon d'exprimer des formes d'après des notions, des structures, des rythmes, et d'exagérer là où il sent, suivant son humeur, son intérêt érotique, le rêve qu'il poursuit. L'impulsion artistique dans sa pureté coïncide donc partout avec une grande liberté d'expression.

§ 4. — LA PENSÉE ARTISTIQUE EST-ELLE PSYCHOLOGIQUEMENT INFÉRIEURE ?

La pensée artistique fut longtemps traitée comme sœur bâtarde de la pensée logique : « L'émotion est plus agréable et plus facile que la cogitation », dit Nordau (16) ; elle utilise « l'automatisme », des « centres très bas ». Ce mépris n'est plus guère possible depuis les travaux de Ribot, H. Poincaré, Mach, Rignano : la reconnaissance de la nature créatrice de la pensée associative comme agent responsable de la découverte scientifique donne à cette pensée des lettres de créance et montre que l'artiste, comme le savant, est un homme qui découvre, qui invente (10). Les Grecs le comparaient même

(9) Il semble que la contemplation de la nature vienne elle-même du désir de retrouver les courbes du sein, le repos et la paix de l'union première avec la mère. « L'homme primitif » dit G. Roheim (24) « regarde inconsciemment le monde qui l'enveloppe comme une seconde matrice. » J. F. W.

(10) Si le savant et l'homme d'action ont en commun avec l'artiste et l'enfant qui joue la pensée associative et un désir de réarranger la réalité qui dérive de fictions inconscientes, la différence entre les diverses formes de pensée doit porter sur le degré d'épreuve de la réalité et sur les matériaux

à la Nature, mais ceci, comme l'a bien vu Platon, n'est pas possible s'il ne fait qu'imiter la nature. Si l'artiste poursuit la création authentique, son souci est ailleurs que sur l'objet, qui peut être sacrifié et soumis aux nécessités de l'invention.

§ 5. — DÉFINITION SYNTHÉTIQUE DE L'ARTISTE

Cet essai de réduction des éléments de la création artistique permet de se faire de l'artiste une idée plus détaillée et plus complète : l'artiste se rapproche du rêveur et du névrosé par la richesse de ses fictions, et du savant par le caractère d'invention qui en est la marque; il se différencie du rêveur et du névrosé en ce qu'il objective ses fictions, et du savant en ce qu'il les exprime aussi sincèrement et directement que possible, puisqu'il n'a pas besoin de se reporter à la réalité quant à la forme de leur expression; au contraire, il tendra à faire appel au système où elles prennent naissance (l'inconscient) et, celui-ci ignorant le raisonnement, sa plus grande utilisation pourra demander de nouvelles techniques, et engendrer de nouvelles formes d'expression. Si les artistes modernes présentaient ces caractéristiques plus que les classiques, cela voudrait dire que leurs critiques ne peuvent plus guère traiter leurs productions de pathologiques, à moins de prendre moins qu'eux en considération les points mentionnés ci-dessus, et de leur demander des choses (comme la description de l'objet, tâche de n'importe quelle branche du savoir d'information) étrangères à la nature spécifique de la création artistique.

employés : l'homme d'action réarrange des objets du monde extérieur ; le savant, des concepts se rapportant à des objets ; le mystique, des réalités subjectives projetées ; l'artiste, des matériaux fictionnels non confondus avec la réalité. L'artiste doit être en contact avec la réalité pour son travail, mais le développement de ses fictions peut s'en écarter sans danger. Chez le savant ou l'homme d'action au contraire, une grande charge affective sur la réalité est indispensable : la plus petite rupture d'équilibre en faveur de la fiction, et les grands hommes virtuels sont stigmatisés comme des ratés, des rêveurs, des névrosés, des personnalités épileptiques. J. F. W.

CHAPITRE II

Traits principaux de l'Art moderne

« Je n'aime pas les champs ni les arbres, parce que les champs et les arbres n'ont rien à m'apprendre. » PLATON, *Phèdre.*

« En tant qu'imitateur, le poète est éloigné de trois degrés du philosophe. » PLATON, *République.*

§ I. — ÉVOLUTION DE LA PEINTURE MODERNE

Ce qui précède fera comprendre que ce n'est pas un hasard si l'évolution de l'art moderne montre une lutte soutenue pour se rendre indépendant des demandes du public et pour obtenir une plus grande liberté d'expression (11), ce qui implique l'indépendance vis-à-vis de l'intermédiaire imposé par le public pour sa compréhension de l'artiste : savoir la représentation du monde extérieur par la description de l'objet, et l'usage de la pensée logico-réaliste (la guerre à l'objet a pris aujourd'hui les proportions d'une guerre à la réalité; mais c'est la même guerre de libération). Cette progression vers le subjectivisme est particulièrement frappante dans la peinture où la primauté de l'objet semble aux naïfs une vérité d'évidence. L'histoire de la peinture moderne n'est qu'une longue et rapide série d'innovations qu'on peut faire dater de la révolte romantique (avec laquelle l'esprit de l'art com-

(11) La science a également conquis le droit de n'obéir qu'aux seules nécessités du sujet de ses recherches. Partant de besoins semblables, l'art et la science sont ainsi arrivés à des buts opposés : complète subjectivité pour l'art, complète objectivité pour la science. Le public, lui, est pour les nivelages, les solutions moyennes. J. F. W.

mença à changer pour la première fois depuis la Renaissance) : Delacroix affranchit la *composition* des règles étroites, et prépare les impressionnistes par ses recherches sur la *couleur*. Courbet et les naturalistes s'attaquent à la *politesse*, au *raffinement*, au *joli* de la peinture classique. Les impressionnistes, quoiqu'encore réalistes, inaugurent le *subjectivisme* en faisant compter le peintre autant que l'objet, en donnant l'impression qui passe, la nature comme elle est vue (12), au lieu de la copie statique de la nature « comme elle est ». Pour la première fois, on demande au public de collaborer avec le peintre dans l'interprétation de la réalité. Avec Cézanne, la composition passe au premier plan, le peintre commande au monde des données sensibles, qui deviennent une simple matière indifférente, entièrement soumise aux nécessité de la « réalisation » (*organisation des masses* dans leur rapport intrinsèque telle que seul l'avait entrevue le Greco) ; c'est l'origine de la *déformation*. Enfin pour Matisse, le sentiment de l'objet peut s'exprimer avec toute licence, sans direction intellectuelle ou exactitude visuelle : c'est l'origine de *l'expression*. A ce point le mouvement se divise : les uns, à la suite de Cézanne, s'attachent au côté *constructif* jusqu'à arriver, par l'élimination de tout ce qui est accidentel (sujet, ressemblance, etc.) à un monde de formes mathématiques; un nouvel objet, la toile, remplace l'objet à décrire : c'est le *tableau-objet* du *cubisme* (Braque et Picasso, 1908-1912); c'est aussi l'origine de *l'abstraction* : l'objet peut disparaître complètement pour ne laisser place qu'à des formes de valeur structurale émotionnelle. Pour un autre groupe de peintres, qui se rattachent à Matisse, l'expression de leur fantaisie subjective, l'inspiration pure est plus importante que l'organisation (*expressionnisme*) (13).

(12) Ainsi mettaient-ils en pratique, après plus de deux siècles, la doctrine du subjectivisme des qualités sensibles (les couleurs ne sont pas dans les objets) au sujet de laquelle Mme de Sévigné se moquait de Malebranche et de ses « âmes roses et vertes » J. F. W.

(13) Un amateur de généralisations pourrait déceler dans ces deux groupes (qui, malgré leurs différences, ont avant tout en commun d'être de la peinture expressive, et non imitative) des tendances d'une signification capitale : on pourrait appeler le premier « expressionnisme de la forme », puisqu'il s'attache particulièrement à l'organisation architecturale ; mais le cubisme

Le caractère nécessaire de cette évolution se retrouvant dans les autres arts, on exposera maintenant sans plus tarder les valeurs nouvelles mises à la place des anciennes.

§ 2. — L'ART MODERNE ET L'ART DES FOUS

Il n'est pas inutile d'écarter dès l'abord l'accusation populaire d'après laquelle les œuvres des artistes modernes seraient identiques à des œuvres de fous. Quelqu'intéressantes que soient ces dernières, on devrait s'attendre à ce qu'elles soient bien spéciales, puisque chez les fous les excitations inconscientes ont conquis le préconscient, par le moyen duquel elles « dominent le langage et l'action et renforcent « la régression hallucinatoire, gouvernant ainsi un appareil « non désigné pour elles » (Freud, **8**). Donc même si les produits sont similaires, ils ne peuvent être identiques, comme le montre un examen attentif : le fou emploie peu d'images, il montre un souci constant de logique (cf. Epstein, **6**), donc son texte ou son dessin est facilement compréhensible à l'exception, çà et là, d'inscrutables absurdités dues à l'irruption soudaine de l'inconscient. L'artiste au contraire, n'ayant pas le libre accès de son inconscient, use de moyens artificiels pour le dépister (dessins automatiques, associations libres, etc., mise à l'écart de sa logique); d'où il semble résulter un chaos d'images dans un labyrinthe d'illogismes voulus. Les ressemblances, indéniables, consistent en une grande sincérité, et en une absurdité qui, bien entendu, n'est qu'apparente dans les deux cas.

et ses succédanés, pour cette raison même, ne sortent pas de la forme et restent donc, dans de très vastes limites, dans la tradition grecque, méditerranéenne. On pourrait appeler l'autre groupe, au contraire, « expressionisme subjectif », parce que c'est le moi du peintre qui importe, la vision qu'il doit exprimer aussi directement que possible ; cette peinture a une qualité enfantine, folle ou onirique, qu'on peut reconnaitre chez Chirico, Chagal. Klee, Campendonk, Ernst, etc., proches parents des peintres du fantastique, H. Bosch et Breughels le Jeune. Ce genre de peinture apparaît germanique et oriental quand on le compare à l'autre. Le fait que les surréalistes sont les extrémistes de ce groupe montre la volonté de nombreux Français de renoncer aux canons de la culture française classique, et leur foi dans la valeur du subjectivisme. J. F. W.

§ 3. — LA BEAUTÉ

Le mot Beauté n'a pas encore été prononcé au cours de cette étude d'esthétique. Qu'est devenu ce concept ? Les classiques définissaient les choses par leur réductibilité à la dichotomie beauté-laideur. Les « raisons pour quoi » une chose est belle étant connues, l'artiste pouvait mettre de la beauté dans son œuvre, et le spectateur l'en extraire. Mais qu'arrive-t-il si les réactions appropriées n'ont pas été cultivées ? Un malade artiste, chez qui elles avaient été empêchées par l'abondance de ses fictions, se haïssait et haïssait sa mère lorsqu'elle lui disait que s'il *la* cherchait il *la* trouverait, qu'elle-même *la* voyait, etc. Il imaginait la beauté cachée comme un lapin dans les lignes du paysage et ne découvrait rien.

Ce n'est qu'avec Rimbaud et Lautréamont que les vieux canons commencèrent à perdre leur valeur :

« Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. Et je l'ai trouvée amère. Et je l'ai injuriée... Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne. J'aimais les peintures idiotes, etc... » (**23**).

Lautréamont prend exactement *n'importe quoi* comme terme de comparaison :

« Beau comme la loi de l'arrêt de développement de la poitrine chez les adultes dont la propension à la croissance n'est pas en rapport avec la quantité de molécules que leur organisme s'assimile... comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie. » (**14**).

L'attaque du mouvement Dada sur toutes les valeurs intellectuelles donna aux poètes une liberté nouvelle vis-à-vis de la beauté, qu'on put nier ou affirmer selon sa fantaisie : « On « s'arrêtait soudain devant l'Arc-de-Triomphe : Comme c'est « bien, parce que ça a voulu être bien, et c'est bien en effet. « Quitte à repartir vers Luna-Park : Comme c'est bien, parce « que c'est mal. » (**5**). Le gain pratique de tout ceci n'est pas la révélation de nouvelles beautés dans le monde, ni de la « beauté dans la laideur » (une invention de ceux que cette

dernière terrorisait), mais bien le massacre du monstre à deux têtes qui barrait la route du pays merveilleux de l'imagination.

§ 4. — DÉSINTELLECTUALISATION DE LA PENSÉE

La critique de Newman, de Bergson, de James, de Poincaré, en assignant à l'intelligence la place limitée qui lui convient et en exaltant l'expérience concrète, est à la base de tout le mouvement anti-intellectualiste. Nous n'insisterons sur cette critique que par rapport à la production artistique :

a) Du point de vue de la personnalité, on dénonça le caractère factice de l'intellect, de la conscience, du moi organisé, en tant que seuls représentants de l'individu. Le *monde intérieur, l'inconscient, l'instinct,* mis à leur place par Maeterlinck et certains symbolistes, étaient beaucoup trop sentimentaux. Mais les Russes, quand les Français condescendirent à les lire, montrèrent la valeur lyrique des personnalités élémentaires moins cohérentes que celles de Bourget. Les Dadas, dans leur soif de probité, se firent délibérément les sujets passifs de l'esprit dans sa complexité primitive, et demandèrent à l'individu d'être authentique en tous les cas. Ils lui demandèrent en outre de laisser son attitude poétique se développer dans l'action. Le scepticisme, intellectuel et détaché, paralysant l'action et l'imagination, est rejeté aujourd'hui, aussi bien que la « tour d'ivoire » et « l'art pour l'art », par tous ceux qui ne se contentent pas de rester sur la rive ; ce qui explique la détestation où l'on tient des esprits « vraîment français » comme A. France et Renan. D'ailleurs l'insupportable artificialité et la prétention de la plupart des artistes qui voudraient nous faire croire qu'un sonnet parfait est l'aboutissement suprême de la vie organique, explique le refus de plusieurs poètes modernes de répondre à ce nom, ainsi que le jugement sévère de Platon et de Pascal, poètes lyriques de première grandeur qui méprisèrent la poésie.

b) Au point de vue de l'œuvre, le désir d'intelligibilité, à quoi répond la description réaliste, agit comme censeur des associations, donc prive l'œuvre de beaucoup des qualités poétiques potentielles dans l'inconsient. Un examen serré montre que la valeur des plus grands poètes est due à un

facteur qu'il reste à expliquer et qui apparaît çà et là, indépendamment des artifices techniques, tandis que la plus grande partie de leurs poèmes consiste en descriptions réalistes qui n'offrent aucune différence avec la prose la plus vulgaire, et affaiblissent l'émotion poétique en faisant dévier les associations sur des détails appartenant à la réalité. Alors qu'on voudrait penser que les artistes voient la réalité à travers leurs rêves, la plupart ont cru pouvoir regarder leurs rêves à travers des microscopes braqués sur les objets. Certes il faut de la libido objectale pour s'intéresser à la vie des autres, et on peut traiter de narcissistes ceux qui en sont incapables. Mais qu'aimons-nous dans les récits les plus réalistes de cette vie, dans les faits-divers par exemple, si ce n'est pas l'aventure, le songe (irréalité) derrière les faits ? Si le roman ordinaire ne peut se lire deux fois, c'est que la surprise, l'esprit de fiction et de jeu présents à la première lecture, ont disparu à la seconde. Ce que veulent les modernes, ce sont des faits poétiques, et non pas uniquement des faits.

D'ailleurs ce qui nous donne une *connaissance émotive* de l'objet nous le fait sentir mieux qu'une description réaliste. Dans les comparaisons : « du miel doux comme l'amour », « des nuages au ciel comme des espoirs », les mots « abstraits » Amour et Espoir concrétisent à merveille les mots « concrets » Miel et Nuages, tout en étant plus imprécis intellectuellement. Poe fut le premier à s'en rendre compte, et aussi à voir que la différence entre un écrit scientifique et un poème est que celui-ci a pour objet un plaisir indistinct. Baudelaire, Mallarmé, Valéry isolèrent de plus en plus ce qui dans la poésie est elle-même. Ils s'attachèrent à suggérer une rêverie, une humeur, ce pourquoi une certaine obscurité apparut nécessaire ; et le poème prit de plus en plus le caractère d'irréalité. Enfin les Surréalistes, pour qui seules comptent l'invention et la spontanéité créatrice, entravées par la rigidité de l'intellect, comprenant que ce dernier est fonction de la réalité, nièrent l'emprise de l'un comme de l'autre (14). Ils

(14) L'attitude moderne montre admirablement, dans son radicalisme, la profonde dichotomie qui existe entre les systèmes conscient et inconscient (que concernent respectivement la réalité objective et la réalité psychique),

veulent parler la langue de l'inconscient comme la sibylle celle du Dieu : d'où la licence de toutes les déformations grammaticales ou perspectives, la bride lâchée à la pensée associative, et le double refus de la critique du moi et de l'épreuve de la réalité. L'image, résultant de cette méthode, a pris de ce chef une telle importance qu'on peut parler d'une doctrine de l'image dans la poésie moderne. Elle en est presque la seule matière.

§ 5. — L'IMAGE ET L'INCONSCIENT

Il importe de distinguer l'image de la métaphore, où il y a déduction d'un terme de l'autre grâce à une qualité consciemment perçue, le *tertium comparationis* (ex. : cheveux blonds comme les blés). Des prémisses syllogistiques peuvent être présentes dans l'image, et dans le symbole du rêve, mais elles y sont plus ou tout à fait inconscientes et masquées. S'il est vrai que les comparaisons usuelles peuvent être inconsciemment déterminées (cf. Ferenczi, 7), il reste que l'image en diffère par le moindre degré d'élaboration intellectuelle de la pensée en vue de sa convenance logique, et aussi de critique intellectuelle puisque les associations sont libres de procéder de façon aussi peu dirigée que possible (caractère de « gratuité » (15). Enfin, si les plus libres associations ne

et combien antithétiques sont les termes compris par ces deux grandes catégories. Ainsi une défiance presque mystique des sens se rencontre souvent dans l'anti-intellectualisme, parce que c'est des données sensibles « liées » ensemble une fois pour toutes (Lock, Mill) qu'ont été tirées des idées générales rigidemment définies. Or c'est la vue qui est par excellence l'instrument de la connaissance objective ; elle unit l'homme aux objets qui, étant dans l'espace, suggèrent l'extériorité d'un monde d'espace et de formes dans lequel il est entraîné aux dépens de la perception de son expérience interne. Si grand est le rapport de la vue avec l'objectivité et la pensée intellectuelle que les patients pendant l'analyse ferment souvent les yeux sans qu'on le leur demande, pour éviter de rester « à la surface d'eux-mêmes » (on se souviendra que des mouvements d'yeux sont toujours présents dans le raisonnement et dans le rappel actif des souvenirs, — et aussi qu'on peut faire dériver le mot « mystique » de μύω, fermer les yeux). Les sons n'ayant pas été conceptualisés comme l'ont été les perceptions visuelles, la musique a toujours été le plus subjectif des arts. On ne peut donc plus s'étonner si l'évasion de la réalité va de pair, dans les arts modernes, avec le refus de l'intellectualité. J. F. W.

(15) Tout ce qui est dit de la poésie est vrai de la peinture : l'assemblage des éléments picturaux dans le cubisme (et encore plus dans l'expressionnisme) peut-être assez désintéressé pour n'obéir qu'à leur propre rhythme et aux associations du peintre. (Cf. Breton, 3). J. F. W.

sont jamais les mêmes dans la poésie que dans la cryptolalie ou dans la psychanalyse (puisque la tâche y est d'écrire un poème), la dispersion de l'attention adoptée engendre une certaine indifférence de la censure, en même temps qu'une régression de la pensée logique à quelque chose de semblable à l'hallucinose hypnagogique ou à la fuite des idées. Ceci explique pourquoi l'image tend à ressembler au matériel du rêve et des mots d'esprit, et à procéder comme eux par condensation et déplacement. Ainsi, on peut croire qu'elle tend à être chargée de contenu infantile, ce qu'on ne peut pas davantage attendre de la pensée logique que des associations comme « chaleur, poêle, charbon, mine » qui, données dans l'analyse, sont attribuées à la résistance. L'association dans l'image est personnelle et non logique : l'esprit produit les deux termes presque simultanément, sans en préméditer ni même en saisir consciemment le rapport. Une telle poésie est une poésie des profondeurs dans le sens le plus vrai du mot.

La satisfaction qui résulte par exemple de l'image « un cimetière qui a des ailes » (Saint-Pol-Roux) pour un vol de corbeaux, est plutôt émotive qu'intellectuelle, comme le demande la poésie. De même quand une alouette est comparée à une flèche qui vole, la métaphore est logique, inémouvante et inutile; à des « coups de ciseaux gravissant l'air » (Saint-Pol-Roux), l'association est plus lointaine, plus personnelle, et plus satisfaisante; à un « nuage de feu » (Shelley) le jugement intellectuel a complètement disparu et nous avons affaire à une *identité inconsciemment déterminée.* Quoique l'exemple de Shelley montre que des poètes encore retenus par la technique conventionnelle sentirent bien que de telles images ont le plus grand pouvoir émotif et la plus grande réalité poétique, Rimbaud fut sans doute le premier à faire de l'image et de l'inconscient l'emploi intégral que j'essaie de préciser, pour une « transmutation » des éléments de la réalité. Il finit « par trouver sacré le désordre de [son] esprit », et s'habitua « à l'hallucination simple » qu'il nota telle quelle :

« Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine... des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac... Les

hallucinations sont innombrables... Ecoutez !... J'ai tous les talents ! Il n'y a personne ici et il y a quelqu'un... Je devins un opéra fabuleux... A chaque être, plusieurs *autres* vies me semblaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait : il est un ange. Cette famille est une nichée de chiens. » (**23**).

La métaphore a disparu : la propriété de l'image, ici comme dans le sonnet des « Voyelles », est dans son seul caractère hallucinatoire. Un poème pris au hasard parmi les textes des Surréalistes montrera ce que cette méthode est devenue dans leurs mains :

« Tu sauras plus tard, quand je ne vaudrai plus la pluie pour me pendre, quand le froid, appuyant ses mains sur les vitres, là où une étoile bleue n'a pas encore tenu son rôle, à la lisière d'un bois, viendra dire à toutes celles qui me resteront fidèles sans m'avoir connu : « C'était un beau capitaine, galons d'herbes et manchettes noires, « un mécanicien peut-être qui rendait la vie pour la vie... » Tu m'entraîneras plus loin qu'où je n'ai pu aller, et tes bras seront des grottes hurlantes de jolies bêtes et d'hermines. Tu ne feras de moi qu'un soupir qui se poursuivra à travers tous les Robinsons de la terre. Je ne suis pas perdu pour toi : je suis seulement à l'écart de ce qui te ressemble, dans les hautes mers, là où l'oiseau nommé Crève-Cœur pousse son cri qui élève les pommeaux de glace dont les astres du jour sont la garde brisée. »

(A. Breton, **2**).

Ce texte semble au premier abord une logorrhée dénuée de sens. Mais si nous le relisons jusqu'à ce que nos propres associations puissent opérer, alors on s'aperçoit d'un changement : un sens émotif plutôt que logique apparaît, avec quelques images étonnantes et une forte impression de dépaysement. Une signification intellectuelle peut aussi être présente, car l'attribution d'un sens est une tendance générale de l'esprit, mais ce n'est pas indispensable, et nous pouvons ne pas vraîment savoir d'où vient notre satisfaction.

La pensée usuelle est économe. Les concepts sont des signes appris une fois pour toutes, sur lesquels elle passe sans les voir à cause de leur familiarité, tandis que les associations sont court-circuitées parce que rendues inutiles ; de nouveaux rapports sont donc pratiquement impossibles dans ces conditions. Si au contraire l'esprit peut voir dans le terme moins

ce qu'il est dans l'intelligence que les associations qu'il suggère (imagination artistique) (16), alors des rapports pourront rapprocher deux termes disparates, donnant à chacun un sens nouveau, créant une identité nouvelle : c'est l'*image*. « La création de l'image est donc un moyen poétique puissant et l'on ne doit pas s'étonner du grand rôle qu'il joue dans une *poésie de création* ». (P. Reverdy).

§6. Le neuf et la surprise.

Plus les deux réalités semblent lointaines et arbitrairement rapprochées (plus le rapprochement est neuf), et plus la création est réelle et l'image émouvante. L'établissement de l'identité (création) se fait grâce à l'irruption de l'inconscient et à une mobilisation des associations qui se produit à la faveur de l'absurdité, de la nouveauté ou de la surprise qui déchirent l'armature intellectuelle et paralysent la censure des associations. L'absurde, le neuf et la surprise sont donc liés à l'esthétique de l'image en tant que moyens et garanties de création. Ce sont aussi, comme cette dernière, des expériences, — des expériences toutes proches du lyrisme : un nouveau rapport, quelque banaux qu'en soient les termes, est une découverte dans le domaine de l'imprévisible, une nouvelle forme imposée au μή-ὄν, une évasion du réel, un agrandissement du réel. De là vient le goût marqué des artistes modernes pour le hasard, le merveilleux, l'inattendu comme

(16) Cet état de choses résulte de la nature de l'inconscient. Formé par l'interprétation de la psyché infantile et du monde extérieur, c'est un vaste réservoir rempli d'une seule réalité chaotique, où peu de termes se meuvent parmi d'inépuisables rapports. Aussi l'inconscient nie-t-il le principe d'identité comme il nie le principe de réalité : un terme pour lui n'a rien de fixe, mais peut signifier (ou peut entrer en rapport avec) n'importe quel autre terme. C'est d'ailleurs cette « universelle analogie » qui rend possible l'invention, cette dernière venant, comme l'image et le symbole du rêve, de dissociations et de réassociations de toute espèce. Les *rapports* sont donc les matériaux de l'inconscient comme les *termes* le sont de la conscience. Et, s'il en est ainsi, l'inconscient est « intelligent », tout comme est intelligent un enfant qui, en disant « la clef de la bouteille » pour un tire-bouchon, répète la découverte de l'inventeur : une théorie psychanalytique de l'intelligence ne pourra pas négliger ces faits. — Enfin l'esthétique moderne se trouve d'accord avec les deux grandes philosophies d'aujourd'hui, le pragmatisme et le néo-réalisme, qui demandent aux rapports de définir les termes alors que c'est au contraire à cause de l'importance des termes que les sophistes purent opposer le prédicat au sujet, le particulier au général, et nier la possibilité du jugement. J. F. W.

moyens esthétiques. C'est évidemment ce qu'entendait Baudelaire par ses paroles : « le beau, c'est l'étonnant. » Il peut sembler exagéré de dire qu'une machine à coudre et un parapluie sur une table de dissection nous font « embrasser l'infini en un instant passionnel » (pour employer l'expression de Wordsworth) ! Et pourtant la qualité poétique est là, puisque cette rencontre est un tremplin pour la fiction, et implique une transformation, quelque illégitime qu'elle soit, du monde des faits.

Mais alors les termes les plus vulgaires, les hasards les plus grands, peuvent faire l'affaire : Breton rassemble aussi gratuitement que possible des titres de journaux :

« un éclat de rire
DE SAPHIR DANS L'ILE DE CEYLAN

MADAME
une paire
DE BAS DE SOIE
n'est pas

UN SAUT DANS LE VIDE
un cerf » (2) ;

ou modifie le jeu des petits papiers avec questions et réponses fortuites :

« Q. Qu'est-ce que la lune ?
R. C'est une vitrier merveilleux.

Q. Qu'est-ce qu'un lit ?
R. Un éventail vite déplié. Le bruit d'une aile d'oiseau » (22).

Ces images sont complètement neuves, telles qu'aucun procédé ordinaire de comparaison n'eût pu en fournir, et excitent ainsi des associations qui n'eussent pas été mobilisées autrement. Elles sont validées par la seule satisfaction qu'elles causent, celle-ci venant d'un sens d'irréalité, et d'un rapport nouveau, conscient ou *inconscient*, établi entre des termes disparates. Chez les classiques, à cause de leur étroitesse même, un mot est souvent suffisant pour la déflagration des associations, et des vers de Racine se suffisent à eux-mêmes

et satisfont pour des raisons peu différentes des exemples donnés ici. « Il y a trop peu d'écrivains obscurs en français », disait R. de Gourmont. Son ombre doit être satisfaite aujourd'hui.

§ 7. Le plaisir esthétique dans l'art moderne.

Freud croit que le plaisir trouvé dans le contenu manifeste d'une œuvre d'art est un « avant-plaisir » et que le « plaisir final », venant du relâchement des tensions (« économie d'inhibitions») et de l'émersion des pulsions et des rêveries qui en résulte, constitue le plaisir essentiel qui est attribué à l'œuvre. L'esthétique moderne différant en tout de l'esthétique traditionnelle ne peut manquer de déterminer d'importantes modifications dans la nature des deux plaisirs :

L'avant-plaisir, en plus des facteurs habituels : communion (17), appréciation de l'arrangement des parties, etc., comporte ici la surprise, l'absurdité, l'établissement de rapports, qui satisfont des pulsions de curiosités, de révolte, de toute-puissance. Il ressemble donc à celui qu'on trouve dans les mots d'esprit (cf. Freud, 10) et dans les comparaisons entre choses dissemblables d'apparence (cf. Ferenczi, 7). Quant aux facteurs du plaisir final, en plus des pulsions œdipiennes, narcissiques, homosexuelles, anales-sadiques, libérées à différents degrés par les œuvres traditionnelles, on trouve aussi et surtout la simplicité enfantine, la moquerie du censeur, la négation du père et de la réalité, la régression au sentiment intra-utérin d'omnipotence, la tendance à la submersion du moi par le ça (*lyrisme*).

Dans l'art traditionnel il y a donc forcément un conflit entre le plaisir final et l'avant-plaisir, puisque les pulsions signifient désordre, tandis que la beauté technique signifie ordre logique, harmonie, équilibre, etc. Le conflit n'est aboli que dans le domaine du sublime (ainsi nommé dans les traités depuis Burke et Kant), où des pulsions régressives donnant lieu à un sens d'union avec l'infini, de perfection, sont

(17) Allemand: *Einfühlung*.

libérées dans l'expérience (18). Dans l'art moderne, au contraire, l'inconscient règne partout en maître ; et comme le but ultime des pulsions libérées est la négation de la réalité, elles se renforcent les unes les autres, d'où une certaine unification entre les deux sortes de plaisir. Il semble donc que, du point de vue de l'expérience esthétique également, les œuvres modernes ont une grande valeur de pureté.

§ 8. Le public et l'intention de l'artiste.

On ne peut terminer cet exposé sans établir dans quelle mesure des œuvres aussi subjectives sont accessibles au public. D'abord, est-il nécessaire que le spectateur, auditeur ou lecteur retrouve l'intention de l'artiste (comme le demande l'opinion courante) ? Le caractère énigmatique des grandes œuvres prouve que c'est la fiction de l'artiste, et non la simple imitation de la nature, qui y occupe la première place. D'autre part, alors même que les impressions ou interprétations conscientes du public sont le plus souvent strictement individuelles, ses fictions inconscientes peuvent correspondre plus ou moins universellement à celles de l'artiste (cf. Freud, **11**). La première implication est que le spectateur, auditeur ou lecteur ne doit pas rechercher à retrouver consciemment l'intention de l'artiste, mais doit accepter cette perte d'une partie de son avant-plaisir. La question se réduit donc aux indices nécessaires à une certaine universalité dans les fictions inconscientes du public : trop d'obscurité y serait-elle nuisible ? Probablement pas : par des gestes non remarqués, par des mots non interprétés, les inconscients de deux personnes peuvent « se comprendre complètement » (c'est ce que Ferenczi (**7**) appelle des « dialogues inconscients »). Enfin, on peut contester que même une correspondance inconsciente avec la fiction de l'artiste soit indispensable, quand une correspondance consciente ne l'est pas. Notre conclusion est donc qu'il suffit à l'œuvre d'être un stimulus pour le rêve et l'émo-

(18) « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas ». On ne saurait donc s'étonner de la ressemblance entre les effets produits par les œuvres les plus « sublimes » et les plus « folles ». L'enfant démontre ce paradoxe en poursuivant sous toutes ses formes la joie de s'évader de la réalité : dans la béatitude des bras maternels, dans son jeu, dans ses farces : J. F. W.

tion : c'est au spectateur, auditeur ou lecteur d'avoir plus de souplesse dans la libération de ses propres associations.

La plupart des hommes, à cause de l'angoisse attachée aux pulsions et aux émotions, montrent une préférence compulsive pour l'intellect. Ne pas comprendre est ressenti comme une blessure narcissique, avec accompagnement de haine. C'est dire que l'appréciation de l'art moderne nécessite un profond changement d'attitude, plus difficile que l'échange d'un sens pour un autre. En effet la familiarité des œuvres n'est pas suffisante : elle n'apporte qu'une « adaptation » comme celle qui résulte de l'exposition assez longue à n'importe quel stimulus. Ce n'est que quand le spectateur pourra mettre de lui-même dans l'œuvre qu'il aura une vraie base d'identification : il lui faut pour cela consentir à un certain degré de désintellectualisation et de subjectivité de sa pensée. Ceci est appliqué avec succès en psychanalyse, quand l'analyste « atteint l'interprétation correcte non par des efforts logiques seuls, mais plutôt en donnant libre cours à « ses propres idées, ce pourquoi *une certaine indifférence aux* « *idées du patient est nécessaire.* » (Ferenczi, 7) (19).

(19) C'est moi qui souligne. J. F. W.

CHAPITRE III

La Névrose et l'Artiste

Je propose maintenant d'aller au fond de la question de l'adaptation de l'artiste à la réalité, qui sert à ses critiques pour flétrir l'art moderne comme morbide et dangereux. Nous examinerons : 1) dans quelle mesure l'interprétation de la réalité par l'inconscient, en tant que système limité au principe du plaisir, peut être justifiée : 2) dans quelle mesure l'artiste moderne est plus « morbide » que celui qui fait un moindre usage de l'inconscient.

§ 1. L'INCONSCIENT ET LA REPRÉSENTATION DE LA RÉALITÉ

L'analyste reconnaît une réalité psychique en face d'une autre réalité, extérieure, pour l'épreuve de laquelle le moi s'est développé. Le fait que le moi résulte d'une modification de la couche externe du ça par le contact de celle-ci avec le monde extérieur montre que, même s'il a maintenant des buts différents, il ne doit pas nécessairement être l'antagoniste d'un système dont il fut originellement indistinct. Mais une collaboration des deux systèmes est rare. Le développement du moi a été dramatique, ayant impliqué le renoncement du ça à certains de ses buts, ou la fuite hors du moi des parties du ça qu'il a refusé d'aider à obtenir satisfaction (Freud). Mais ce détachement même serait assez pour rendre le moi insuffisant à opérer *seul* comme principe pour des êtres pourvus de pulsions, d'émotions et de désirs qui, sous la forme du ça, représentent la force motrice, et la partie la plus fon-

damentale de la psyché. D'autre part l'épreuve de la réalité est rarement faite par le moi seul, mais plus souvent par le surmoi, qui, grâce à son accès facile au moi, accapare cette fonction et l'altère, puisque, loin d'être affranchi des désirs, il est influencé par le produit de leur répression. D'où il suit que les méthodes de l'inconscient (satisfaction hallucinatoire, symbolisation, fiction, projection-identification), même si elles déforment la réalité, sont aussi valables que les méthodes du moi, et bien plus que celles du surmoi, car ce dernier, lui-même très irrationnel dans ses racines, implique tout autant de déformation de la réalité, et avec bien moins de justification.

Le ça a le triple privilège de sa priorité historique, de sa proximité des grands besoins universellement humains et de son indestructibilité. La survivance de cette première organisation dans l'homme civilisé est prouvée. Freud dit que l'inconscient n'est pas atrophié pour jamais, comme un organe vestigiel, mais qu'il est aussi actif qu'une population primitive dans un état civilisé : le rire, les mots obscènes, le retour de perversions oubliées sont les exemples les plus courants des régressions que peut amener le plus léger changement de potentiel entre les deux systèmes. Le fait que non seulement l'enfant, mais des portions importantes de la race humaine se sont contentés des méthodes du ça dans leurs rapports avec la réalité, montre qu'on ne peut pas les rejeter comme dépourvues de toute valeur au seul bénéfice des méthodes du moi. Le monde psychique de l'enfant, produit de l'interaction du milieu et d'un organisme pourvu presque uniquement de réactions communes à tous les hommes, offre une vue de la réalité qui est aussi vraie pour le type humain que les données postérieures du savoir exact (même si la représentation de la réalité y est moins fidèle), et qui ne devrait pas être négligée, *même chez l'adulte civilisé. Il y a divers niveaux d'adaptation à la réalité, différents de nature quoique se rapportant à la même réalité, chacun valable dans ses propres limites* (comme sont valables dans les leurs les géométries euclidienne et non-euclidienne, ou la psychanalyse et la neurobiologie), et qu'on préférera suivant le sujet traité, les circonstances, etc.

Une perception sensible comme celle d'un bâton dans l'eau

nous servira d'exemple : voici un bout de réalité à interpréter, puisque les données fournies par le système conscience-perception sont contraires à d'autres expériences sensibles du même bâton. Le système inconscient peut répondre par des phantasmes de castration qui n'arrivent pas à la conscience, ou y arrivent sous forme dérivée : un serpent, quelque chose de cassé, de caduc, etc. Le système préconscient peut ne posséder aucun concept prêt à être appliqué, ce qui donne lieu à une attitude de doute, de confusion, ou posséder des concepts logiquement associés, qui arrivent sans encombre à la conscience comme une explication satisfaisante et « réelle » : « le bâton paraît brisé à cause des lois de la réfraction ». Quant à décider quelle explication est la plus légitime, seule la situation totale permet de le faire : *un examen de physique ferait préférer la seconde, mais la confection d'un poème, la première.*

Le moi et le ça coexistent dans l'homme, mais ont poursuivi leur adaptation plutôt par division du travail que par travail d'ensemble. Les deux modes de réponse seront légitimes aussi longtemps que les deux principes de plaisir et de réalité continueront à fonctionner.

L'art devrait utiliser comme matière l'espèce particulière de données fournies par le système qui le concerne (l'inconscient), et il n'y a pas de raison pour que leur expression plus ou moins directe ne puisse faire la base d'un art. Rappelons-nous Rimbaud : « Ce monsieur ne sait ce qu'il fait : il est un « ange ». Si cette vue de la réalité n'est pas tolérée, je ne sais pas où l'on pourra trouver la poésie. Il est clair que la poésie ne peut vivre que *par-delà le principe de réalité.*

§ 2. L'ARTISTE ET LA RÉALITÉ.

On a souvent dit que l'artiste qui ne copie pas la réalité n'y était pas adapté comme homme. C'est l'attitude de Pfister (18) : Le « vrai artiste », d'après lui, est délivré par l'art de son conflit ; l'expressionniste, au contraire, ne l'est pas davantage que le cryptographe, parce que ses peintures sont des « portraits d'âme », des « caricatures de la réalité » dans lesquelles il met « ses propres faiblesses » et ses conflits. C'est

un « autiste » dont le but suprême est le nirvâna. Le vrai artiste a de grandes (non de « mesquines ») souffrances, qu'il rattache aussitôt à celles de l'humanité entière dont il est le sensorium. La réalité ne le satisfait pas non plus, mais il la décrit tout de même, en la représentant « sans ses imperfec- « tions présentes, comme elle devrait être ». Je crois qu'il y a dans tout ceci de sérieuses confusions :

1) L'expressionniste est un pur narcissiste. On a montré dans la Section I que c'est le fait de la production de l'œuvre, et non son contenu, qui doit être comparé à la névrose. Si l'artiste produit, c'est que sa libido n'est complètement liée ni aux symptômes ni au moi. Le nirvâna comme thème poétique ne peut donc pas être en même temps le but unique d'un artiste. D'autre part si celui-ci se fait soigner pour une névrose, l'adaptation à la réalité requise de lui en tant que patient n'a *aucune raison* d'être requise de lui dans son œuvre sous forme de représentation des objets comme signe corollaire de sa guérison. L'assimilation des deux réalités par Pfister est donc injustifiée : notre juridiction s'arrête à la réalité représentée.

2) Les dessins expressionnistes « satisfont symboliquement des fictions inconscientes ». C'est le lot de toutes les œuvres d'art. Le fantasme au vautour, de Léonard, n'est ni plus ni moins déguisé ou satisfaisant pour l'inconscient que la déformation des traits de Pfister par le peintre sadique qui faisait son portrait. Si ses peintures procurent à l'expressionniste un plaisir « attribuable à la satisfaction autistique des instincts », ce plaisir n'est pas son privilège, puisque tout tableau, dans la mesure où son contenu dérive de la fiction, obéit au principe de plaisir. Enfin, ayant l'analyse à notre disposition, le degré de délivrance apporté au patient par son art ne nous regarde en rien : nous ne pouvons pas davantage conseiller une cure d'art qu'admettre la religion comme thérapeutique.

3) Les fictions sont trop directement représentées, pas assez élaborées dans la conscience (« sublimées ») : Le sens restreint donné au mot sublimation par Pfister permet peut-être de s'en servir comme critère artistique (quoique nous ayons vu qu'un moindre degré d'élaboration intellectuelle des

fictions serait souvent plutôt recommandable), mais l'empêche de servir de critère psychologique, puisque par définition tout artiste est sublimé. Le manque de sublimation ne se manifeste que par l'échange de la création contre des symptômes ou des perversions, et vice-versa (cf. Freud, 9).

4) L'expressionniste expose ses « mesquines souffrances », des « sentiments purement subjectifs » et particuliers. Mais ceux-ci n'étant rien moins que la haine du père, l'impuissance devant les demandes de la réalité, le désir de retourner à l'omnipotence de la vie intra-utérine, ne sont-ils pas au contraire les tourments de l'humanité tout entière, quand on peut leur donner les noms de complexe d'Œdipe, de narcissisme primaire, etc. ?

5) L'expressionniste projette ses sentiments enfantins au lieu de s'identifier à l'objet. Ceci soulève une question importante. Suivant la définition populaire, le grand artiste est essentiellement sensible et émotionnel : il souffre et jouit là où l'homme moyen ne sent rien. Il se conduit donc comme le névrosé de transfert, dont la capacité bien connue pour des plaisirs ou des souffrances exagérées résulte de l'introjection d'une partie du milieu par le moi, et serait à l'opposé du paranoïaque, qui attribue au milieu des expériences subjectives projetées hors des limites du moi. Certes la projection coïncide avec un rétrécissement du moi, et l'identification au contraire avec une multiplication d'expériences qui aide à la compréhension des autres et à l'élargissement du moi (pourvu que la libido de l'individu ne reste pas stérilement immobilisée sur les identifications). Mais approfondissons la question. D'une part il doit nécessairement y avoir dans l'objet une *base* pour l'identification, qui doit dépendre des expériences antérieures du sujet ; de telle façon qu'on est loin de pouvoir dire combien des qualités uniquement propres à l'objet sont introjectées, ou inversement combien peu des qualités étrangères à l'objet ont été déplacées sur lui avant l'identification. L'identification hystérique, par exemple, se fait sur la base d'un déplacement de désirs ou d'affects en vertu d'analogies avec quelque personne ou situation précédente ; elle se fait donc avec un objet modifié par les complexes du sujet, ce qui explique ses « réactions exagérées ». D'un autre côté il est

probable que l'identification narcissique est aussi présente chez l'artiste. Quand Gide dit : « Ce que nous aimons est ce « qui nous ressemble et ce que nous imaginons aisément », l'objet est modifié, cette fois, par la projection sur lui d'une partie originelle du moi du sujet. Donc, d'une façon ou d'une autre, il y a dans l'objet de l'identification de l'artiste conventionnel une transposition d'images, de désirs et d'affects par déplacement ou projection qui rend difficile d'opposer rigidement en ceci son attitude à celle de l'expressionniste : la projection et le narcissisme, exagérés il est vrai chez ce dernier, ne sont pas son privilège.

Notre examen psychanalytique de l'art moderne serait incomplet sans un examen complémentaire du désir de décrire sensuellement l'objet, fondation même de l'art conventionnel, et des postulats de cet art qui fait exactement contrepartie à l'art moderne : le classicisme.

§ 3. Caractérisation sensuelle de l'objet.

1) Le choix d'un objet artistique est le même qu'en amour, et le type narcissique du choix est souvent en jeu. Une patiente artiste qui dit d'elle-même : « Je détestais me regar- « der dans la glace parce que je me croyais laide, — je vou- « lais tant être belle », dit en une autre occasion : « Les fem- « mes de Matisse sont difformes, et *cela fait mal* à voir : j'ai- « me la beauté plus que tout ».

2) Il peut y avoir représentation en même temps que déformation : dans le cas de la caricature. En effet, comme c'est dans l'exactitude même des défauts que la satisfaction sadique se trouve, la caricature requiert une grande ressemblance. Inversement il est possible que la tendance à la caractérisation, à « attraper les ressemblances », ait des racines sadiques. Ceci expliquerait pourquoi la plupart des bons peintres de portraits, les « fins observateurs de leur temps » ont tendance à la caricature et aux mots d'esprit critique (par ex. Whistler, Degas).

3) L' « observateur aigu » a aussi en lui beaucoup du *voyeur*. Mais la vue chez le voyeur est un but en elle-même, au lieu d'être une préparation pour l'acte sexuel. De plus

l'expression peut avoir le même rapport avec l'impulsion à voir qu'avec le contraire de celle-ci, l'observation narcissique de soi-même, qui, dans le « trac » de l'acteur par exemple, paralyse l'objectification facile des représentations et des émotions. Pour toutes ces raisons, je pense donc que moins d'observation du monde extérieur fournirait à l'artiste plus de libido pour une création plus impulsive, plus originale, plus expressive. Et la sensibilité des dessins de Picasso (en cela si supérieurs à ceux de Sargent) prouve que lorsqu'il voudra décrire la nature, alors en apprenant d'abord à ne pas regarder, il verra mieux et plus naïvement des objets plus chargés de sens, quand il regardera.

§ 4. Le classicisme.

Il y a eu bien des volontaires pour dénoncer la névrose de l'expressionnisme, de la culture « dégénérée » ou « décadente » ; mais diagnostiquer le classicisme aurait semblé sacrilège. Pourtant résumons ses postulats :

La *beauté :* la nature purifiée de ses imperfections ; la perfection et le fini du produit. L'*idéal :* des critères d'excellence pour ce que les choses devraient être ; des dogmes statiques, des modèles artificiels pour le monde et le moi. La *logique :* des valeurs conceptuelles, formelles et objectives pour les choses vues du dehors ; l'élément intellectuel dans l'œuvre et dans la conduite (la beauté, comme la vertu pour Socrate, est garantie par la connaissance). L'*équilibre :* disjonctions et dilemmes (beauté-laideur ordre-désordre, loi-variété), puis leur résolution par l'abstraction du juste milieu (οὐδέν ἄγαν) ; c'est la mesure du statique équilibre olympien combinant deux attitudes. La mesure se trouve aussi dans la symétrie, dans le calcul des proportions (par ex. la Section d'Or). La *critique :* l'artiste détaché de son œuvre et se jugeant lui-même ; la retenue opposée à l'enthousiasme : « les Grecs furent une nation de critiques d'art » (Wilde) (20).

(20) L'expression d'un conflit est manifeste dans la civilisation grecque en particulier : dans la nation, l'élément ionien contraste avec le dorien, le culte féminin des prêtresses de Bakkhos avec le culte mâle des prêtres d'Apollon, l'ésotérisme des Mystères avec les valeurs codifiées de Pallas ; dans les individus, le *daimon* et l'affirmation spirituelle de Socrate, par exemple, contrastent avec son conceptualisme, et les productions fictionnel-

On peut tout de suite reconnaître là des mesures protectrices contre l'impulsif et le subjectif ; un surmoi puissant ; des réactions de défense contre des fixations érotiques anales (scrupulosité et compulsion au produit parfait, à la pureté du beau) ; du doute et de l'ambivalence (dilemmes, équilibre, éclectisme). En outre le caractère dogmatique des postulats de l'art classique le rapproche des autres dogmes (religieux ou sociaux, comme l'hygiène ou le culte du temps et de l'argent), qui n'étant pas des manifestations spontanées, mais des compromis entre des idées refoulantes et refoulées, s'apparentent à la pensée compulsive (cf. Reik, **20**).

En face des symptômes de dépression, d'exhibitionnisme et de narcissisme reconnus par Pfister et V. Sydow dans l'expressionnisme et le romantisme, et que nous avons admis sans discussion, on peut donc opposer pour le classicisme (qui n'est que l'esthétique de l'intellectualisme) les symptômes obsessionnels du « tableau clinique » ci-dessus. La conclusion pour notre problème est que, quant à la présence de traits assimilables à des symptômes *dans son art*, l'artiste classique est tout aussi près du névrosé que le romantique ou l'expressionniste, et que son lot de « symptômes » n'est ni plus ni moins favorable à la production de l'œuvre.

D'ailleurs l'idéal esthétique qu'on vient de décrire n'a guère satisfait que la tradition académique, les esprits d'école ; chez les esprits vraîment créateurs, l'impulsion a brisé la discipline des dogmes. Cependant la retenue même de Racine, l'expression de l'émotion et de la fiction à un niveau réprimé, l'empêchent d'être aussi universel que Shakespeare, et ses pièces n'atteignent que le public français. Il est difficile de trouver un pur classique parmi les plus grands, ceux qui appartiennent à l'humanité entière. C'est plutôt dans la mesure où il a approché du romantique que le classique a été un très grand artiste : Homère, Sophocle, les Gothiques, Dante, Léonard, Shakespeare, ceux que le classicisme ne peut revendiquer parce qu'ils sont trop primitifs, obscurs, désordonnés, etc., sont surtout grands pour la richesse de leurs fictions et

les de Platon avec son réalisme. Un dualisme entre l'impulsif-féminin et l'intellectuel-masculin comme expression du refoulé et du refoulant, se retrouve dans toute l'antiquité. J. F. W.

leur proximité de l'inconscient. Les impulsions sadiques des iconoclastes modernes envers la culture classique (« Ces damnés Grecs », disait le sculpteur Gaudier-Brdezka) doivent être comprises comme un effort pour se sevrer d'un allaitement fastidieux à la mamelle grecque, et conquérir leur masculinité en vue d'une création plus libre et plus spontanée. Les académiciens et le public vivent encore dans l'angoisse du trauma du sevrage.

En quittant le sujet de la névrose et de l'artiste, j'admets volontiers que parmi les artistes modernes un grand nombre, quoique capables de production, présentent des symptômes dont les plus à la mode sont la toxicomanie et l'homosexualité ; ce ne sont généralement pas de très grands artistes. Ces faits prouvent, d'une part, que l'art moderne, qui peut s'enorgueillir d'hommes de la taille de Cézanne, Matisse, Picasso, Strawinsky, a aussi, comme tout grand mouvement, ses artistes mineurs, ses esprits précieux ; — d'autre part, que, quelqu'infantile que soit le grand artiste dans ses fictions, l'angoisse de castration doit avoir fait place chez lui *à un certain degré d'agressivité masculine et de maturité du moi :* un grand artiste, comme un grand homme d'action, ne peut être un doux hermaphrodite. C'est ici que la psychanalyse peut aider l'artiste, au lieu de gêner son art, comme certains le craignent, puisqu'elle peut rendre la véracité et la profondeur à celui qui doute, sauver ce qui peut être sauvé des fictions qui chez un autre ont éliminé une trop grande part de la réalité, bref puisqu'elle peut aider l'artiste à capitaliser son inconscient pour son art.

CONCLUSION

L'Art moderne et la Société

« Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivra-t-on après nous ? »
(RENAN, *Feuilles détachées.*)

Rien dans toute notre étude ne justifiant du point de vue psychanalytique les demandes du public (description réaliste) ni son opposition à l'art moderne, l'artiste se trouve exonéré de tout sens de culpabilité, et le public seul responsable pour son incompréhension. Dans quelle direction se trouve la solution du conflit ? On ne peut s'empêcher de penser que la vraie responsabilité en incombe aux seules résistances inconscientes du public, et que celles-ci doivent être les mêmes que celles que rencontre la psychanalyse, parce que l'art moderne touche aux mêmes impulsions refoulées. Le bourgeois d'une part craint le désordre qui, en dérangeant son confort physique ou ses cadres intellectuels, menace son moi de destruction, et d'autre part ne pardonne pas à ce qui le fait risquer de rencontrer ses propres pulsions. L'inconscience enfantine de quelques peintres et sculpteurs, leur surestimation fréquente des zones érotiques (seins, fesses), la joie qu'ils prennent à toutes les déformations (y compris celle de la perspective), leur réversion aux couleurs boueuses, ou au barbouillage violent ; le caractère autoérotique de la danse et de la musique (rhythmes syncopés) ; le retour du cinéma à la communication pré-verbale, à un langage mimé qui souvent exclut même l'expression faciale (Ch. Chaplin, comme dit Spencer de l'enfant, « rit avec tout son corps »), tout ceci enrage le civi-

lisé réprimé et critique, qui ne peut supporter cette liberté donnée aux pulsions ou aux fictions de l'inconscient. Enfin ces résistances et ces répressions elles-mêmes sont dues à une instance refoulante que l'analyse a démasquée : le surmoi. Et le contenu de ce surmoi, au nom de quoi il interprète la réalité et refoule les instincts, se compose en grande partie des valeurs sociales engendrées par le surmoi des aïeux ou des contemporains, — en l'espèce des préjugés d'une civilisation dont la supériorité repose sur des postulats plutôt que sur des preuves. Pour résoudre le conflit, il ne suffit donc pas que le public montre une condescendante tolérance envers l'art moderne et « essaye de comprendre » ; les résistances ne seraient alors que déplacées. Il faut rapprocher le spectateur de l'artiste en détruisant en lui de plus en plus des valeurs du surmoi et en rendant ainsi la vie et la mobilité à sa libido.

Nous avons parlé de réversion, de retour. Ceci n'est pas dire comme on l'a souvent fait, que l'art moderne est décadent : quelque près qu'il soit de l'érotisme infantile, on ne peut guère lui appliquer cette épithète, puisque les artistes ont cherché à revenir à la source émotionnelle et impulsive de leur art, et à le ressusciter par un contact effectif avec cet interprète ultime de la réalité : l'inconscient. Les artistes modernes sont peut-être des outlaws, organisés hors des frontières de l'Art d'école, mais ils fraternisent, dans la forte tradition de l'art impulsif et fictionnel, avec les grands primitifs de toutes les civilisations (Egyptiens, Chinois, Grecs, Gothiques, Nègres). On peut donc se demander si ce n'est pas au contraire la répression de Dionysos par Apollon qui serait pour l'art une décadence ; c'est une question qui n'est pas résolue quant aux autres valeurs sociales. Des valeurs décadentes sont des valeurs qui meurent, qui ne produisent plus ni variations ni personnalités puissantes. Sorel (25) a montré comment la religion, la morale, l'esthétique traditionnelles ont abouti au début du XXe siècle à des valeurs purement intellectuelles, sceptiques, opportunistes : les ombres de ces ombres. La foi, l'enthousiasme, la production intense visibles dans le mouvement moderne, et sa présence dans les pays les plus divers, montrent que, comme le romantisme, loin d'être décadent, il est une manifestation de vie et de santé.

D'ailleurs, si l'on veut comprendre la vraie signification d'un art, il faut quitter le domaine de l'art : l'inter-relation généralement présente des faits artistiques avec les faits moraux et sociaux d'une époque montre que l'art, résultat d'un conflit avec le monde extérieur chez l'enfant, n'est pas dans le groupe qu'une soupape de sûreté pour une tension sociale, et, chez l'homme fait, peut-être solidaire d'une certaine attitude devant les principaux problèmes de la vie. Les mouvements expressionniste et surréaliste, par exemple, sont plus qu'une aventure de l'esprit : ils font partie de ce vaste travail de récréation de l'univers, auquel nous assistons aujourd'hui, et auquel l'artiste s'est donné à sa façon (Cf. A. Breton, (4). L'audace artistique serait puérile autrement. — On a demandé ici, du point de vue artistique, au public de tolérer l'expression de l'inconscient dans l'art, qui n'obéit pas au principe de réalité. Mais on demande aussi, plus généralement, à la société, si elle veut éviter l'occurrence d'actions irrationnelles là où il en faudrait de rationnelles, de ne pas favoriser uniquement les valeurs venues des réactions de défense du surmoi, et de s'adapter davantage aux manifestations de pulsions partout où l'application du principe de réalité n'est pas indispensable. Or l'art ne saurait être le seul cas où ceci est possible, ni un refuge laissait subsister les facteurs de tension, des dogmes sociaux que nos pulsions refusent. Ne serait-ce pas plutôt à la société de réduire ces facteurs, et de ne pas limiter à l'art (parce que réputé inoffensif) la libération de l'individu ?

La réalité à laquelle la psychanalyse, en tant que thérapeutique pratique, se propose de réadapter le malade, est une réalité très générale. Mais il ne serait pas inutile de savoir si le milieu spécifique n'est pas pathologique. C'est ce que Stärcke (26) a essayé de faire pour la civilisation de la période de production industrielle qui constitue la réalité « où sombrent nos patients. » La psychanalyse, si profondément occupée de l'individu, sait que la dissatisfaction sentie par tous, « résul-
« tat du déplacement du principe de plaisir par le principe de
« réalité, est elle-même partie de la réalité. » (Freud, 12). La société qu'elle souhaite ne peut donc être qu'une société qui sera « réconciliée avec l'inconscient (Stärcke), c'est-à-dire

avec les besoins de l'individu réel et avec leur expression. Il semble en attendant que le psychanalyste pourrait observer avec sympathie les efforts de ceux qui, dans l'art et en action, ont essayé de rendre la profondeur et la dignité à la vie humaine, par delà le stade « des mensonges et des dissimulations ». Il ne me semble pas qu'il puisse se faire l'allié de ce qu'il combat chez le névrosé individuel : la moralité du surmoi ; — bref qu'ayant dénoncé la censure, il puisse prendre le parti de la censure (21).

(21) Ces conclusions sont tout à fait personnelles à M. Frois-Wittmann. Le surmoi n'est-il pas un des rouages *normaux* du psychisme humain ? Pourquoi dès lors le psychanalyste, qui est essentiellement un thérapeute, lui déclarerait-il la guerre ? Il semble bien qu'il n'ait à combattre que les surmois vicieusement développés. Cf. à ce sujet les remarquables travaux de M. Odier parus dans cette même revue (*Contribution à l'étude du surmoi et du phénomène moral, in* Revue fr. de ps., t. I, pp. 21-73; *La névrose obsessionnelle,* ibid., pp. 425-491) et mon propre travail (*Position du problème de l'adaptation réciproque entre la société et les psychismes exceptionnels,* ibid., t. II, pp. 135-170). (Note de la Rédaction. — E. P.)

M. Frois-Wittmann entend parler du surmoi obsessionnel et morbide, qui seul entre en conflit avec le moi. Chez l'être normal idéal, individu ou société, le moi et le surmoi sont d'accord, se confondent. Dans la société, il y a souvent conflit, donc névrose, et c'est dans ce sens que M. Frois-Wittmann prétend qu'il n'appartient pas au psychanalyste de prendre le parti du « refoulant » pathogène.

Par ailleurs, nous nous associons pleinement au point de vue exprimé par M. Pichon quand il rappelle que les conclusions des auteurs leur sont personnelles.

Nous le rappellerons en particulier au sujet de l'article sus-mentionné de M. Pichon où les conclusions relatives au déterminisme, au libre-arbitre et aux avantages de l'extension de la peine de mort sont strictement personnelles à leur auteur. (Note de la Direction. M. B.)

Références

1. F. Alexander, La névrose et la personnalité totale (*Neurosis and the Whole Personality*), *in* Int. Jl. of Psa. Vol. VII, pts. 3-4.
2. A. Breton, Manifeste du Surréalisme. Poisson Soluble, Paris 1924.
3. A. Breton, Le Surréalisme et la Peinture, Paris 1928.
4. A. Breton, Légitime Défense, Paris 1926.
5. P. Drieu la Rochelle. La Valise Vide, *in* Nouvelle Revue Française, août 1923.
6. J. Epstein, La poésie d'aujourd'hui : un nouvel état d'intelligence, Paris 1921.
7. S. Ferenczi, L'analyse des comparaisons (*The Analysis of Comparisons*) et al. *in* Further Contributions to Psychoanalysis (trad.)
8. S. Freud, La Science des Rêves (trad. Meyerson).
9. S. Freud, Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité (trad. P. Reverchon).
10. S. Freud, Le trait d'esprit et ses relations avec l'inconscient. (*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*) Vienne 1921.
11. S. Freud, Le Moïse de Michel-Ange, *in* Rev. Franç. de Psa. Vol. I, 1.
12. S. Freud, Chap. 1, 9, 22, *in* Vol. IV of *Collected Papers* (trad.).
13. J. Harrisson, L'art ancien et le rituel, (*Ancient Art and Ritual*), Home University Library.
14. Comte de Lautréamont, Les Chants de Maldoror, nlle. éd., Paris 1925.
15. S. Morgenstern, Un cas de Mutisme Psychogène, *in* Rev. Franç. de Psa., Vol. I, 3.

16. M. Nordau, Le Génie et le Talent.

17. G. Paulsson, L'élément créateur dans l'art. (*The Creative Element in Art*), *in* Scandinavian Review, sept.-déc. 1923.

18. O. Pfister, L'expressionnisme dans l'art. (*Expressionism in Art*), (trad.).

19. O. Rank, L'artiste. (*Der Künstler*), Int. Psychoanal. Verlag. 1925.

20. Th. Reik, Dogme et Idées obsessionnelles, *in* Revue française de psychanalyse, Vol, I, 4.

21. P. Reverdy, L'Image, *in* Nord-Sud, mars 1918.

22. *Art.* Le Dialogue en 1928, *in* La Révolution Surréaliste, n° 11, mars 1928.

23. A. Rimbaud. Une Saison en Enfer, nlle éd. Paris 1918.

24. G. Roheim. L'homme primitif et son entourage. (*Primitive Man and Environment*), *in* Int. Jl. of. Psa. Vol. II, pt. 2.

25. G. Sorel, Réflexions sur la Violence, Paris, nlle éd.

26. A. Stärcke, Psychanalyse et psychiatrie. (*Psychoanalysis and Psychiatry*), *in* Int. Jl. of Psa. Vol. II, pt. 3-4.

27. E. von Sydow, La civilisation de la décadence, (*Die Kultur der Dekadenz*), Dresde 1921.

Avis

L'Institut Psychanalytique de Berlin (Wichmannstrasse, 10, Berlin, W. 62) annonce les cours suivants pour le trimestre d'Octobre à Décembre 1929.

I. — Cours obligatoires

a) *Première année, premier trimestre*

1. M. Sandor Rado. Introduction à la Psychanalyse, première partie (*Esquisse de la psychologie normale selon les doctrines psychanalytiques*). Le Jeudi, à 20 heures, à partir du 31 octobre.

2. M. Franz Alexander. Introduction à la science des rêves. Le Jeudi, à 21 heures 1/4, à partir du 31 octobre.
3. M. Jenö Harnick. Les pulsions, première partie. Le mercredi, à 9 heures 1/4, à partir du 30 octobre.

b) *Seconde année, premier trimestre*

4. M. Otto Fenichel. Etude spéciale des névroses, seconde partie (*perversions, psychoses, troubles du caractère*). Le vendredi, à 8 heures, à partir du 1er novembre.
5. M. Hanns Sachs. Technique psychanalytique. Première partie. Le lundi, à 8 heures, à partir du 4 novembre.
6. M. Carl Müller-Braunschweig. Les écrits métapsychologiques de Freud. (Le *moi* et le *soi*). Le lundi, à 9 heures 1/4, à partir du 4 novembre.

c) *Vétérans*

7. M. Max Eitingon. Entretiens techniques. Suivant les nécessités particulières.
8. M. Max Eitingon. Exercices pratiques de thérapeutique psychanalytique. (Analyses de contrôle). Suivant les nécessités particulières.

II. — Cours facultatifs

9. Mme Karen Horney. Biologie sexuelle. Le mercredi, à 20 heures, à partir du 30 octobre.
10. M. Sandor Rado. Colloques sur les nouveaux aperçus de la psychanalyse et leurs domaines limitrophes. Les 31 octobre, 14 et 28 novembre, 12 décembre, à 21 h. 1/4.
11. M. Siegfried Bernfeld. Entretiens psychanalytiques sur des questions de pédagogie pratique. A 19 heures, à partir du 1er novembre.
12. MM. Bernfeld et Harnik. Travail en commun sur la psychologie psychanalytique de l'enfance et de la jeunesse.

COMPTES RENDUS

Association Internationale de Psychanalyse

Association psychanalytique américaine. (*American Psychoanalytic Association*).

La seizième réunion annuelle de l'*American Psychoanalytic Association* a eu lieu à Minnéapolis (Minnésota) le 8 juin 1928. Minnéapolis avait été choisie comme lieu de réunion pour permettre à la *Psychoanalytic Association* d'avoir une séance commune avec *l'American Psyciatric Association*. Mais en raison de la grande distance qui sépare cet endroit de la côte de l'Océan Atlantique, où sont domiciliés la plupart des membres du groupe psychanalytique, le nombre des membres présents fut très restreint, de sorte qu'il ne put pas y avoir de séance administrative.

***

La présidence de la séance commune échut au docteur Adolf Meyer, président de l'*American Psychiatric Association*, en remplacement du docteur *William A. White*, président du groupe psychanalytique, tombé malade. Il y eut deux exposés :

D[r] *C. P. Oberndorf :* PSYCHANALYSE DES FRÈRES ET SŒURS.

D[r] *Gregory Zilboorg :* LE DYNAMISME DES RÉACTIONS SCHIZOPHRÉNIQUES, CONSÉCUTIVES A LA GROSSESSE ET A L'ACCOUCHEMENT.

La séance indépendante du groupe psychanalytique fut présidée par le Docteur H. S. Sullivan. Voici les sujets exposés :

Dr Charles Menninger : OBSERVATIONS PSYCHANALYTIQUES SUR L'HYGIÈNE MENTALE DES LYCÉENS.

Dr J. H. Cassity : LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ DANS L'ÉPILEPSIE FONCTIONNELLE.

L'asssitance de la séance commune était nombreuse, mais la majeure partie de l'auditoire était composée de psychiatres manifestant peu d'intérêt pour les problèmes de la psychanalyse. Quant à la séance psychanalytique, où une quarantaine de personnes étaient présentes, à peine la moitié des assistants étaient familiarisés avec la théorie psychanalytique. En raison de ce fait la discussion de toutes les conférences fut de peu d'importance.

C. P. OBERNDORF.

Société Psychanalytique Britannique. (*British Psycho-Analytical Society*).

(2e trimestre 1928).

Séance du 2 mai 1928

Mlle N. Searl : MÉCANISME PARANOÏAQUE DANS UNE ANALYSE INFANTILE. Chez un garçon présentant des traits paranoïaques, les rêves et les matériaux de jeu prêtaient au fantasme suivant la signification d'une puissance orale : « Mon père a vidé ma mère lors de leur coït. « Il lui a pris du lait, des excréments, etc. Au stade oral « boire », « manger » ou « téter » = coït. Voilà pourquoi je ne puis plus rien « obtenir d'elle. Il est maintenant *celui qui a tout ingéré.* C'est « dans son corps qu'est ce que je voudrais avoir, et c'est de lui qu'il « faut que je le reçoive. »

Séance du 16 mai 1928.

Dr Edouard Glover : L'ÉTIOLOGIE DE L'ALCOOLISME. Aperçu des tableaux cliniques de divers états alcooliques pour illustrer l'inhibition et l'épanouissement des fantasmes, leur contenu et la tendance à l'hypertrophie des fonctions primitives du moi (c'est-à-dire la projection). ...Résumé systématique des connaissances psychanalytiques actuelles concernant l'alcoolisme : fixation de la libido et régression (avec prise en considération particulière de la fixation orale) ; régression du moi et troubles fonctionnels régressifs du surmoi ; l'importance du rôle de la peur de la castration. Essai de parallèle entre l'alcoolisme et les psycho-névroses banales d'une part, les psycho-névroses narcissiques et les perversions d'autre part. (Un extrait de cette communication paraîtra dans les « *Proceedings of the Royal Society of Medicine* »).

Séance du 6 juin 1928.

Le Dr Edouard Glover expose UN EXEMPLE INTÉRESSANT DE SOUVENIR-ÉCRAN. Le conférencier a pu déceler, derrière le souvenir d'une brûlure accidentelle à la main, celui de la circoncision, et le rendre conscient.

Séance du 20 juin 1928.

Discussion générale des différentes formes que revêt la résistance au cours du traitement psychanalytique.

DOUGLAS-BRYAN.

Société Psychanalytique Allemande. (*Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft*).

(2e trimestre 1928).

Séance du 15 et du 24 avril 1928.

Dr Simmel : OBSERVATIONS CLINIQUES DE PSYCHANALYSE. Dans la discussion de la conférence du docteur Simmel, le 24 avril, ont pris la parole : les Drs Harnik, Eitingon, Alexander, Rado, Mme Horney, M. Boehm, Mme Müller, et M. Wulff, invité.

Séance du 12 mai 1928.

Discussion sur LA POSSIBILITÉ D'UNE PÉDAGOGIE PSYCHANALYTIQUE. Rapport introductif : *Dr Bernfeld*. Rapport annexe : *Mlle Anna Freud* (invitée). Discussion : les Drs Simmel, Fenichel, C. Müller-Braunschweig, Alexander, Sachs, Staub (invité), Harnick, Schultz-Hencke, Rado.

Séance du 22 mai 1928.

Brèves communications : *Dr Simmel* : UN MÉCANISME DE NÉVROSE OBSESSIONNELLE, A PROPOS DE LA DOMINATION D'UN CONFLIT ACTUEL. Discussion : les Drs Harnik, Sachs, Rado, C. Müller-Braunschweig, et Bally (invité).

Séance du 9 juin 1928.

La Doctoresse *Ruth Mack-Brunswick* (de New-York, invitée) : Supplément à « L'HISTOIRE D'UNE NÉVROSE INFANTILE », de Freud. Discussion : Les Drs Wulf (invité), Alexander, Boehm, Simmel, Horney, Rado, Eitingon, Costa (de Hambourg; invité).

Séance du 19 juin 1928.

Brèves communications : *Dr Sachs :* SOUVENIRS REFOULÉS FAISANT, DANS DEUX CAS, LEUR APPARITION DÈS LE DÉBUT DE L'ANALYSE.

Dr Fenichel : UNE ANALYSE DE RÊVE.

S. RADO.

*
* *

Pendant le trimestre de printemps la société a, en outre, organisé à son institut les cours dont on trouvera l'indication à la page 750 du tome I de la présente Revue.

Société Psychanalytique Hongroise (*Magyarorszagi Pszichoanalitikai Egyesület*).

(2e Trimestre 1928)

Séance du 13 avril 1928

Journaux de mères. Un choix d'observations.

1) *La Doctoresse Eisler* (invitée) : MARCHE ÉVOLUTIVE DE LA PEUR DE LA MORT ET DES DÉSIRS DE MORT CHEZ UN GARÇON.

2) *La Doctoresse Hermann* (invitée) : LA TÉTÉE, LA SUCCION, L'ÉROTISME CONCERNANT LES MAINS ET LE NOMBRIL, CHEZ DEUX FILLETTES.

Séance du 28 avril 1928

Dr W. Reich, de Vienne (invité) : LE MANIEMENT DU TRANSFERT. La « résistance du caractère » en tant qu'expression des mécanismes narcissiques de défense. La résistance du caractère est une forme déterminée de la résistance du moi et s'exprime surtout par le comportement du patient, par la forme de ses confidences. L'analyse du caractère, en tant que moyen d'intervention pour rendre le malade, par cette analyse de la cuirasse narcissique, apte au traitement analytique. L'analyse du caractère est donc à placer au début de l'analyse. Indication surtout quand il s'agit de graves névroses de caractère, de caractères féminins dont l'affectivité est paralysée et de toutes les formes de caractères narcissiques.

Par l'analyse des attitudes, le transfert négatif se prête particulièrement bien à l'analyse. D'autres problèmes de la technique du transfert : Effort pour obtenir un transfert génital, suppression définitive du caractère névrotique et de la manière névrotique de réagir, par la réalisation de la complète satisfaction génitale.

Séance du 4 mai 1928

Dr S. Ferenczi : PSYCHANALYSE ET CRIMINALITÉ. Aperçu d'ensemble des points de vue psychanalytiques en ce qui concerne le domaine de la criminalité.

Séance du 19 mai 1928

La Doctoresse H. Deutsch (de Vienne, invitée) : SUR L'AGORAPHOBIE.

Séance du 1er juin 1928

Dr I. Hollos : QUELQUES COMPLÉMENTS DU SCHÉMA PSYCHIQUE DE FREUD.

Séance du 14 juin 1928

Journaux de mères (suite).
Le Dr S. Pfeifer : AUTO-ÉROTISME CHEZ DEUX FILLETTES.

*
* *

La commission d'instruction a organisé plusieurs conférences pour les médecins :

1) Dr I. Hollos : L'interprétation des rêves (cinq conférences).
2) Dr M. J. Eisler : L'hystérie et la névrose obsessionnelle (trois conférences).
3) Dr M. Balint : Leçons appliquées sur l'onanisme et les problèmes y attenants (cinq séances).

Imre HERMANN.

Société Psychanalytique de New-York (*New-York Psycho-Analytical Society*).

(2e Trimestre 1928)

Séance du 24 avril 1928

Dr A. Lorand : DES RITES RELIGIEUX VUS PAR LA PSYCHANALYSE.
D G. Zilboorg : ETUDE PSYCHANALYTIQUE D'UNE SCHIZOPHRÉNIE.
Le groupe fait présenter ses condoléances à la famille du *Docteur H. L. Carncross,* décédé.

Séance du 29 mai 1928

Communications cliniques des docteurs Lewin, Lorand, Kardiner, Oberndorf, Stern et Brill, concernant des questions d'actualité. La discussion a trait à des problèmes techniques et à des observations cliniques.

*
* *

Cette séance est la dernière avant les grandes vacances. La plupart des membres, ainsi que de nombreux médecins de New-York et des environs, ont pris part aux séances du premier semestre 1928 (qui ont eu lieu dans les locaux de la *New-York Academy of medicine*). L'*Educational Trust Fund,* disposant actuellement d'un capi-

tal de près de sept mille dollars, fait entrevoir un élargissement des possibilités d'enseignement de la Société. Les conférences organisées par la commission d'instruction à l'intention des médecins ont été très suivies. Aussi pense-t-on faire une série analogue de conférences l'année prochaine. On demande à divers membres du groupe de faire des conférences dans les réunions médicales de New-York, soit dans des universités, soit dans des collèges. Le vingt-cinquième anniversaire de l'activité médicale de notre président, le Docteur A. A. Brill, a été fêté le 11 avril 1928 par un banquet au *Columbia University Club*. Furent présents tous les psychiatres et neurologistes notables, membres des facultés des plus importantes universités des Etats-Unis, ainsi que plusieurs membres invités du groupe psychanalytique.

Philippe R. LEHRMAN.

Société Suisse de Psychanalyse (Zurich) (*Schweizerische Gesellschaft für Psychoanalyse*).

(2e Trimestre 1928)

Séance du 26 avril 1928

Ont été admis comme membres du groupe : Mme G. Behn-Eschenburg (de Küsnacht, près Zurich); le Dr H. Steiner (de Zurich).

M. Zulliger : SUR LA COUTUME DE SE MASQUER EN CERTAINES CIRCONSTANCES DANS LE LŒTSCHENTHAL. Discussion : Mme Behn, MM. Blum, Furrer, Grüniger, Kielholz, Sarasin, Steiner.

M. Blum : UN RÊVE ET UN BON MOT. Un malade apporte à l'analyste un bon mot en guise d'association à un rêve. Concordances et différences psychologiques entre le rêve et le mot d'esprit. La raison de l'association en forme de mot d'esprit. Situation de transfert. Des matériaux d'associations à propos du rêve et du bon mot sont mis à jour ultérieurement. Ils présentent tous les critères du « comique ». Des parallèles se laissant établir entre les situations du bon mot et de l'hypnose, tant dans l'ordre dynamique que dans l'ordre économique (ensemble binaire, catharsies abréactionnelle) ne peuvent être qu'esquissés. Discussion : MM. Furrer, Sarasin, Steiner, Zulliger.

Séance du 11 mai 1928

La commission d'instruction fait part de sa décision d'organiser à Berne un cycle de conférences.

Exposé du *Dr Steiner :* AU SUJET D'UN TROUBLE DE L'ÉCRITURE DANS LE CADRE D'UNE NÉVROSE. Un patient présente entre autres symptômes celui d'un trouble de l'écriture. Tous les traits de sa névrose se condensent dans ce symptôme et chaque détail a son sens

précis et est déterminé de plusieurs façons. Discussion : M. Behn, Mme Behn, MM. Blum, Furrer, Hofmann, Zulliger.

Exposé du *D Harnik* (de Berlin, invité) : LE PROBLÈME DES CONFLITS RELIGIEUX DANS LA THÉRAPEUTIQUE PSYCHANALYTIQUE. Se basant sur le tableau clinique concret d'une malade, l'auteur expose les conflits religieux suscités en elle au cours de l'analyse. Ramenés à leur origine infantile, ils sont liquidés. Ce cas donne lieu à des considérations théoriques. Discussion : Mme Behn, MM. Behn, Blum, Christoffel, Hofmann, Pfister, Pfenniger, Sarasin, Steiner, Zulliger.

Réunion du 11 *juin* 1928

Le groupe rend, ce jour-là, visite à la maison d'éducation de Hof-Oberkirch. M. Tobler, directeur de celle-ci, et membre de la Société, montre en une courte communication, comment il s'efforce d'éduquer ses élèves dans un sens psychanalytique.

Séance du 15 *juin* 1928

Exposé du *Dr Harnik* (de Berlin, invité) : 1° L'INSTRUCTION PSYCHANALYTIQUE DES PÉDAGOGUES, A BERLIN; 2° LA RÉSISTANCE DANS L'INTERPRÉTATION DES RÊVES. L'auteur montre, par un exemple, la raison de la résistance contre l'interprétation des rêves, et comment celle-ci, analysée, peut disparaître. Discussion : Mme Behn, MM. Behn, Blum, Furrer, Pfister, Sarasin, Steiner, Zulliger.

Séance du 6 *juillet* 1928

Est admis comme membre : le *Dr Repond,* directeur de la maison de santé de Malévoz (Valais).

Exposé de *M. Pfister :* PSYCHANALYSE D'UNE SORCIÈRE DU XXe SIÈCLE. Une femme considérée par le peuple comme une sorcière et pourvue de tous les *signes* extérieurs que peut présenter un être pareil, put être examinée au cours d'un certain nombre de séances. Ce qu'elle a livré d'elle est mis en rapport avec des matériaux fournis par l'histoire de la civilisation et soumis à un triage psychanalytique.

***

La commission d'enseignement a discuté le projet de l'Association Internationale de Psychanalyse concernant les conditions de l'enseignement psychanalytique et a organisé, aux mois de mai et de juin, à Berne, un cours de sept leçons, consacré à l'introduction à la psychanalyse. Voici la liste des leçons professées :

1) Le pasteur *Pfister :* Les possibilités et le champ d'application de la psychanalyse.
2) Le Dr *H. Behn :* L'inconscient.
3) Le Dr *Ph. Sarasin :* Le rêve.

4-5) Le Dr *Blum* : Le développement du psychisme sain et du psychisme morbide (deux leçons).

6) *M. H. Zulliger* : Psychanalyse et pédagogie.

7) *M. H. Zulliger* : Psychanalyse et éducation.

Le nombre des auditeurs, tant médecins que professeurs, parents et étudiants, fut de cent vingt à cent cinquante. La presse témoigna de l'intérêt à ces leçons et s'en montra satisfaite.

*
* *

Activité particulière de quelques membres :

1° Conférence du Pasteur *O. Pfister*, janvier 1928 : L'IMPORTANCE DE L'INCONSCIENT POUR LE CHOIX DE LA PROFESSION. Conférence donnée à l'Université de Zurich et suivie d'une discussion. Cette conférence faisait partie d'une série de leçons organisée par le patronage de la jeunesse du canton de Zurich, destinées à ceux qui pratiquent l'orientation professionnelle.

Février 1928 : « LE GÉNIE DE LA PÉDAGOGIE EN PROFONDEUR ». « LES ANCIENNES MÉTHODES VUES PAR LA PSYCHANALYSE. » « L'UTILISATION DE LA PSYCHANALYSE DANS L'ÉDUCATION. » Ces trois conférences ont été prononcées devant les sept cents auditeurs des cours universitaires de perfectionnement pour instituteurs à Buer (Westphalie).

« DES FAUTES D'ÉDUCATION ET DE LEURS CONSÉQUENCES. » Cette conférence a été faite à Altstetten, près Zurich, sur l'invitation du conseil d'école dudit lieu.

Mai 1928. « L'INDISPENSABILITÉ DE LA DIRECTION DES AMES EN PROFONDEUR. » A la réunion des pasteurs du district de Zurich.

2° Conférences du Dr *E. Blum* : Deux conférences sur la psychanalyse prononcées devant le poste d'émission de la station de T. S. F. de Berne, une troisième à la Société du Muséum de Berne.

3° Activité de M. *Zulliger* : Réunion de parents à Berthoud, Worb et Thoune, organisées par des commissions d'instruction et des conseils d'école. Sujet : FAUTES D'ENFANTS ET FAUTES DE PARENTS.

De janvier à mars 1928. « EDUCATION PSYCHANALYTIQUE. » Huit leçons pour les parents.

Juin 1928. PSYCHANALYSE ET ÉDUCATION, cours de quatre leçons, fait à Anet (canton de Berne) devant le corps enseignant du district de Cerlier.

Hans ZULLIGER.

Société Psychanalytique de Vienne (*Wiener Psychoanalytische Vereinigung*).

(2e Trimestre 1928)

Séance du 4 avril 1928

Exposé du Dr *Théodore Reik* : LA PSYCHANALYSE DE LA FRAYEUR.

Un rêve sur l'obsession d'avouer (à paraître sous forme de livre dans les Editions Internationales de Psychanalyse).

Discussion : MM. Federn, Nunberg, Reich, Sadger et Sperling (invité).

Séance du 18 avril 1928

Conférence du Dr *W. Reich* : AU SUJET DE CERTAINS PROBLÈMES DE TECHNIQUE ANALYTIQUE.

Discussion : MM. Bibring, Deutsch, Mme Deutsch, MM. Federn, Reich, Sterba, Wälder, Wittels.

Séance du 16 mai 1928

Brèves communications et rapports.

1) Mlle *Anna Freud* : EXPOSÉ DE LA QUESTION DE L'INSTRUCTION PSYCHANALYTIQUE DES PÉDAGOGUES, d'après la discussion qui a eu lieu au cours d'une réunion du groupe berlinois, avec le Dr S. Bernfeld comme rapporteur et Mlle Anna Freud comme adjointe.

M. Bernfeld a esquissé les rapports entre la pédagogie et la psychanalyse, a montré comment la pédagogie dépendait de facteurs sociologiques, au lieu de facteurs psychologiques. Mlle Anna Freud elle-même a montré comment l'activité du pédagogue pouvait être transformée par sa propre analyse, transformation analogue à celle du patient, son analyse une fois terminée. Elle a esquissé les traits d'une pédagogie analytique dans le sens des conceptions exprimées dans « L'avenir d'une illusion ».

Les avis des membres du groupe berlinois, dans la discussion, se sont révélés très divers.

Cet exposé de Mlle Freud a donné lieu à une discussion à laquelle ont pris part MM. Federn, Kris, (invités), Nunberg, Steiner, Wälder.

2) Le Dr *Federn* : LA FIXATION DU BUT DE L'ÉDUCATION PSYCHANALYTIQUE.

Discussion : Mlle Anna Freud.

Séance du 30 mai 1928

Exposé de la *Doctoresse Ruth Mack-Brunswick* : Supplément à l'HISTOIRE D'UNE NÉVROSE INFANTILE de Freud.

Discussion : Mme Deutsch, MM. Federn, Hitschmann, Nunberg, Reich, Schilder, Sterba.

Séance du 13 juin 1928

Petites communications et exposés.

1) Le Dr *Nunberg* : A PROPOS D'UN CAS DE DISSOCIATION DE LA PERSONNALITÉ.

Discussion : Mme Deutsch, MM. Federn, Hitschmann.

2) Le Dr *Wittels* : LA « JOUISSANCE FONCTIONNELLE » DE BÜHLER

ET LA PSYCHANALYSE. Bühler, dans une discussion sur son ouvrage intitulé *La crise de la psychologie,* discussion qui avait lieu au Cercle académique viennois de psychologie médicale, demandait que sa notion de « jouissance fonctionnelle » fût reconnue comme complétant la théorie psychanalytiquqe de la libido. Après avoir donné une définition de la *jouissance fonctionnelle* de Bühler, M. Wittels essaie de démontrer que cette notion peut être ramenée à celle de la *jouissance prodromique,* en insistant sur le fait que tout ce qui aboutit ultérieurement à la jouissance porte à l'âge infantile le caractère d'une *jouissance finale,* ou mieux, d'une jouissance qui ne s'achève pas; tels les faits de voir, de caresser, de jouer, de se battre, etc. C'est dans cette même catégorie de faits que se range également la courbe de jouissance du type dit *féminin,* sans acmé, qu'on oppose à la courbe masculine, où la jouissance d'ordre orgastique s'élève et décline rapidement. La conception de Bühler sur la jouissance fonctionnelle peut donc, sans difficulté, trouver sa place dans la théorie de la libido.

Discussion : MM. Federn, Reich, Wälder.

3) La *Doctoresse Deutsch :* ROMAN DE FAMILLE.

Discussion : MM. Federn, Nunberg, Reich.

4) Le *Docteur Bibring :* CONTRIBUTION A LA PSYCHOLOGIE DES IDÉES DE LA MORT CHEZ LES SCHIZOPHRÈNES PARANOÏDES.

Discussion : MM. Nunberg, Reich.

Séance du 27 juin 1928

Conférence du *Dr Paul Federn :* CONSIDÉRATIONS SUR LE SENTIMENT DU MOI ET LES INVESTISSEMENTS LIBIDINAUX.

Canevas : 1°) Le narcissisme primaire se rapporte à la libido allant au moi, le narcissisme secondaire à la libido allant à l'objet; 2° La libido du moi n'est pas sans qualité; elle retient du dimorphisme sexuel la forme active et la forme passive. 3° Les limites du moi ne sont pas rigides, mais, le cas échéant, déterminées par le fait que certains processus psychiques impliquent un mode unifié d'investissement par le narcissisme primaire ; le sentiment du moi est soutenu par un investissement narcissique continu (4). Du fait que la libido n'aboutit pas à une satisfaction semblable à l'orgasme, elle se déverse sur d'autres fonctions psychiques qui ainsi s'érotisent. 5) La satisfaction sexuelle n'est pas seulement un processus périphérique, mais aussi une fusion, dans le moi, de valeurs libidinales, différentes en qualité, qui, de ce fait, s'annulent. 6) Les associations libidinales plus haut mentionnées s'accomplissent à propos de toute réalisation de désir. 7) Toutes ces associations concernent, le cas échéant, des investissements du moi et de l'objet fixés au même contenu objectal ou à la même fonction. 8) Le processus de la sublimation consiste en ce que des résistances contre une association semblable à l'orgasme, résistance provenant de la libido du moi

et de celle de l'objet, sont investies par une libido s'y opposant. 9) Le refoulement pulsionnel s'exprime dans le sentiment du moi physique. 10) L'arrêt des limites du moi à un stade antérieur est une des causes de l'acceptation insuffisante de la réalité, même s'il n'y a pas de perte réelle de la réalité. 11) La production de symptômes est en rapport, en ce qui concerne la névrose obsessionnelle, avec une limitation du moi activement libidinale, en ce qui concerne l'hystérie, avec une limitation du moi passivement libidinale. 12) Les limites du moi présentent des résistances différentes contre des exigences se trouvant en dehors du moi. La pitié par exemple est un élargissement des limites du moi dans le sens du sentiment du moi passif. 13) Le succès de la psychanalyse dépend également de ce que le sentiment du moi qui appartient le cas échéant à l'objet ressuscité, est ressuscité de même.

Discussion : MM. Reich, Schilder, Wälder.

R. H. JOKL.

D'après la rédaction de Mademoiselle Anna Freud, secrétaire générale.

H. HOESLI.

Congrès International de Psychologie appliquée (Paris)

La Revue « La Psychologie et la vie » a, dès le début de 1928, conçu l'idée d'un Congrès International de Psychologie où toutes les applications de la psychologie seraient confrontées. Son directeur, M. P. Masson-Oursel, Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes-Etudes, a donc pressenti les membres du haut enseignement de la psychologie en France, et obtenu des personnalités ci-après leur groupement en un Comité local d'organisation : MM. Pierre Janet et H. Piéron, professeurs au Collège de France ; H. Delacroix, G. Dumas, P. Fauconnet et L. Lévy-Brühl, professeurs en Sorbonne ; G. Belot et D. Parodi, inspecteurs généraux ; D. Roustan, inspecteur de l'Académie de Paris ; J. Fontègle, inspecteur général des Services d'orientation professionnelle ; A. Van Gennep, conseiller scientifique à l'Institut de Coopération Intellectuelle ; Ch. Blondel, professeur à l'Université de Strasbourg ; I. Meyerson, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes ; H. Wallon, maître de conférences auxiliaire à la Sorbonne.

D'importants concours ayant été acquis à l'étranger, le projet entra dans la voie des réalisations. Le 21 *mars* dernier, le Congrès s'ouvrait à la Sorbonne sous la présidence de M. Pierre Janet, et M. H. Delacroix lui transmettait les vœux du Président d'honneur, M. Charléty, recteur de l'Université de Paris.

Les *Actes* (1) fourniront le texte d'un important discours d'ouverture, prononcé par le Président. M. Pierre Janet y montrait que la pratique psychologique ne saurait attendre, pour s'organiser, la constitution définitive de la science psychologique, encore fort peu

(1) A paraître en octobre, par les soins de *La Psychologie et la Vie*, 35, rue Boissy-d'Anglas, Paris.

avancée ; que bien plutôt elle en serait la devancière, la devancière légitime et utile pourvu qu'elle usât de prudence et de critique.

En attendant que paraissent les *Actes,* on trouvera dans le numéro de mai-juin de « La Psychologie et la vie » un aperçu non de toutes les communications, mais de celles qui furent lues ou prononcées, journée par journée. Bornons-nous ici à indiquer les principaux travaux des cinq sections, en insistant davantage sur ceux qui concernent la psychologie pathologique.

I. HISTORIQUE ET MÉTHODOLOGIE DE LA PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE.

Etude des CONCEPTS DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE ET DE PSYCHOLOGIE PRATIQUE, par MM. *Bohl* et *Dally,* par les D[rs] *Hosiasson* et *Mochi* (du Caire). — ETAT DES ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE DANS DIVERS PAYS, notamment en Hongrie, selon le D[r] *Varkonyi* (de Cinq-Eglises) (1) et en Pologne, selon M[me] *Zebrowska* (de Varsovie).

L. Dugas : LES DIFFÉRENCES ENTRE L'ACQUISITION D'UNE HABITUDE ET LES EFFETS DE L'HABITUDE ACQUISE. Dans le même ordre de remarques, d'importantes contributions du *R. P. Jousse,* sur L'INFLUENCE DU RYTHME DANS LA MÉMORISATION ET L'INVENTION, avec illustrations tirées de l'examen des textes religieux confiés à la mémoire (preuves de fait fournies pour le Nouveau Testament). — *Eisler* (de Vienne-en-Autriche) : PSYCHOLOGIE ET LOGIQUE DE L'IMAGE. — *A. Spaier* (de Caen) : LE PRINCIPE DES MESURES PSYCHOLOGIQUES ; — LES ÉLÉMENTS INTELLECTUELS DE L'HABITUDE ET DE L'APPRENTISSAGE. — *J. de Gaultier :* BOVARYSME ET BEHAVIORISME *:* le bovarysme psychologique dans ses rapports avec l'action. — *J. Crepieux-Jamin :* LA GRAPHOLOGIE *:* corrélations entre l'écriture et les conditions biologiques.

II. PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE A L'ENSEIGNEMENT.

LE RESPECT DE L'ESPRIT DE L'ENFANT AUTORISE-T-IL L'ÉDUCATEUR A OUBLIER QUE SA TACHE EST D'EN FAIRE UN ADULTE ? Cette question, qui avait été posée, fut traitée avec une rare maîtrise par MM. *P. Hopkins* (de Londres) et *Jean Piaget* (de Neufchâtel et Genève). Ce dernier étudia de façon très neuve ce qu'est la règle, règle morale ou règle d'un jeu, pour la conscience enfantine.

Du D[r] *Decroly* (de Bruxelles) une importante communication intitulée : DE L'INSTINCT A L'INTELLIGENCE PAR LA FONCTION GLOBALE ; de M. *G. Dwelshauvers,* un rapport très remarqué sur LES TESTS POUR ADULTES, et sur les résultats obtenus à ce propos en son laboratoire.

(1) Ville de Hongrie, appelée en hongrois Pecs et en allemand Fünfkirchen. (Note de la Rédaction. E. P.)

Diverses contributions furent apportées au problème des raisons psychologiques et pédagogiques de LA DIFFICULTÉ A COMPRENDRE LES MATHÉMATIQUES (par MM. *Lamy, Gruyer, Masseron, Rogerie, A. Sainte-Laguë*).

Ch. Baudouin (de Genève) : REGRETS ET RÉGRESSION CHEZ L'ENFANT. — *F. Cornelissen* : L'ENSEIGNEMENT PAR LE FILM. — *M. Fossati* (Turin) : LES PROBLÈMES PÉDAGOGIQUES DES ADULTES. — *G. Clostermann* (de Gelsenkirchen) : RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR LE COMPORTEMENT PÉDAGOGIQUE ET SUR LE PROBLÈME DE L'APPROPRIATION PÉDAGOGIQUE. — Mlle *Kapp* (de Strasbourg) : L'AUTOSUGGESTION VOLONTAIRE DANS L'ENSEIGNEMENT PUBLIC. — Mme *Nouca* : LES ENFANTS ANORMAUX. — *J. Wilbois* : COMMENT ACQUÉRIR LES IDÉES GÉNÉRALES AU LYCÉE.

R. Cousinet : FONDEMENT PSYCHOLOGIQUE DE LA MÉTHODE DE TRAVAIL LIBRE PAR GROUPES (méthode Cousinet). *P. Deschamps* (de Marseille) : DIVERS PROBLÈMES RELATIFS AU SCOUTISME.

III. PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE AUX AFFAIRES.

On trouve particulièrement dans les travaux de cette section l'influence des initiatives de « La Psychologie et la Vie », qui cherche dans les problèmes de l'organisation des entreprises le prolongement de l'organisation de l'esprit.

MM. *Casacof, Dally, Palewski*, ont étudié LES PRINCIPES DE LA DIRECTION DES ENTREPRISES ; le sénateur italien *A. Loria*, LES RÉPERCUSSIONS PSYCHOLOGIQUES DE L'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DU TRAVAIL ; l'intendant général *Chayrou*, la notion de L'ACHAT RATIONNEL, indépendant de tout choix arbitraire ou de sentiment ; M. *J. Wilbois*, LES ÉLÉMENTS PSYCHOLOGIQUES DES BILANS.

Le Dr *Allendy* a présenté des vues très suggestives sur L'APPLICATION DES MÉTHODES PSYCHANALYTIQUES A LA PUBLICITÉ.

Les connaissances de la psychanalyse sont susceptibles d'applications éminemment pratiques, notamment en pédagogie, mais la publicité est un des domaines sur lesquels elles peuvent s'employer d'une façon intéressante, puisqu'il y a là un champ vaste de psychologie expérimentale, neuf et libre, avec un critérium précis : le rendement commercial.

La publicité agit sur le conscient en proposant une affaire qui doit être jugée avantageuse à la réflexion. Mais elle cherche surtout à agir sur l'inconscient comme une sorte de suggestion et, pour éveiller des sentiments, elle a dû faire appel à des images ou symboles possédant une valeur affective.

La concurrence a amené la publicité à un gaspillage de moyens qu'elle ne saurait guère dépasser pour intensifier ses suggestions, mais, en même temps, l'inconscient du public s'est adapté par une sorte de refoulement, en devenant de plus en plus réfractaire.

Pour sortir de cette situation, un moyen s'offrirait : atteindre l'inconscient profond *sans passer par le conscient,* et cela, en utilisant des images possédant, dans la langue symbolique de l'inconscient, une valeur affective d'autant plus efficace que le conscient ne la perçoit pas : par exemple le chiffre 6 s'illuminant sur la Tour Eiffel possède une valeur virile certaine, que l'auteur a vérifiée par des rêves de patients, et qui correspond parfaitement à l'idée de puissance qui s'attache à la possession d'une automobile. La publicité ne devrait pas négliger ce côté sexuel latent : l'affiche représentant le bâton de rouge X... (pour les lèvres) avait même dépassé la mesure puisqu'elle donnait lieu, dans les rues, à des plaisanteries grivoises et que le conscient en percevait la portée. En s'inspirant méthodiquement des connaissances psychanalytiques on pourrait faire quelque chose d'efficace dans ce sens. En outre, il faudrait faire participer activement le public à l'élaboration de la représentation voulue — comme dans le symbolisme des anciens mystères — et le film serait un moyen très puissant d'évoquer, sans l'imposer, l'image mentale, avec son effet utile, destinée à suggérer l'action commerciale (achat, location, voyage, etc.). Telle serait la vraie destination de la Publicité.

IV. GYMNASTIQUE ET THÉRAPEUTIQUE MENTALES ; PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE A LA MÉDECINE.

Divers travaux, du Dr *Hosiasson* (au nom de l'Institut Pelman, qui met en œuvre une gymnastique d'assouplissement des facultés humaines), de *G. Rodrigues,* de *G. Bénézé,* ont abordé cet important sujet : COMMENT EXERCER L'ESPRIT DE L'ADULTE POUR LE FAIRE TRAVAILLER A MEILLEUR RENDEMENT ?

La thérapeutique mentale a fait l'objet de communications très vivantes, présentées par le Dr *A. Lestchinski* (de Territet) : TRAITEMENT DES INSUFFISANCES NERVEUSES FONCTIONNELLES, M. *Ch. Baudouin* (de Genève) (LA PSYCHAGOGIE : ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ, SUGGESTION, PSYCHANALYSE). Mlle *V. Kovarsky* (de Montpellier) a traité de L'APPLICATION DE LA MÉTHODE DU PROFIL PSYCHOLOGIQUE A L'ORTHOPÉDIE PSYCHIQUE ; M. *de La Chapelle,* de L'ORGANISATION DES ASILES JOHN BOST, en Périgord ; le Dr *Revault d'Allonnes,* de l'installation par lui-même d'un CENTRE PSYCHIATRIQUE *à* BUÉNOS-AYRES, installation où il a dû faire preuve non seulement de science médicale, mais d'aptitudes rares à l'organisation des entreprises.

Le Dr *Eug. Minkowski* a très heureusement fait ressortir LES TENDANCES THÉORIQUES ET PRATIQUES DE LA PSYCHIATRIE CONTEMPORAINE.

A travers la diversité de théories et d'opinions paraissant inconciliables, des tendances communes se laissent dégager de la psychiatrie et de la psychopathologie contemporaines. Ces tendances sont

d'autant plus importantes à connaître que tôt ou tard elles serviront, si elles ne l'ont pas fait déjà, de porte d'entrée à de nouveaux efforts de thérapeutique et de prophylaxie. Trois traits caractéristiques méritent surtout d'être relevés à ce point de vue.

I. Jadis tous les états chroniques étaient invariablement désignés, en psychiatrie, du nom de *démence*. La notion de démence était basée sur l'idée d'une destruction globale et définitive des facultés intellectuelles; elle écartait ainsi d'emblée tout effort thérapeutique. Une réaction ne pouvait ne pas se produire contre l'extension donnée à cette notion de nature purement destructive. En France, Baillarger opposait déjà à la démence simple la démence incohérente, dans laquelle les idées sont simplement dissociées, mais où l'intelligence n'est point abolie. Séglas parle de pseudo-démences, Chaslin établit le vaste groupe des folies discordantes, Régis veut séparer de la vraie démence précoce, la pseudo-démence précoce, simple état de confusion mentale, curable peut-être, en tous cas susceptible de très grandes rémissions. Enfin Toulouse et Mignard, guidés dans leurs recherches par l'idée de réversibilité et de curabilité des troubles mentaux, classent ceux-ci en deux grands groupes : les états déficitaires ou démentiels et les états réversibles qu'ils désignent en bloc du nom d'états confusionnels; ces derniers sont de beaucoup les plus fréquents et reposent non pas sur une destruction des facultés mentales élémentaires, mais sur un trouble d'une fonction supérieure d'application qui dirige toutes ces facultés dans l'activité générale et qui constitue le principe de l' « *auto-conduction* ».

Dans la psychiatrie de langue allemande la réaction contre la notion de démence se produit de façon un peu différente. C'est le souci de dépasser les syndromes et d'établir de grandes entités nosologiques qui domine ici. C'est ainsi que Kraepelin établit la notion de sa démence précoce en tant que maladie mentale particulière. Parmi les fondements sur lesquels repose l'œuvre de Kraepelin, la *spécificité des états terminaux* occupe une place des plus importantes. Cette spécificité vient restreindre nécessairement le domaine de la démence vraie. Bleuler, en continuant l'œuvre de Kraepelin, aboutit à son concept de la *schizophrénie*, caractérisée non pas par la destruction des facultés élémentaires, mais par un processus de dissociation et par l'*autisme* en tant que détachement de la réalité avec prédominance de la vie intérieure.

Les points de contact entre la psychiatrie française et la psychiatrie de langue allemande sont ainsi bien plus nombreux qu'on ne le croirait tout d'abord. Les controverses qui existent entre elles sont bien souvent de nature purement verbale. L'une et l'autre s'efforcent de limiter le domaine de la notion surannée de démence et de remplacer cette notion par d'autres, plus fécondes et offrant plus de prise à l'activité thérapeutique du psychiatre. Aussi voyons-

nous les idées théoriques de Bleuler et celles de Toulouse mener aux mêmes mesures de prophylaxie mentale et d'assistance aux psychopathes.

II. La psychiatrie moderne cherche à établir un rapport de similitude entre les caractères essentiels des psychoses principales et les constitutions psychopathiques, voire même les constitutions normales; elle suit, à ce point de vue, la pathologie générale qui attribue une importance de plus en plus grande au *terrain*. En France, parmi les contemporains, Dupré avec ses collaborateurs décrit, en s'inspirant de ces principes, la *constitution émotive* et la *constitution mythomaniaque*, et Delmas et Boll présentent une étude d'ensemble sur les rapports étroits existant entre les psychoses constitutionnelles, les constitutions psychopathiques correspondantes et les dispositions psychiques normales. Dans la psychiatrie allemande, Kretschmer, avec sa *schizoïdie* et sa schizothymie, d'une part, et sa *cycloïdie* et cyclothymie de l'autre, poursuit, au fond, le même but. Les différences entre les deux écoles semblent, conformément aux classifications adoptées, très grandes, mais les principes qui les guident sont les mêmes. Dans les deux cas les constitutions, psychopathiques tout d'abord et normales ensuite, se trouvent calquées sur les troubles mentaux correspondants. Un rapprochement entre les deux écoles ne pourra pas ne pas se faire un jour, dans ces conditions. En attendant, aussi bien en France qu'en Allemagne, les conceptions modernes ont trouvé déjà des applications aussi bien en pédagogie qu'en criminologie, et en même temps, en rapprochant de plus en plus, non pas le normal de l'aliéné, mais l'aliéné du normal, nous ont permis de mieux comprendre les manifestations pathologiques et ont mené à des indications précieuses concernant la conduite à tenir en présence de celles-ci.

III. La réaction générale contre le *rationalisme* de la philosophie cartésienne ne pouvait pas ne pas se manifester également en psychopathologie et en psychiatrie. La folie ne pouvait être considérée à la longue comme une simple perte de la raison ou encore comme un vagabondage ou anarchie de la pensée. C'est là que se placent, d'une part, l'œuvre de Freud avec toutes ses applications pratiques et l'influence profonde qu'elle a exercée sur la psychiatrie, et de l'autre, l'œuvre de Bergson, avec sa philosophie et sa psychologie de *l'irrationnel*, du *devenir* et du *temps vécu*, œuvre qui également a eu une répercussion sur la psychopathologie contemporaine.

Les docteurs *Laforgue* et *Pichon*, dans une communication intitulée : SUR QUELQUES RÉACTIONS SOCIALES D'ORDRE PARANÉVROTIQUE, ont essayé d'indiquer quels services le public pouvait attendre de la psychanalyse pour le redressement de certains sujets qu'au premier abord on n'aurait pas été tenté de considérer comme des malades.

Dans ce but, les auteurs ont été amenés à esquisser les quatre grands processus par lesquels, selon eux, les tendances instinctives arrivent à satisfaction : 1° Refoulement de ces tendances, qui trouvent issue en des symptômes névrotiques variés : c'est la *nuisance personnelle;* 2° Transmutation de ces tendances en efficiences moralement utiles ou esthétiquement précieuses : c'est la *sublimation ;* 3° Satisfaction directement érotique de ces tendances : c'est la *perversion;* 4° Satisfaction, plus ou moins hypocrite, de ces tendances, aux dépens d'autrui : c'est la *nuisance sociale.*

Les auteurs pensent d'ailleurs que ce sont là des *mécanismes* de satisfaction, et non des cadres cliniques. Il est exceptionnel que chacun d'eux existe à l'état pur; en général, ils s'associent les uns aux autres dans des proportions diverses. Ce n'est proprement que pour les mécanismes du premier ordre que les patients viennent consulter le médecin; il peut alors profiter de l'occasion pour saper de dangereuses réactions du quatrième ordre, ou au contraire décider de s'abstenir pour ne pas détruire d'intéressantes réactions du second ordre.

Les auteurs donnent, en terminant, quelques exemples de nuisances sociales n'atteignant ni le niveau de la morbidité reconnue ni celui de la délinquance, et que la psychanalyse peut réduire : comportement déloyal par hypocrisie vis-à-vis de soi-même, brutalité morale souvent doublée d'hypomanie, fréquence des accidents, mariage punitif, mésalliance, bouchage pour une seule des matières scolaires, etc.

Toutefois les auteurs se gardent soigneusement de vouloir ramener les hommes à un même type. Ils savent que l'idéal psychologique et social n'est pas l'uniformité, et que la diversité des psychismes sert l'intérêt scientifique et éthique de l'humanité.

V. PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE AUX RELATIONS SOCIALES

A. Droit et psychologie. M. *P. Cuche,* professeur à la Faculté de droit de Grenoble, a étudié LE ROLE RÉSERVÉ A LA PSYCHOLOGIE DANS L'ÉLABORATION ET L'APPLICATION DU DROIT POSITIF. Un magistrat de Lille, M. *F. Gorphe,* auteur d'une théorie très remarquée sur LA PSYCHOLOGIE DU TÉMOIGNAGE, a montré comment devrait être conduite à cet égard la formation du juge, et celle même de tout homme de quelque culture.

B. Psychologie et sociologie. Discussion de la théorie de L. Lévy-Brühl sur L'AME PRIMITIVE, par M. *R. Lenoir* et par M. *A. Van Gennep,* qui a étudié des dossiers pelmanistes d'Annamites. Discussion par M. *E. Leroux,* de l'Université de Rennes, de LA THÉORIE DURKHEIMIENNE DE LA CONSCIENCE COLLECTIVE.

Le professeur *Thurnwald,* de l'Université de Berlin, a donné une communication de vaste portée, indiquant par quel mécanisme de TRIAGE (Siebung) de nouvelles valeurs se trouvent érigées au sommet de l'échelle sociale.

*
* *

Des vœux précis ont été votés en assemblée plénière; en particulier celui de voir se constituer périodiquement, sous les auspices d'une *association internationale de psychologie appliquée,* des Congrès qui prissent la suite de cette première manifestation. « La psychologie et la vie » (35, rue Boissy-d'Anglas, Paris, VIIIe) coordonnera les efforts en ce sens.

BIBLIOGRAPHIE

Charles ODIER : *Curiosité morbide; disparition d'un grave défaut chez une enfant de onze ans après deux séances d'analyse psychologique.* (Archives de psychologie, tome XXI, n° 81, mars 1928).

De la lecture de cet article de M. Odier, tous les médecins retireront du fruit, tant pour leur pratique proprement dite que pour les conseils que les familles peuvent leur demander quant à l'éducation des enfants.

Comme préface au cas qui va faire le principal sujet de son mémoire, l'auteur nous raconte un intéressant souvenir d'enfance d'une de ses malades, Mme Z... Enfant joyeuse et exubérante jusqu'à douze ans, la malade apprend à cet âge-là que les enfants sortent du ventre de leur mère : ses parents, en qui elle avait une si entière confiance, lui ont donc *menti* avec leurs histoires de choux, d'anges et de cigognes ! Elle les prend en grippe, devient méfiante et renfermée, et cette *méfiance* devient le point de départ d'une grave psychonévrose.

Chez Colette, qui fait le principal sujet du travail de M. Odier, nous saisissons sur le vif ce qui, dans le cas de Mme Z..., n'était qu'un élément de l'anamnèse. Colette est une petite fille de onze ans dont le caractère a complètement changé en quelques mois. Elle est devenue désobéissante et agressive, *encline au mensonge* et nettement *garçonnière* dans ses jeux; mais surtout elle désole ses parents par sa *curiosité indiscrète et fureteuse,* qui prend l'allure d'un fléau pour eux, leur famille et leurs amis.

D'emblée M. Odier, la première fois qu'on le laisse seul à seule avec l'enfant, lui marque qu'il a deviné la cause de cette curiosité effrénée; c'est, lui dit-il, que « tu voudrais savoir quelque chose qu'on te cache et que tu n'oses pas demander ». Dans ce premier entretien, l'enfant ne répond pas, mais du moins l'auteur obtient-il

sa confiance, scellée par un baiser. Dès le second entretien, la petite Colette revient elle-même sur la question qui la préoccupe, savoir celle des *règles*. Des explications, simples mais sans réticence, de M. Odier sur cette « histoire de sang » rendent d'un seul coup à l'enfant son exubérance et son ouverture de cœur.

Trois ans déjà auparavant, une psychanalyste, par des explications simples sur la différence des sexes et le mystère de la maternité, avait supprimé chez Colette une phobie de l'introduction d'instruments dans aucune de ses cavités naturelles (davier, thermomètre, laryngoscope, etc.) qui empêchait des traitements médicaux utiles. Mais cette dame avait négligé d'indiquer à l'enfant, âgée alors de huit ans, l'existence des règles, et c'est sur ce nouveau thème que Colette avait construit le comportement morbide guéri par M. Odier.

A propos de ce cas clinique si intéressant pour la pratique médicale, M. Odier souligne l'importance, *chez les femmes,* de ce que les psychanalystes appellent le *complexe de castration*. Les femmes qui sont en proie à ce complexe assimilent, dans la couche psychique infantile siège du trouble, leur état de femme à celui d'un homme mutilé; mais bien souvent, par réaction compensatoire, elles se *virilisent* plus ou moins parfaitement dans divers domaines. En Colette, l'existence de ce complexe est surabondamment prouvée par les symptômes de la première période morbide (1).

Le *traumatisme psychique* subi par Mme Z... quand elle s'est rendu compte du mensonge de ses parents, celui subi par Colette quand elle a eu des indices de l'existence des hémorrhagies menstruelles, ont agi en *réveillant un complexe de castration* qui peut-être aurait été sans cela prêt à se dissoudre grâce aux progrès naturels de l'évolution féminine normale. Le garçonnisme de Colette dans sa seconde période morbide se présente dès lors comme la réaction compensatoire à ce réveil du complexe de castration.

Les explications pudiquement mensongères que l'on croit bon de donner aux enfants peuvent aussi, M. Odier nous l'indique pertinemment, devenir le point de départ de symptômes de méfiance paranoïaque ou de mensonge mythomaniaque. Il est certain que ces « mensonges » des parents sont susceptibles de faire apparaître *manifestement* une névrose; mais peuvent-ils en créer une de toutes pièces ? M. Odier ne le pense pas, et allègue à l'appui de cette opinion négative le cas d'une fille de la plèbe chez qui s'était développée une grave névrose encore qu'elle eût été mise dès l'enfance, tant par la vue que par l'ouïe, au courant de tous les mystères de la sexualité. Il reste que les explications erronées données aux enfants sur la question ont souvent des effets funestes.

(1) M. Odier y suppose aussi comme vraisemblable l'existence de réactions de défense du surmoi contre des fantasmes œdipiens d'agression de la petite fille par son père. E. P.

A propos de cet effet des explications mensongères, de l'action déjà favorable de l'initiation pourtant incomplète que la première psychanalyste avait donnée à Colette à l'âge de huit ans, et du résultat excellent du complément qu'il y a lui-même ajouté trois ans plus tard, M. Odier pose la question générale de *l'initiation sexuelle.* Il conclut nettement à une initiation sexuelle loyale, dont il voit dans le médecin l'agent le plus indiqué, ce qui l'amène à souhaiter la grande fréquence du recours à la psychanalyse (*pédo-analyse*).

Ce domaine, à vrai dire, est encore à l'étude. Il faut se garder de conclusions trop hardies, dont les conséquences pourraient être périlleuses ? Faut-il, *positivement,* adopter un plan d'instruction sexuelle précoce systématique ? Je ne pense pas que cela soit actuellement prouvé.

Mais le côté *négatif* du problème est, à mon avis, résolu par ce que nous enseigne l'expérience clinique. A coup sûr il importe, pour les parents, les éducateurs professionnels et les médecins, de *ne jamais donner aux enfants d'explications erronées des différents événements sexuels :* coït, menstruation, accouchement.

Ces charmants contes de fées dont s'ornent la plupart des folklores européens et les « histoires » fantastiques improvisées que racontent les grands-mères et les vieux oncles sont un des points essentiels de l'éducation des enfants civilisés. Par là, ils intègrent leur développement psychologique à celui-même de l'humanité, ils développent cette faculté poétique qui est bien souvent pour l'homme sain une indispensable soupape aux exigences de la vie, et ils ouvrent leur esprit aux envisagements extra-scientifiques du monde : l'art, la philosophie, la religion. C'est sur ce plan-là que l'on peut peut-être, si l'on y tient absolûment, leur raconter des histoires d'enfants qui naissent dans les choux, quoique précisément pareils éléments bébêtes n'entrent jamais dans le folklore ethnique (2), au moins en ce qui concerne la France.

Mais dès qu'il s'agit de la vie pratique courante, c'est-à-dire du mariage de telle jeune fille qu'ils connaissent, d'un grossesse de leur mère, etc..., la fantaisie est à proscrire. Je ne pense pas qu'il faille provoquer les questions ; mais il faut que, grâce à la douceur, voire à la tendresse, de l'éducation parentale, les questions jaillissent d'elles-mêmes quand l'enfant vient à se poser intérieurement tel ou tel problème, et la réponse doit alors être précise et franche. On éliminera ainsi une importante possibilité pathogénique de névroses ultérieures.

(2) On peut m'objecter que l'habitude de raconter aux enfants que les bébés viennent dans les choux est elle-même une tradition nationale. Soit. Mais ce que je veux indiquer, c'est que cette niaiserie pudibonde n'a d'existence qu'à l'état isolé. Dans aucun de nos contes traditionnels, il n'y est jamais fait allusion ; le monde de Cendrillon, de l'Oiseau Bleu, de Riquet à la Houppe, de la Petite Moitié de Jau, de Peau d'Ane, etc., ainsi que celui des chansons populaires l'ignorent absolûment. E. P.

Comment que soit conçue cette initiation aux mystères du sexe, il reste à se demander qui est le plus qualifié pour la donner. Faut-il en dessaisir les familles ?

En divers pays, il est question de faire de l' « éducation sexuelle » une matière obligatoire de *l'enseignement public*. Cette solution uniforme, qui manquerait de la souplesse nécessaire aux différences respectives des cas individuels, me paraît inacceptable. Elle va d'ailleurs à l'encontre des principes que j'ai posés tout-à-l'heure, suivant lesquels ces questions doivent être présentées comme sur le même plan que toutes les autres ; ces principes s'appliquent également à l'enseignement. Nous avons vu des manuels d'histoire naturelles destinés à la préparation du baccalauréat détailler l'anatomie et la physiologie humaines en taisant tout le génital ; or, trois mois après la rentrée de novembre, le nouveau bachelier pouvait, au P. C. N., trouver un enseignement où les questions génitales n'étaient pas loin de tenir le premier plan : évidemment rien n'est plus sot.

M. Odier, lui, semble penser que c'est *le médecin* qui serait l'initiateur le plus souhaitable. Pour moi, j'ai indiqué sommairement tout-à-l'heure mes conceptions à ce sujet ; l'on a pu voir que la famille devait à mon sens ne pas être dessaisie de son rôle, mais seulement préparée elle-même à le remplir le mieux possible : c'est sur requête de la famille que le médecin pourra intervenir comme guide et comme conseiller. De cette façon, la conduite clinique pourra être le moins imparfaitement possible adaptée à chaque cas.

Edouard PICHON.

A. GILLES. *Psychose à syndromes superposés, et, à son sujet, essai sur la psychothérapie* (Pau, 1929).

M. Gilles, dans cet intéressant article, nous entretient du cas d'une jeune fille de vingt-deux ans, étrangère, internée pendant deux ans dans son pays, tirée de la maison de santé par sa mère, et amenée à Pau, où l'auteur put l'étudier et la traiter. Ce cas se caractérise par la superposition de syndrome psychiques différents, se recouvrant les uns les autres, disposition clinique que M. Gilles compare très jolîment à celle d'un jouet gigogne.

Le syndrome qui se montre le premier est un *état mélancolique :* la malade est notablement dénourrie, son teint terreux, sa peau sèche son haleine fétide, sa bouche garnie de muguet, ses yeux ternes et cernés, sa tension basse. Elle vomit tout ce qu'elle prend. Elle ne parle guère que « pour exprimer quelques idées délirantes entre- « coupées de gémissements et de pleurs. » Il semble s'agir non d'un accès mélancolique de maniaco-dépressive, mais d'un état mélancolique progressif et chronique.

Cependant, à mesure que la malade se livre, une seconde couche clinique se découvre : savoir un *syndrome de Cotard,* qui explique le processus mental aboutissant aux vomissements : comment ne pas rendre ses aliments, quand on n'a plus d'estomac ? Mais le caractère assourdi, monotone, de l'accompagnement affectif donnait déjà à M. Gilles des doutes sur l'authenticité du syndrome.

De fait, le pseudo-syndrome de Cotard semble n'avoir été ici que le reflet, en miroir, d'un cas analogue entrevu pendant le séjour en maison de santé. Il s'agissait donc, en réalité d'une *idée fixe post-onirique.*

La couche suivante était représentée par un *sentiment de culpabilité* né à la suite d'un conflit entre la jeune fille et sa famille à propos d'un mariage projeté. Un *baiser* de l'amoureux sur la bouche, puis une *fugue* faite par la jeune fille en rage après la rupture du projet par la famille, fournissaient ses deux centres principaux au sentiment de culpabilité.

Enfin, M. Gilles pense qu'une *idiosyncrasie affective profonde,* antérieure aux événements traumatisants, avait dû créer la sensibilisation au choc, la tendance à ce que M. Paul Bourget appelle la « psychoclasie ». Cette idiosyncrasie profonde, c'était, vue psychiquement, la *psychasthénie* de M. Pierre Janet, des sentiments d'étrangeté ayant subsisté après la disparition de tous les autres symptômes ; vue somatiquement, c'était une *vagotonie* marquée, dont un accès de bradycardie à 45 fut la signature clinique.

*
* *

M. Gilles engage les psychiatres à se montrer électiques en face de la diversité de l'arsenal méthodologique et thérapeutique qui s'offre à eux. Ce devra être l'étude concrète de chaque cas qui établisse et commande la conduite du médecin en face de chaque malade. J'ai moi-même trop souvent insisté sur la nécessité de la diversité des points de vue et de la *convergence des méthodes* (1) dans l'art médical pour ne pas grandement approuver la conception similaire de l'auteur, même si je ne me trouve pas exactement d'accord avec lui sur les applications particulières de ce nôtre commun grand principe.

L'essentiel de la position prise par M. Gilles, c'est d'employer conjointement, sans qu'un de ces procédés prétende avoir le pas sur l'autre, la thérapeutique corporelle médicale et la psychothérapie.

(1) Edouard Pichon, *Le rhumatisme cardiaque évolutif et son traitement,* Thèse de Paris, 1924, ch. I, paragraphe I. — *Position du problème de l'adaptation réciproque entre la société et les psychismes exceptionnels,* Revue française de psychanalyse, t. II, pp. 135 sqq. — Analyse du *Traité de psychologie* de M. Dwelshauvers, ibid., p. 368.

Voyez aussi : E. Minkowski, *De la rêverie morbide au délire d'influence,* l'Evolution psychiatrique, t. II, pp. 130 sqq.

« Je conçois personnellement », nous dit-il, « la cure d'une psychose « comme un effort psychothérapique constant, inséré non seule- « ment dans des séances spéciales, mais aussi dans le moindre entre- « tien et dans toute l'attitude ; mais qui, d'autre part, s'étaye à « chaque moment sur le traitement médical et ne néglige pas de « chercher à atteindre, par des médicaments, tous les éléments « physiques perceptibles. » (p. 8). Et il ajoute : « ...j'entends garder « la liberté d'attaquer le syndrome morbide, à la fois organique et « psychique, tant sur sa face intellectuelle qu'affective, nerveuse, en- « docrinienne ou au besoin anatomique, ceci selon l'opportunité. » (p. 9). A cette attitude il donne le nom de « technique psychophysique. » (pp. 8 et 9). Terme malheureux. *Psychosomatique* vaudrait mieux, car le vocable de *psychophysique* est employé depuis 1860 pour désigner une discipline expérimentale définie par Fechner (2) et qui est quelque chose de tout différent de ce dont il s'agit ici.

En ce qui concerne la psychanalyse en particulier, M. Gilles ne lui est pas du tout hostile, et il ne craint pas de lui demander des enseignements.

*
* *

M. Gilles ayant, dans le cas qui fait l'objet principal de son mémoire, obtenu, malgré la gravité de l'état initial, une guérison qui se maintient sans à-coups depuis deux ans, il est extrêmement intéressant de jeter un coup d'œil sur les procédés thérapeutiques qui, dans ce cas concret, lui ont si bien réussi.

Et d'abord, en présence de l'état de *dénutrition* et de *mélancolie,* il a employé concurremment la *médication sédative* représentée par les bains et les médicaments antispasmodiques, et la *médication tonique* constituée par l'huile camphrée et par la quantité de champagne glacé que la malade pouvait garder. Le symptôme vomissements, qui créait une menace immédiate d'inanition, a été réduit par la potion de Rivière et les boissons glacées.

Mais concurremment à cette thérapeutique, l'*action psychothérapique* commençait, et la malade se livrait assez pour qu'apparût le pseudo-syndrome de Cotard. Ici se place le tournant dangereux du traitement, virage que M. Gilles osa prendre courageusement, en as-

(2) Gustave-Théodore Fechner (1807-1881), philosophe allemand né et mort en Saxe. Fils d'un pasteur de campagne, il étudia d'abord la médecine, puis s'occupa activement de sciences physiques en même temps qu'il cultivait la poésie et la critique d'art. Il fut nommé professeur de physique vers 1832. Il dut interrompre son enseignement pendant trois ans, de 1839 à 1842, du fait de troubles vraisemblablement névrotiques. Cette crise une fois résolue, il se consacra surtout aux idées philosophiques et psychologiques, et, tandis que d'une part il fondait la discipline expérimentale appelée psychophysique qui a si grandement influencé sur le développement ultérieur de la psychologie dans les laboratoires allemands, il construisait d'autre part le grand édifice de sa « vision lumineuse du monde », qui met de la vie et de la conscience dans tout l'univers. E. P.

sumant la responsabilité de son diagnostic et en en acceptant les conséquences. Se fondant sur l'idée qu'il ne s'agissait pas d'un vrai syndrome de Cotard, il ne recula pas devant la *suppression du régime de contrainte*. S'appuyant sur les sentiments religieux et moraux de la malade, il lui confia à elle-même sa propre sauvegarde. Non seulement rien ne se passa de fâcheux, mais encore il s'attira un regain de confiance de la part de la malade, et partant acquit une autorité psychothérapique plus grande vis-à-vis d'elle.

Cependant le *complexe de culpabilité* était découvert. M. Gilles représenta à la malade son délire comme une *symbolique inconsciente* où elle exprimait ce sentiment. En même temps, il s'efforçait de détruire le sentiment de culpabilité attaché à la fugue, impulsion involontaire, donc non coupable. *Il se maintenait ainsi volontairement sur un plan superficiel,* celui de la fugue en tant qu'acte, et substituait, il nous l'avoue, aux mobiles profonds, sexuels et familiaux, des motifs plus superficiels, tel que l'internement, pour expliquer le traumatisme affectif. Il est très intéressant de noter qu'ici M. Gilles accepte l'idée que *des complexes de l'ordre de ceux que la psychanalyse a mis en lumière sont bien les causes psychogénétiques* réelles des troubles observés. C'est seulement par opportunisme thérapeutique que, croyant pouvoir agir à moins de frais, il ne juge pas utile de révéler à la malade les facteurs psychanalytiques dans toute leur brutalité. Il a suffi, selon lui, d'en avoir dit assez pour que la malade conçût sa maladie comme n'ayant aucun motif mystérieux ni surnaturel. Des sensations « prurigineuses ou spasti-
« ques, rebelles à toute thérapeutique, viendront à disparaître sous
« l'effet des mêmes sédatifs ou antispasmodiques, le jour où la psy-
« chothérapie aura réalisé en quelque sorte une réceptivité au traite-
« ment, en faisant admettre au malade qu'il ne s'agit là que de trou-
« bles post-émotionnels ou toxiques » (p. 10). M. Gilles est ici tout près de M. Pierre Janet. Il s'en éloigne un peu davantage peut-être quand il n'hésite pas à recommander au psychiatre de se servir des sentiments moraux et spirituels du malade lui-même pour le bien de celui-ci : « De singuliers détours peuvent ainsi », nous dit-il, « en-
« traîner le psychiatre, non seulement à commenter le dogme catho-
« lique et, pour celui-ci, l'Evangile, mais même à invoquer la morale
« selon Comte ou selon Darwin, si ce n'est selon Vichnou, le Coran
« ou Bouddha. Et si sceptique serions-nous, en ces matières, de leur
« valeur transcendante, peut-être pouvons-nous en accepter l'effica-
« cité pragmatique, et médicinale en l'occurrence ». (p. 18).

Parallèlement à son action psychothérapique, il continuait l'*action médicamenteuse*. « Les drogues », nous dit-il, « sont un peu ce qu'est
« l'artillerie dans la bataille ; elles préparent le terrain où va s'aven-
« turer l'assaut des arguments. » (p. 19). Outre son rôle organique direct, l'usage des médicaments a d'ailleurs un rôle indirect, psychothérapique : il contribue à persuader au sujet que sa maladie

mentale est une maladie « comme les autres ». En l'espèce, l'*huile d'olive,* par grands verres, nourrissait et matait les vomissements ; des *purges* nettoyaient l'intestin, désintoxiquaient la malade ; des *aliments vitaminés* décarençaient l'organisme ; un *traitement opothérapique* était institué contre les diverses défaillances endocriniennes, notamment l'ovarienne attestée par l'aménorrhée.

A la dernière phase enfin, celle de l'*idiosyncrasie profonde,* la *belladone* vint combattre la vagotonie et mater notamment la bradycardie ; et les rayons *ultra-violets* assurèrent une prompte reprise de l'état général, synchroniquement à laquelle les règles se rétablirent.

*
* *

L'article de M. Gilles sera profitable à tous les médecins soucieux de bonne clinique ; parmi eux, il intéressera tout particulièrement les psychanalystes, en ce qu'il leur montrera comment, peu à peu, la pensée freudienne s'infiltre chez les psychiatres cultivés, en tant qu'un des éléments de leur culture, et partant de leur activité thérapeutique.

Edouard PICHON.

G. PAPILLAULT. *Défense des méthodes et critique des théories psychanalytiques* (Le Progrès médical, 9 mars 1929, pp. 407-599).

« Une longue pratique m'a convaincu que la psychanalyse peut « rendre les plus grands services dans les maladies nerveuses et « mentales et guérir là où la psychiatrie ordinaire échoue. » (p. 407).

Tous les psychanalystes enregistreront avec plaisir cette affirmation de M. Papillault.

*
* *

Pour ma part, je voudrais attirer l'attention sur le fait que M. Papillault pense, comme moi-même, qu'il est indispensable de distinguer la *méthode* psychanalytique des *théories* psychanalytiques. Il est vrai qu'il est fâcheux que l'on se serve du vocable de psychanalyse pour désigner l'une et l'autre choses : c'est pourquoi j'ai proposé de réserver le terme de *psychanalyse* à la méthode et d'appeler *freudisme* le corps de doctrine (1).

La psychanalyse, ainsi entendue, est une méthode d'investigation dont l'efficacité semble maintenant bien établie par maints faits

(1) Ed. Pichon, Analyse critique de « *La Schizophrénie* » de M. Minkowski. (Revue française de psychanalyse, t. I). A la page 768.

cliniques, et qui doit pouvoir être décrite pour elle-même, en tant que méthode.

*
* *

C'est néanmoins à ses vues théoriques personnelles que M. Papillault recourt pour faire comprendre à ses lecteurs ce qu'est la méthode, et pour en expliquer l'efficacité.

Il distingue :

1° *l'inconscient physiologique*, qu'il croit inaccessible à toute « intuition » de la part de notre personnalité.

2° *l'inconscient psychalytique* : reprenant une conception de Descartes, développée récemment par Semon, M. Papillaut croit que cet inconscient psychalytique formé de traces mnémoniques ; mais à ces traces, il donne le nom d'*épiorganes* (2) parce qu'elles constituent selon lui des potentialités d'action spécifique.

L'oubli de ces éporganes est dû au *refoulement*, force active qui, suivant M. Papillaut, procède de la victoire d'un épiorgane sur un éporgane antagoniste. Dans le sommeil, les éporganes vaincus ressortent, ceci jusqu'à une *catharsis* (3), qui en permet l'abréaction. Aristote avait déjà noté cette catharsis quand il indiquait que « les « représentations théâtrales nous purgent des émotions qui s'accu- « mulent en nous, et nous rendent meilleurs » (p. 408). La psychanalyse est un moyen de réaliser médicalement cette catharsis, quand les circonstances de la vie ordinaire ne l'amènent pas.

L'apparence illogique et absurde du *rêve* traduit la lutte entre le complexe refoulé et les énergies refoulantes du moi ; mais M. Papillault reproche à M. Freud d'avoir réduit ces énergies refoulantes à la censure sociale, ce qui lui paraît trop étroit.

Pour interpréter le rêve, on met le malade en *relâchement psychique*, c'est-à-dire dans un état « aussi voisin que possible » du sommeil, « tout en restant compatible avec son examen psychique » (p. 408). On peut espérer faire surgir ainsi le *complexe*, qui est essentiellement « un essai d'adaptation à des circonstances périmées « depuis longtemps, et qui n'ont avec l'état psychique présent « qu'une analogie émotive » (p. 408). Mais il ne peut pas s'appliquer aux circonstances actuelles.

Peu à peu, au cours de la psychanalyse, le sujet subit lui-même la révélation de ses complexes inconscients, et peu à peu est remis au jour « l'épiorgane qui faussait la pensée, tout comme une masse de « fer placée mal à propos peut dévier la boussole d'un bateau et cau- « ser sa perte » (p. 408).

Et notre auteur, dont l'autorité n'est pas contestable, ajoute : « Or je prétends que, quand on a assisté à ce travail intérieur, quand

(2) On attendrait plutôt *éporganes* avec élision de l'ista. E. P.
(3) Sur la κάθαρσ, ς voyez Revue Française de Psychanalyse, t. II, p. 149.

« on l'a suivi pas à pas, en laissant toujours le sujet aller en avant, « faire lui-même ses propres découvertes, et guérir enfin quand « tout autre traitement a échoué, on ne peut mettre en doute la « valeur de la méthode et sa puissance de pénétration. Et à ceux qui « en font les critiques passionnées que tout le monde a pu lire, je « suis tenté de dire : avez-vous fait sérieusement de la psychanalyse « avant de la rejeter ? Avez-vous assisté à ce travail intime de l'es- « prit, à ses angoisses, à ses étonnements, à ses inutiles dissimula- « tions (4), à ses défenses prévues, à ses soulagements et à ses « enthousiasmes ? » (pp. 408-411).

Il pense que le psychanalyste peut ne pas avoir à craindre le reproche de suggestion s'il applique la méthode avec prudence, « sans essayer d'imposer au sujet des interprétations tendancieu- « ses » (p. 411). Il pense aussi que les empirements mis au compte de la psychanalyse par ses détracteurs ne font pas contre la psychanalyse en général. Certes, il y a des psychanalytes maladroits, nous dit l'auteur, mais n'y a-t-il pas des maladroits dans tous les domaines de la médecine, art éminemment dangereux quand il est mal pratiqué ? L'auteur indique avec quelle prudence il procède. « Main- « tes fois, en notant le rêve d'un malade, j'ai noté en marge ce qu'il « signifiait probablement. Mais je ne lui montre ma note que si ses « associations se révèlent pleinement d'accord avec elle ; je lui « donne ainsi plus de confiance dans la méthode, sans lui faire « aucune suggestion, puisqu'il doit être auparavant *convaincu,* par « lui-même, de l'interprétation » (p. 411).

En résumé, selon la formule de M. Papillault, une séance de psychanalyse doit être une expérience scientifique que le sujet fasse sur lui-même.

*
* *

La relative similitude des symboles employés par le rêve dans tous les hommes n'étonne pas M. Papillault. Des études anthropologiques et ethnographiques qui lui ont donné sa notoriété, M. Papillault a retenu surtout la frappante unité de l'espèce humaine, tant dans sa construction corporelle que dans son activité sociale; la relative monotonie des symboles du rêve est du même ordre. Toutefois la similitude n'est pas absolue. Le degré de similitude est soumis à la règle suivante, judicieusement posée par M. Papillault : « Plus les complexes refoulés se rattachent étroitement aux ins- « tincts organiques, plus ils se rapprochent du fonds commun des « mentalités humaines. » (P. 411).

*
* *

M. Papillault examine ensuite, à la suite de M. Seillières, les

(4) L'élusion.

théories de M. Jung. Celui-ci distingue, nous dit M. Papillault, un *inconscient individuel*, acquis depuis la naissance, superficiel, souvent mal adapté aux circonstances graves, et un *inconscient collectif* débordant l'inconscient individuel et le suppléant; de cet inconscient collectif sortiraient des rêves lourds de sens, valables même pour autrui; il serait de nature transcendante, au point de constituer, selon le mot de M. Seillières, un ange gardien.

M. Papillault proteste contre cette pénétration réciproque de la science et de la métaphysique. « La science est la recherche des « causes secondes, de leurs enchaînements et de leurs corrélations. « Là, elle est dans son domaine et y fait œuvre merveilleuse, mais « ne doit jamais en dépasser les limites. Quand elle en sort, elle ne « dit plus que des sottises. ». L'inconscient collectif de M. Jung, qui ne signifie pas seulement qu'il existe des idées analogues chez les individus d'une même collectivité, mais qui représente pour M. Jung une véritable « entité spirituelle », paraît à M. Papillault exactement aussi dangereux que la notion de *conscience collective* naguère introduite en sociologie par M. Durkheim.

Les hypothèses de M. Jung ne sont pas expérimentalement vérifiables, dit M. Papillault, elles ne sont donc pas scientifiques. Comment se sont-elles introduites dans la science ? Par l'imprégnation mentale que la philosophie allemande, qualifiée cavalièrement de simple « déformation de la scholastique médiévale » (p. 412) avait fait subir à un Jung ou à un Freud.

Quoique je ne veuille pas ici défendre à proprement parler le fond des théories jungiennes, au moins me semble-t-il que plusieurs des critiques de M. Papillault tombent à faux.

Il faut d'abord prendre garde de laisser s'introduire de malentendus dans la discussion, à l'occasion de l'emploi du terme de *science*. Par ce terme les uns, dont j'ai été dans mes précédents articles (5), entendent seulement l'ensemble des disciplines à postulat déterministe. Les autres, dont semble être par exemple M. Minkowski, appellent science toute connaissance dégrossie, passée au crible d'une pensée correcte, serrée et sans fuites. Acception certainement plus large que la précédente. Et c'est à cette acception que se rapporte la locution courante : « Avoir l'esprit scientifique ».

Pourquoi serait-il dès lors, au nom de principes « scientifiques », défendu de former l'hypothèse d'un inconscient collectif qui soit une entité spirituelle? Le jour où les hommes ont pour la première fois supposé que l'espace dans lequel ils respiraient contenait de l'air fait de molécules analogues aux parcelles de solides tels que la pierre ou l'or, ils ont supposé de la matière là où ils ne s'en figuraient pas directement. Ultérieurement, cette hypothèse a reçu de multiples

(5) Ed. Pichon, *Position du problème de l'adaptation réciproque entre la Société et les psychismes exceptionnels*, Revue française de Psychanalyse, t. II, pp. 139-142.

étais, et le concept même de matière en a été élargi. Cela ne prouve pas que cette hypothèse ait été illégitime au début, bien au contraire. Alors, puisque, à l'exception de M. Politzer, qui n'a pas de vie intérieure, nous connaissons pertinemment une entité spirituelle, la nôtre propre, pourquoi nous interdire d'en supposer d'autres?

Cette supposition a d'ailleurs déjà cours de maintes façons :

D'une part nous prêtons aux autres hommes une « âme », une « conscience », du type de la nôtre. Quand Watson, renchérissant en somme sur Malebranche, rejette cette conscience de la psychologie, il n'énonce qu'un point de vue psychologique systématique, pouvant être employé pour l'étude du comportement; mais la croyance universelle reste que chaque homme est une entité spirituelle.

D'autre part, la conception même de l'existence en nous d'un *inconscient* peut passer pour un aspect de l'hypothèse que M. Papillault voudrait proscrire; car cet inconscient apparaît comme une substance (une ou multiple) lieu psychologique de sentiments, de pulsions, etc. Comme je l'ai dit à propos du traité de psychologie de M. Dwelshauvers, cet insconcient doit se définir *l'insu* (6), mais rien ne permet d'affirmer qu'il soit inscient. L'hypothèse qu'il soit une entité spirituelle n'est donc pas écartée.

Dès lors, pourquoi M. Jung n'aurait-il pas le droit de concevoir l'inconscient collectif comme une entité spirituelle transcendante? C'est Fechner, le fondateur de la psychophysique, qui pensait que la Terre était un ange (7).

L'hypothèse de M. Jung est de la métaphysique? Oui, si l'on donne le nom de *métaphysique* à toute connaissance ayant pour point de départ la donnée introspective immédiate (8); mais conçue ainsi, la métaphysique ne peut pas être exclue de la psychologie (9).

Je ne m'arrêterai pas aux accusations *d'animisme* que pourraient porter contre M. Jung,. au nom du dogme suranné des âges psychologiques de l'humanité, certains sociologues représentant une orthodoxie XIX[e] siècle.

D'ailleurs peu importe qu'on applique ou non l'épithète de métaphysique à l'hypothèse de M. Jung que M. Papillault incrimine. Ce qui importe, c'est de savoir si elle est correctement pensée; or il en est bien ainsi, puisqu'elle est construite, à partir de la certi-

(6) Ed. Pichon, Analyse critique du « *Traité de Psychologie* » de M. Dwelshauvers (Revue française de psychanalyse, t. II.) A la page 370.

(7) Nous avons entendu un catholique de nos amis, homme éminent, connu par ses travaux d'histoire et d'érudition littéraire, nous dire qu'il ne voyait rien dans le dogme romain qui interdît de considérer une patrie, la France par exemple, comme étant en réalité une de ces entités spirituelles supra-humaines que l'Eglise appelle des anges. E. P.

(8) Cf. Ed. Pichon, *Position du problème de l'adaptation réciproque entre la société et les psychismes exceptionnels.* (Revue française de psychanalyse. tome II.)) A la page 144-145.

(9) Cf. Ed. Pichon, Analyse du « Traité de psychologie » de M. Dwelshauvers (Revue française de psychanalyse, t. II). A la page 372, *in fine.*

titude cartésienne (*cogito = sum*), au moyen de *l'analogie*, qui est l'une des sources les plus fécondes de la découverte.

Cette hypothèse, dit M. Papillault, n'est pas scientifique parce qu'elle n'est pas vérifiable. Il faut plutôt dire : vérifiable jusqu'à certitude, non, elle ne l'est pas; mais il sera licite à M. Jung d'essayer de montrer qu'elle n'est pas contradictoire avec les faits, et qu'elle satisfait l'esprit pour les expliquer. Et s'il y réussit, ce sera déjà beaucoup. Mais y réussit-il? C'est une autre question, dont l'examen ne serait plus la critique de M. Papillault, mais celle de M. Jung.

*
* *

M. Papillault passe ensuite aux conceptions propres de M. Freud. Le *sexe* et *l'intestin* ne sont pas tout l'organisme humain, comme les disciples de M. Freud, dit M. Papillault, paraissent l'admettre. « On pense avec tout son organisme. »Et il passe en revue, de façon très intéressante, quelques instincts qu'il reproche à M. Freud d'avoir trop négligés.

Selon M. Papillault, *l'instinct maternel*, à notre époque de stérilité croissante, se dévie ou s'inhibe, d'où des troubles profonds de l'équilibre psychique des femmes. Je crois qu'ici M. Papillault est injuste à l'égard de M. Freud; l'instinct maternel est une part de *l'instinct sexuel* entendu dans le sens le plus général, et à ce titre il a sa place marquée dans la doctrine freudienne.

D'autre part, M. Seillières a fait, ajoute M. Papillault, une étude magistrale de *l'instinct de défense et de combativité*.

Quant à *l'instinct grégaire* (ou social), ce ne serait pas, comme le dit M. Freud, une simple censure inhibitrice, mais un stimulant devenu nécessaire, dont l'insuffisance quantitative causerait *l'angoisse de la solitude*, signalée par Galton, et dont la dyspragie constituerait *l'état schizoïde*. Voilà qui est à discuter et demanderait à être appuyé par l'analyse clinique solide d'un bon nombre de faits concrets.

Mais où je n'hésiterai pas à suivre hardîment M. Papillault, c'est quand, à propos de *l'instinct religieux*, il reproche à M. Freud de « n'en parler que pour l'attaquer », et le « réduire à un ensemble « de superstitions archaïques ». Je crois vraîment qu'une pleine liberté d'esprit, comme celle que doit théoriquement donner la psychanalyse, amène tout homme sachant penser avec rigueur à reconnaître que la tendance religieuse est une composante importante du psychisme humain normal complet. M. Papillault tient à marquer qu' « il laisse complètement de côté » la « valeur transcendantale » de l'instinct religieux, « puisque c'est là... une question en dehors « du domaine scientifique » (p. 412). Mais, sur le domaine purement empirique, M. Papillault pense que l'instinct religieux participe à l'activité psychique normale « en y ajoutant un élément sta-

« bilisateur, directeur et réconfortant qu'ont cherché spontanément « tous les peuples dans une association protectrice avec des puis- « sances surhumaines. On comprend bien que si cette tendance est « attaquée, refoulée ou ébranlée d'une façon quelconque, il peut en « résulter des désordres psycho-sociaux dont doit tenir compte une « psychanalyse étrangère à tout parti pris et uniquement expéri- « mentale ». Paroles à méditer. Notons en outre que, selon M. Papillault, l'instinct religieux est, dans ses manifestations positives, en rapport étroit avec l'instinct social, d'où le vilain nom hybride d'instinct « hypergrégaire » (pourquoi pas, simplement « supergrégaire ») qu'il lui donne. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour discuter cette connexion.

*
* *

Enfin M. Papillault s'avance jusqu'à M. Rank, qui explique par la libido toute la genèse phylétique de l'homme, revenant ainsi à la « force vitale » des vitalistes que M. Papillault, peut-être un peu trop sévère, n'hésite pas à appeler avec mépris une « entité bonne « à tout faire que nous devons ranger dans le musée des sophismes » (p. 415).

*
* *

J'espère en avoir assez dit pour montrer que l'article en question est très loin d'être négligeable : il émane d'une personnalité autorisée, il confirme une distinction indispensable (celle entre méthode psychanalytique et doctrine freudienne), il apporte des critiques dignes d'être prises en considération, et il exprime des idées personnelles qui, pour discutables, n'en sont pas moins intéressantes. L'école psychanalytique française doit remercier M. Papillault d'avoir porté ces questions à la tribune du *Progrès Médical* (10).

Edouard PICHON.

Silvio TISSI. *La Psichanalisi.* Milan (Hœpli) 1929, in-18 gès. 260 pages.

Dans un volume élégamment présenté, l'auteur donne un exposé général de la psychanalyse remarquable par sa clarté et la variété des questions présentées. C'est une œuvre de vulgarisation d'autant plus précieuse que notre doctrine est mal connue en Italie.

Silvio Tissi commence par situer les découvertes de Freud dans leur cadre historique en les comparant aux idées de Charcot, Janet, Myers, Ribot, etc., et en partant du célèbre cas de Brener, puis il consacre quatre chapitres au rêve, à sa valeur, à son interprétation,

(10) Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que le *Progrès Médical,* à la direction scientifique duquel concourt notre ami Codet, ouvre ses colonnes à ce qui concerne la psychanalyse.

à son mécanisme. Ensuite, il passe avec adresse du lapsus à la névrose grâce à l'idée de déterminisme psychique, puis étudie spécialement la résistance et le refoulement, la libido et ses déviations (angoisse introversion, phobie, narcissisme, etc.), enfin explique le transfert comme agent de guérison.

Pour terminer l'auteur montre les applications des explications psychanalytiques à des œuvres littéraires : personnages de Pirandello, Ibsen, Shakespeare, Tolstoï, Bernard Shaw. Il conclut en résumant le jeu du conscient et de l'inconscient dans l'âme humaine.

C'est un excellent livre pour la diffusion des idées psychanalytiques dans les milieux cultivés qui ne les connaissent pas encore et il faut savoir gré à Silvio Tissi de l'avoir écrit d'une façon à la fois si attrayante et si précise.

R. ALLENDY.

C. PICONE-CHIODO. *La Conception spiritualiste et la sociologie criminelle,* trad. de l'italien, par C. de Vesmes. Paris (Ficker) s. d. in-8 carré, 185 p.

L'ouvrage comprend deux parties : la première est une critique historique et philosophique du droit de punir. Elle montre le déterminisme de la criminalité, d'où l'inefficacité de la loi pénale et l'irresponsabilité morale du criminel. Elle constitue une étude méthodique et documentée de la question. La seconde partie critique le droit de punir du point de vue spiritualiste. Elle veut prouver l'autonomie de l'esprit en partant de la psycho-pathologie et c'est une tâche ingrate. L'auteur déduit de ses conceptions spiritualistes quelle doit être l'attitude de la société à l'égard du criminel.

R. ALLENDY.

IMAGO. T. XIV, fasc. I.

S. FREUD : *L'humour.* — Dans son essai intitulé : « L'esprit dans ses rapports avec l'inconscient » Freud avait déjà montré que la source du plaisir que nous trouvons à l'humour était une économie des sentiments qui semblent s'imposer dans une situation donnée. Dans l'article d' « Imago » il expose qu'il y a deux humours possibles. L'un se passe chez une seule personne qui prend l'attitude humoristique dont la seconde personne n'est que le spectateur; l'autre se passe entre deux personnes dont l'une est prise par l'autre comme objet d'une vue humoristique. Si, par exemple, un condamné, qui est conduit un lundi à la potence, dit : « La semaine commence bien », il fait preuve d'humour à son propre sujet, ce qui, évidemment, lui procure quelque satisfaction. Mais moi aussi qui entends cette histoire, bien que je n'y participe pas, je puis y gagner un cer-

tain plaisir humoristique. Le second cas se produit lorsqu'un écrivain décrit l'apparence ou la conduite de personnes réelles ou fictives de façon humoristique. Ces personnes n'ont pas besoin d'avoir elles-mêmes de l'humour; il suffit qu'elles soient contemplées sous un angle humoristique.

L'humour a non seulement, comme l'esprit, quelque chose qui libère, mais aussi quelque chose qui élève, quelque chose de grand. Cette grandeur réside dans le triomphe du narcissisme, dans une invulnérabilité du moi. Non seulement le moi ne permet pas à la réalité de le faire souffrir, mais il tire même du plaisir de ce qui aurait dû être une contrariété. Ces traits : refus de la réalité et triomphe du principe hédonique rapprochent l'humour des processus régressifs dont s'occupe la psychopathologie et que l'homme a inventés pour éviter la douleur. Au nombre de ces processus se trouvent la névrose, la folie, l'ivresse et l'extase. Mais l'humour leur est supérieur en ceci qu'il ne quitte pas le terrain de la santé psychique.

L'humoriste prend l'attitude d'un adulte vis-à-vis d'un enfant. Mais peut-on prendre cette attitude vis-à-vis de soi-même? Oui; on sait en effet qu'à côté du moi, il y a le surmoi avec lequel le moi arrive parfois à se confondre. Nous obtenons ainsi une explication dynamique de l'attitude humoristique en admettant qu'elle consiste en ce que l'humoriste transfère l'accent de son propre moi sur le surmoi auquel le moi paraîtra d'une importance minime. D'après la terminologie psychanalytique il y a donc déplacement de grandes quantités d'investissement. L'humour serait une contribution au comique fournie par le surmoi. Si c'est vraiment le surmoi qui console ainsi le moi de ses souffrances par l'humour, il montre bien par là que son origine doit être recherchée dans l' « instance des parents ».

S. Freud : *Une expérience religieuse.* — Freud donne l'analyse psychanalytique d'une expérience religieuse faite par un médecin américain qui se convertit de la façon suivante :

Etant étudiant il vit apporter sur la table de dissection le cadavre d'une vieille femme. Cette femme avait une figure si douce (this sweet faced woman) que l'événement lui fit grande impression et qu'il se dit qu'il n'y avait point de Dieu car, s'il y en avait un, il ne permettrait pas que cette chère vieille femme (this dear old woman) vînt échouer dans une salle d'anatomie. Rentré chez lui il décida de ne plus jamais aller à l'église. Il avait déjà eu des doutes au sujet des enseignements du christianisme. Mais tandis qu'il y pensait, une voix intérieure lui dit de bien peser ce qu'il allait faire. Il répondit : Si j'obtiens la certitude que le christianisme est la vérité et la Bible la parole de Dieu, je l'accepterai. « Au cours de la journée suivante, « écrit le médecin en question, Dieu donna à mon âme la certitude « que la Bible est sa parole et que tout ce qu'on enseigne de Jésus- « Christ est vrai, qu'enfin il est notre seule espérance. Après une ré-

« vélation aussi claire je tins la Bible pour la parole de Dieu et Jésus « pour mon Sauveur. Depuis Dieu s'est révélé à moi par de nom- « breux signes qui ne trompent pas ».

Voici l'explication que Freud donne de cette expérience. Comme on sait, Dieu permet des horreurs pires encore que l'arrivée du cadavre d'une vieille femme dans une salle d'anatomie. En sa qualité d'étudiant en médecine, le correspondant de Freud ne devait pas l'ignorer. Cependant, il en est plus profondément scandalisé que d'aucune autre misère. Les motifs en sont d'ordre affectif. La vieille femme lui rappelait sa mère (sweet faced dear old woman). La vue du corps nu de cette femme a réveillé dans le jeune homme la nostalgie de la mère provenant du complexe d'Œdipe. Dieu, par contre, représente le père qui fait du mal à la mère. Il y a là, transposé dans le domaine religieux, un renouvellement de la situation d'Œdipe. Elle suit le cours ordinaire ; la révolte est étouffée par un puissant contre-courant qui amène une soumission complète au Dieu-père. Le jeune homme accepte tout ce qu'on lui a enseigné sur Dieu, sur Jésus et même sur la Bible sans essayer de le justifier par des arguments logiques ni de trouver une explication à ce qui la veille le scandalisait si fort.

C. Daly, de Quetta (Béloutchistan) : *Le complexe de menstruation.* — Dans cette étude très détaillée, M. Daly cherche à montrer que le complexe de *menstruation,* né de l'interdiction de l'inceste, est une des causes qui ont contribué à l'accentuation de la différence entre l'homme et les animaux. Le moi primitif a été divisé par un conflit profond, provenant de ce complexe, qui a réussi à faire refouler peu à peu la partie antisociale de ce moi et a exprimé l'autre partie refoulante, par un tabou. A l'origine, l'homme devait, comme les autres animaux, être attiré particulièrement par sa femelle au moment de la menstruation. En outre la vue des organes sexuels féminins devait l'exciter. Ces deux stimulants, odeur et vue, ont dû être la principale source de tentation pour l'homme primitif et l'inciter à violer le *tabou de l'inceste,* la plus ancienne loi de l'humanité, loi dont la violation était punie immédiatement de mort. La violence de la répression de l'inceste dans la horde primitive transforma la vue et l'odeur des organes sexuels féminins en objets de terreur au lieu d'objets attirants qu'ils avaient été jusqu'alors. Le sang de la menstruation devint l'avertissement de la mort certaine qui attendait celui qui violerait le tabou. M. Daly appuie cette manière de voir d'innombrables exemples tirés du folk-lore de différentes peuplades. On attribuait au sang de la menstruation le pouvoir d'affaiblir l'homme, de le souiller, etc. Aussi presque tous les primitifs séparent-ils la femme des hommes pendant qu'elle a ses règles. C'est l'origine de la séparation des sexes qui s'est perpétuée pendant longtemps. Cette *fuite devant la femme* permit un rapprochement entre les hommes qui ne se considérèrent plus uniquement comme des rivaux. L'amour du

père put peu à peu remplacer la haine née du complexe d'Œdipe. Des tendances homosexuelles se firent jour qui permirent d'organiser une société entre les hommes. Freud a constaté que l'ardeur des invertis à rechercher les hommes était souvent une fuite éperdue devant la femme et Ferenczi a noté qu'ils avaient presque tous horreur du sang. Beaucoup ont dans leur enfance des tendances normales contrariées par une défense (souvent faite par la mère) de s'approcher des femmes. Dès lors leur inhibition vis-à-vis de la femme est si grande qu'ils ne peuvent plus s'attacher qu'aux hommes. Pour l'homme primitif cette inhibition exista pour la période de la menstruation, c'est-à-dire justement pour celle qui était alors la plus attirante. Le refoulement ne put être complet, mais se limita à la période de la plus forte tentation. La femme, source de tentation, fut persécutée, du moins pendant son époque. « C'est », écrit M. Daly, « par le moyen du tabou « de l'inceste qu'a pu se former la véritable fraternité des hommes ; « le tabou de la menstruation est une des sources de l'opposition en- « tre les sexes qui a pu se maintenir jusqu'à nos jours. On voit par « là combien l'hypothèse de Freud est juste qui admet que la so- « ciété est basée sur des attachements homosexuels tandis que l'hé- « térosexualité tendait à l'origine à la désintégration de la société ». De nos jours la crainte causée à l'homme par la femme a énormément diminué et l'auteur prévoit une ère dans laquelle la véritable amitié entre les sexes sera possible ; elle sera basée sur la compréhension mutuelle et non sur la crainte réciproque.

S. BERNFELD : *Fascination*. — A la lumière des trois exemples suivants, S. Bernfeld montre ce qu'il entend par fascination :

1) La mère sourit ; l'enfant sourit à son tour.

2) La mère fait du bruit avec une cuiller et une fourchette ; l'enfant se saisit d'un objet et fait aussi du bruit.

3) La flamme d'une bougie est mue dans une certaine direction devant les yeux de l'enfant ; celui-ci suit le mouvement des yeux et de la tête, il reproduit ainsi la ligne selon laquelle on a fait mouvoir l'objet.

La *fascination* du petit enfant est un état d'attention intensifiée coïncidant avec une inhibition motrice presque totale. Il serait trop long de reproduire ici les raisonnements de M. Bernfeld dont l'importance est très grande pour la psychologie des nourrissons.

Dans un article intitulé « *Contribution à la psychanalyse du* MISANTHROPE *de Molière* », M. Ed. HITSCHMANN essaye de donner une explication psychanalytique de ce personnage de la comédie classique française. Il considère Alceste comme un caractère plus tragique que comique. Le Misanthrope est en effet profondément malheureux dans un monde d'où il voudrait sortir, fût-ce par le suicide, faute de pouvoir s'y adapter. Alceste exige de tous une sincérité absolue. Fanati-

que de la vérité, il se croit tenu de faire ouvertement à chacun des reproches sur ses moindres défauts. Il est indigné de la malice du monde :

« Je ne trouve partout que lâche flatterie
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie. »

La haine domine son caractère, il veut « rompre en visière avec le genre humain ». Aussi Philinte s'étonne-t-il à bon droit qu'étant ainsi fait, Alceste puisse songer à l'amour. Cet amour paradoxal pour la coquette et médisante Célimène est surtout fait de jalousie. Il y manque la « cristallisation » de Stendhal, la « surestimation sexuelle » dont parle Freud, qui fait que « dans l'objet aimé tout paraît aimable ». Alceste ne sait pas aimer une femme, la rupture lui est trop facile. Mais son attitude envers les hommes aussi est « ambivalente », son amitié se transforme facilement en haine. Il étend sa jalousie aux hommes, à Philinte par exemple qui est à son gré, tout comme Célimène, trop aimable envers tout le monde.

Enfin Alceste est contredisant :

« Ne faut-il pas bien que Monsieur contredise
A la commune voix veut-on qu'il se réduise ».....
« Il prend toujours en main l'opinion contraire
Et penserait paraître un homme du commun
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un. »

Ces traits de haine, de critique sévère, le goût de contredire et de faire avec autorité l'éducation d'autrui indiquent du sadisme au sens large du mot. Mais on trouve aussi dans Alceste un côté *masochiste :* Il serait content de perdre son procès. Il se sent inférieur au point de vue érotique, d'où sa jalousie et sa tendance à vouloir rompre le lien qui l'attache à Célimène. Il manque de joie de vivre et d'une saine sensualité. Du point de vue érotique, il est un non-évolué, resté sur le plan sadico-anal et ambivalent. De plus il a une crainte inconsciente de la castration, une attitude inconsciemment féminine (homosexualité) : « Je me verrais trahir, mettre en pièces, voler. »

Le narcissisme plus l'analité donne une *tendance à l'homosexualité* fortifiée par l'identification à la mère. Le caractère d'Alceste rappelle donc, d'après M. Hitschmann, celui des hommes atteints de « névrose « narcissique » provoquée par le refoulement de leurs tendances homosexuelles dont ils ne sont pas conscients. Ces névrosés ont leurs rêves et leurs fantaisies diurnes remplies de conflits avec les hommes qui sont le vrai objet de leur libido, tandis que la femme n'est que le lieu autour duquel les tendances homosexuelles inconscientes cherchent des partenaires. C'est le cas pour Célimène, veuve ayant appartenu à un autre homme, et coquette toujours entourée d'admirateurs.

L'auteur remarque encore que, seul un génie peut créer un personnage comme le Misanthrope, dans lequel Molière a pénétré les ressorts les plus secrets et les plus profonds de l'âme.

R. J. Mack : *Un rêve tiré d'un roman japonais du* XIe *siècle.* — Dans les premières années du XIe siècle, une dame d'honneur japonaise, Mme Murasaki, composa un roman intitulé : « L'histoire des « Aventures du prince Gendji », qui a été traduit en anglais par M. A. Waley en 1925. Mme Ruth-Jeanne Mack y relève un rêve intéressant.

Après la mort de la princesse Aci, épouse de Genji, on accuse Mme Rojuko, maîtresse de ce prince, de l'avoir causée par les intrigues de son « esprit vivant ». Mme Rojuko examine ses sentiments envers la défunte et ne peut rien trouver de répréhensible. Cependant « elle « n'est pas sûre qu'au fond de son âme dévorée par la tristesse, il « n'y ait pas, cachée, une étincelle de rancune ». A ce propos elle se souvient du rêve suivant :

Elle est dans une grande salle somptueusement décorée ; une jeune femme est étendue là qu'elle reconnaît être la princesse Aci. Elle la saisit par un bras, la tire de côté et d'autre en la frappant violemment dans un accès de rage dont elle eût été bien éloignée à l'état de veille.

Mme Murasaki continue ainsi son récit :

« Ce rêve s'était répété plusieurs fois. Quelle chose terrible ! Il « pouvait donc arriver que l'esprit quittât le corps et donnât cours à « des sentiments qu'il n'eût jamais tolérés à l'état de veille ! »

Ce dernier passage dénote chez la romancière japonaise une véritable intuition psychanalytique. Cette connaissance du subconscient donne à son livre un caractère spécial qui l'apparente à des œuvres modernes.

J. de S.

Imprimerie Saint-Denis. — Niort

15-12-1929

Le Gérant : V. Chapelle.